LE GANGSTER

PAR EDGAR WALLACE

60f

HACHETTE

LE GANGSTER

EDGAR WALLACE

LE GANGSTER

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1941.

LE GANGSTER

CHAPITRE PREMIER

Tony Perelli n'était pas « yellow » (déloyal, traître, faux frère, etc.), soit au regard de son code personnel, soit devant le jugement de personnages plus exigeants. Il est déloyal de « faire du bruit » quand on achète la police, mais il ne l'est pas d'en faire dans son propre milieu et, à plus forte raison, d'en faire avec éclat, lorsqu'il s'agit d'une injustice subie; il est déloyal de trahir un « copain », sauf si celui-ci n'a pas agi « régulièrement », ou s'il est lui-même un type déloyal; et même dans ce dernier cas, c'est une déloyauté que d'informer la police de ses délits. Le seul parti honorable dans une situation semblable consiste à le prendre à part dans un endroit désert et à lui dire son fait, — voire à lui faire son affaire.

... Les fermiers horrifiés qui, dans l'aube grise, découvraient des cadavres entièrement dépouillés,

à l'autre bout de leurs champs, pouvaient bien se scandaliser jusqu'à l'hystérie de ces méthodes brutales; le fait était là, et c'était, somme toute, le genre de justiee auquel tout l'Ouest et le Centre-Ouest du pays étaient habitués et qu'ils semblaient favoriser.

Prenons l'exemple de Gallway « le Rouge ».

Le Rouge avait fait tous les métiers répréhensibles, et commis tout ce qu'il est possible de commettre en matière délictueuse. Il avait été cambrioleur, apache, tenancier d'établissements louches et bien d'autres choses encore. Il avait abouti, à la suite de ce mélange de profession d'exception, à celle de « bootlegger ». La contrebande de l'alcool lui avait procuré plus de richesse qu'il n'en avait jamais rêvé, une existence confortable, une sorte d'immunité contre tout risque d'arrestation et la camaraderie de certains gaillards plutôt... énergiques. La réussite lui monta vite à la tête; il devint bavard, querelleur, et ce qui est infiniment plus grave, il se mit à priser de la poudre blanche.

Angelo Vérona, le beau chef d'état-major de la bande, finit par lui en faire la remarque tout haut :

« Dis donc, le Rouge, si j'étais toi, je m'arrêterais de priser. Tony n'admet pas la coco dans notre outillage. Il suffit que la Police envoie un type pour cuisiner le « copain » et le voilà qui vend la mèche. »

La vilaine figure du Rouge se tordit dans un rictus qui voulait être un sourire :

« Ah! vraiment, » dit-il.

Angelo fit un signe affirmatif et fixa l'avorton de ses grands yeux bruns si graves.

« La « neige » n'a jamais fait de bien à personne. Cela vous donne, pendant un moment, l'impression d'être plus grand que « l'Immeuble Wrigley », mais dès que l'effet est passé, on est tout juste comme un trou dans la terre. Exactement comme je te le dis. »

Le Rouge avait l'habitude de fréquenter un copain, Mose Lesson, dont le métier était parfois celui de machiniste.

Leurs appétits communs étaient des plus bas et ils se sentaient plus à l'aise dans la malpropreté et l'atmosphère viciée de certains établissements borgnes que dans le luxe des restaurants à la mode.

Mose Lesson avait fait une découverte qui avait eu une importance capitale dans la vie de Tony Perelli. Mose était indigent et, de plus, flagorneur et parasite. Pour lui, le Rouge était le plus grand parmi les « Grands Tireurs », c'est-à-dire un type de la classe des propriétaires d'automobiles et de chemises de soie. Il avait pour son riche ami des attentions de sujet à monarque. Ce fut en face d'un apéritif, dans un des bars de la bande, que Mose, aussi vulgaire de corps que d'esprit, fit à son cama-

rade une proposition, précédée d'un renseignement confidentiel.

Mais le Rouge hocha la tête.

« Les Chinoises ne m'intéressent pas, dit-il. Ecoute, il y a en ville une fille qui est folle de moi. C'est la fille de Joe Enrico : mais je ne l'ai pas seulement regardée deux fois. Voilà comme je suis, Mose.

— Evidemment... » fit Mose.

Il avait, lui, regardé deux fois Minn Lu, puis plusieurs autres fois. Il la rencontrait d'habitude dans l'escalier du triste garni où il vivait. Elle était Chinoise et, de plus, ravissante. Petite, mince et fine, avec des mains blanches minuscules qui le remplissaient d'admiration, ses yeux bruns étaient un peu bridés, et sa bouche était un bouton de rose. Elle avait une peau satinée, dont on croyait sentir la douceur rien qu'en la regardant. Ses cheveux n'étaient pas de jais, comme ceux des orientales, mais bien d'un splendide bleu sombre.

Il avait coutume de lui adresser un sourire de coin. Il tenta d'engager la conversation et y parvint sans difficulté; elle était très simple, très douce, toujours prête à parler. On l'appelait donc Minn Lu. Son mari était un artiste — mais un artiste bien malade, — et elle-même dessinait des modèles de mode pour les catalogues.

Mose fut frappé de sa droiture, et ne trouva

désormais aucune occasion propice à l'ouverture de propos plus directement intéressés; et plus tard, lorsqu'il en vint à lui demander de souper avec lui dans un restaurant chic de la ville, elle montra de la surprise, sans indignation.

« Mais mon mari est malade, voyons, fit-elle; je ne puis décemment pas le laisser seul.

— Bah! écoutez donc, Beauté; je vais m'arranger pour trouver une femme qui restera près de lui pendant ce temps-là. »

Elle hocha la tête. Lorsqu'il chercha maladroitement sa main, la main n'y était plus, et la fille pas davantage.

Elle l'évita depuis lors; il la soupçonnait d'attendre qu'il fût parti pour aller faire son marché. Afin de vérifier la chose, il sortit un matin de bonne heure et attendit au bout de la rue. Bientôt elle arriva; il se plaça résolument sur son chemin.

« Hello! dit-il, figure d'ange; quelle est votre idée de derrière la tête?... M'éviter? »

Trop honnête pour nier, elle voulut passer outre, mais il la retint brutalement en lui mettant la main sur l'épaule :

« Attendez donc une minute. »

Il en aurait certainement dit davantage, si un poing osseux ne l'avait soudainement frappé au creux du dos, tandis que, s'étant retourné, il se trouvait en face d'une paire d'yeux bleus qui le

considéraient sans indulgence... des yeux qu'il avait de bonnes raisons pour détester.

Le sergent Harrigan, du Bureau Central de Police, fut aussi laconique que direct :

« Dites donc, faites-moi le plaisir de laisser cette petite Chinoise tranquille, et racontez-moi l'histoire de votre vie depuis hier, celle qui a commencé dans la soirée vers cinq heures, et qui s'est terminée lorsque vous vous mîtes au lit. »

Minn Lu disparut comme une tourterelle effrayée et se perdit dans la foule.

« Mais, Mr. Harrigan, je ne sais même pas ce que vous voulez dire... »

La voix était devenue plaintive et presque larmoyante.

« Quelqu'un a « piqué » un type près du Grand Park; il lui a pris trois cents dollars et une montre, et l'a laissé, ramassé sur lui-même, au bord du trottoir.

— Mais, Mr. Harrigan, je me suis couché à dix heures...

— Vous êtes un menteur; on vous a vu à minuit près de l'Hippodrome, et on vous avait vu également près du Grand Park à neuf heures. »

On perquisitionna dans la petite chambre de Mose, puis on fouilla Mose lui-même. Toute cette journée-là se passa en courses du bureau central de police au commissariat; du commissariat à la

clinique où on avait transporté le citoyen qui avait été volé et blessé. Aucune identification ne put être faite et, le soir, Mose repartait libre, soulagé, et plein de rancune.

Minn Lu eut vent de l'aventure et en fut troublée. L'artiste mourant qui geignait au fond de son lit lui demanda à quoi diantre elle pouvait bien songer et pourquoi elle s'avisait de lui faire une soupe à la viande, un vendredi...

Avant sa maladie, il n'avait aucune religion; au contraire, il accordait toutes ses faveurs à une école d'athéisme qui dénigrait tous les attributs de la Divinité avec une telle violence, qu'il n'avait vraiment plus d'excuses pour continuer à en faire partie. Mais, depuis le début de sa maladie, il avait donné à sa femme l'ordre de détruire toutes les caricatures qu'il avait faites sur les habitudes religieuses des habitants de Chicago et leurs façons de considérer les choses du Ciel. De même, il lui avait fait supprimer ses « nus » et un certain nombre de gravures obscènes qui décoraient les murs de la chambre.

Minn Lu n'en avait éprouvé ni joie ni chagrin. Ces dessins crus ne lui disaient rien, ne lui représentaient rien. Son mari, John Waite, était un médiocre artiste, et, jamais, elle n'avait imaginé qu'il pût se trouver dans son âme la moindre étincelle de génie, le moindre germe d'immortalité. Ses

perspectives étaient plates, ses couleurs ternes, et il n'avait aucun sens du dessin.

Mais il était son homme, et c'était tout. La vie et le sort les avaient réunis. Cela suffisait pour justifier une entente qui pouvait passer pour de l'amour; d'autre part, il n'y avait aucune raison pour qu'elle eût pour lui de l'admiration. Cependant, sans l'aimer, elle le respectait profondément...

Maintenant, il mourait. Le médecin allemand l'avait dit : il en avait pour trois mois, peut-être quatre. Un prêtre venait aussi, à présent; un homme très bon, que n'offusquait pas la présence de Minn Lu, et qui parlait avec humanité. Lui aussi avait dit trois mois...

A l'étage au-dessus, il y avait également un très vieil homme, très souffrant, Peter Melachini, qui avait été musicien. Il n'était pas indigent, mais il avait décidé de mourir dans le misérable taudis dont il avait fait son « chez lui ».

La femme du plombier, une souillon, avait assuré à Minn Lu qu'il était sous la protection d'un « Grand Tireur », faisant partie du monde des « bootleggers ».

« Pouvez-vous imaginer cela, Mrs. Waite? Ce gentleman a offert d'installer M. Melachini dans une magnifique maison, sur la côte, et de tout payer... mais le vieil homme a refusé, disant qu'il

resterait dans sa maison et mourrait dans la ville qui l'avait vu naître. Il est piqué!... »

Le « Grand Tireur » faisait de temps en temps des visites. Brusquement, dans la rue, apparaissaient des hommes au visage bronzé, souples et bien habillés. On les contemplait avec une ardente curiosité à travers les persiennes et derrière les fenêtres. Quelle vie terrible que celle de ces hommes à pistolet, presque tous voués à la fusillade; mais aussi, que ne gagnaient-ils pas en une seule semaine!

Puis une voiture noire surgissait; trois hommes débarquaient. L'un d'eux entrait d'abord dans la maison, puis le « Grand Tireur » en personne, et enfin l'autre garde. Le « Grand Tireur » montait directement chez Melachini, ayant pris des mains de son acolyte un panier de fruits.

« Allo, Peter! voilà de quoi... mon garçon. »

Ils avaient fait partie du même orchestre au « Cosmolino ». Tony Perelli aimait le vieil homme; ils étaient tous deux de souche sicilienne, et tous deux d'un village voisin de Palerme.

Minn Lu rencontra le « Grand Tireur » dans l'escalier; il n'était pas grand, mais il avait un port assez digne. Son visage était charnu et ses yeux noirs reflétaient une joyeuse ironie. Il était très bien habillé, et sa ceinture portait une boucle de diamants. Il adressa un sourire à Minn Lu; celle-ci le lui rendit à moitié, et elle remarqua qu'il levait

de nouveau la tête en se retournant, pour jeter encore un regard sur elle. Ils se rencontrèrent de nouveau à la même place. Il était très bon, très poli, il voyait l'existence sous des aspects originaux et il réussit à la faire rire. Point de compliments lourds, point de gestes risqués. Le lendemain, des fruits et des fleurs parvinrent à la chambre du malade; un carton mentionnait : « de la part de Tony Perelli ». L'écriture manquait un peu de simplicité. Minn Lu ne fut pas choquée cette fois-là non plus; la besogne d'un contrebandier était, dans un certain sens, plus honorable que l'art spécial d'un John Waite. Mais elle ne faisait pas de comparaisons. La troisième fois qu'elle vit Perelli, ce fut à l'occasion de sa première visite, chez elle. Waite dormait. Elle introduisit le visiteur avec un léger sentiment de gêne.

« Il dort, fit-il. Bon. J'ai vu le docteur; il préconise son envoi sur la côte; le vieux Peter aussi devrait y aller, mais il ne veut pas. Ecoutez, Mrs. Waite, si c'est une question d'argent... »

Elle hocha la tête...

« Non, Mr. Perelli. Il ne peut pas accepter d'argent, parce qu'il ne pourrait pas le rendre honorablement. »

Elle employait souvent le mot « honorable ».

John Waite mourut une semaine plus tard, très paisiblement, sans causer le moindre embarras.

Lorsque Minn l'eut enterré, qu'elle eut expliqué aux personnages officiels que son nom à elle n'était pas Waite, et, enfin, qu'elle eut écrit à sa mère, elle chercha du travail.

Il ne lui était pas difficile d'en trouver; elle possédait un diplôme de l'Université de Columbia, et elle avait déjà gagné jusqu'à vingt-sept dollars par semaine en dessinant des robes pour un magazine féminin qu'aucune dame n'avait jamais vu; mais elle préféra un moyen plus facile.

Un restaurant chinois avait besoin de serveuses. Elle écrivit au propriétaire, Che-Foo-Song, pour lui demander une place, mais avant qu'elle n'eût la réponse, Mose Lesson arriva avec une proposition.

Le vieil Italien était mort; Perelli vint, la nuit, chercher ses affaires et recueillir spécialement ses souvenirs de famille, qui devaient être retournés en Italie à un petit-fils et à une nièce. Personne ne le vit, car, cette fois, il vint à pied, précédé et suivi de ses gardes du corps. Il entra rapidement et jeta en passant un regard sur la porte de Minn Lu.

Ce soir-là, l'immeuble était très bruyant. Au second, Laski, le Polak, qui ambitionnait de devenir champion du monde de tambour, faisait un vacarme terrible avec sa caisse, au grand dam et à l'extrême fureur de chaque locataire. Certains assuraient que ce tambour avait causé la mort de

John Waite; en fait il avait dû faire de la mort un refuge bien consolant...

Si Perelli avait pu voir Minn Lu entre les mains de Lesson, la figure toute pâle, les traits contractés...

« Ma petite, disait-il, vous pouvez compter sur ce que je vous dis; je vous procurerai un emploi du temps rudement épatant. Ma parole, je suis fou de vous... »

Elle lutta; elle avait besoin de lutter. Tony Perelli entendit son petit cri, tandis qu'il dévalait les marches de l'escalier. Il se précipita : la porte s'ouvrit; il pénétra dans la pièce.

« Qu'est-ce que vous voulez, vous? »

Mose était blanc de fureur; sa vilaine figure grimaçait vers celle de Perelli :

« Fichez le camp!... » La voix de Perelli résonna, métallique, sans passion.

« Ficher le camp? Sûrement je vais le faire, mais pas pour un damné Sicilien. »

Le poing de Mose partit, mais manqua Perelli. Les locataires des autres appartements entendirent comme un battement de tambour, légèrement plus bruyant et moins régulier...

Tony tenait son pistolet fumant à hauteur de la ceinture; mais un second coup n'était pas nécessaire. Mose avait son compte. Il s'accrocha une seconde à la barre du lit, puis glissa à terre. Minn

Lu dévisagea gravement le tué et celui qui l'avait tué... Son destin était fixé.

« Prenez votre manteau et venez, » dit Perelli d'une voix douce.

Ses ordres ne pouvaient jamais être pris pour des prières. Elle obéit. Elle le suivit dans la rue, puis dans la voiture qui attendait. Les hommes qu'il avait laissés se chargeraient de Mose Lesson, avec toute l'expérience voulue. Il n'y aurait pas d'histoire; la situation était loin d'être extraordinaire, et les suites en seraient normales.

Un charretier, en effet, trouva le corps étendu sur la prairie, dans la neige, et les journaux écrivirent :

« Un nouveau coup de feu des Gangs. »

Et ce fut tout.

Pendant ce temps-là, Minn Lu avait pris sa place dans la maison de Tony et elle s'était habituée à ce qu'on l'appelât Mrs. Perelli.

CHAPITRE II

Du large balcon à balustres vénitiens, Tony Perelli pouvait contempler la ville qu'il était appelé à gouverner. Il aimait Chicago jusqu'en sa moin-

dre pierre. Chicago, pour lui, était à la fois un « chez-soi » et un royaume. L'interminable suite de voitures qui passaient en tous sens dans la Grande Avenue conduisait ses sujets à leurs travaux du jour, — ses sujets et ses partisans. Sous chacun des toits brillants qu'il voyait autour de lui, un homme, ou une femme, recélait dans sa cave ce qu'il appelait, ce que tous appelaient « du meilleur » ; « du meilleur » en bouteilles colletées d'argent ou en carafes pétillantes.

Il était naturellement illégal de vendre ou de fabriquer ce « meilleur-là ». Toute caisse ou baril introduits en contrebande dans les caves étaient considérés comme un attentat à la loi. Chaque acquéreur était plus ou moins complice du bootlegger qui le procurait, du « Tireur » qui protégeait celui-ci. Loin de renoncer à la satisfaction d'exhiber triomphalement ces bouteilles sur leurs tables, ils consentaient tacitement que toute personne qui tenterait de se mêler de la livraison dans le but de s'y opposer serait fusillée et jetée sur les bas-côtés de la route, d'une voiture en marche. Bien que disposés à se montrer horrifiés par la seule idée de ce fait, en réalité, ils payaient pour les balles qui effaçaient ces intrus de la surface du globe, et souscrivaient inconsciemment au prix des fleurs destinées à leurs obsèques.

Perelli revint au magnifique salon qui servait à

la fois de salle à manger pour le breakfast, de salon et de pièce de repos. Certains critiques le comparaient au hall d'un super-cinéma. En réalité, c'était la réplique exacte de la Chambre Dominicale du Palais des Doges.

Kiki, son domestique chinois, avait apporté le café. Minn Lu, en vertu d'une habitude qu'il devait plus tard abolir, ne serait visible que dans l'après-midi. Angelo, lui, avait loué un appartement dans un quartier chic, et on ne le verrait que plus tard... Il regarda sa montre : huit heures. Pas trop tôt pour une visite; il venait d'entendre la sonnette et savait qui était le visiteur.

Red Galway ne se sentait pas précisément à son aise, surtout ce matin-là où il avait des griefs. Il n'arrivait pas, néanmoins, à se maintenir dans l'état de fureur de la nuit précédente.

« Asseyez-vous, Red. Dites-moi tout ce qui se passe dans le Quartier Ouest, voulez-vous? »

Red avala sa salive.

« C'est ce qui se passe à Chicago, en général, qui me dépasse... fit-il d'une voix rauque; j'ai besoin de savoir quelque chose, sinon je commencerai... Perelli le considéra derrière ses longues mèches, avec l'intérêt qu'il aurait mis à regarder un animal curieux.

— Qu'est-ce que vous commencerez? Vous me faites rire. tenez. Commencez; bon, allez-y. »

Red se retourna sur sa chaise avec un certain malaise.

« Ce garçon, vous savez... Mose Lesson, nous étions amis, lui et moi. Eh bien, quelqu'un l'a tué. Je voudrais vraiment rencontrer celui qui a fait le coup. »

Antonio Perelli eut un sourire.

« C'est moi qui l'ai descendu, » dit-il simplement.

Il y eut un lourd silence.

« Et alors? »

La figure de Red grimaça.

« Dites-moi, ce n'est pas une façon de traiter un bon garçon... un de mes amis... Mose et moi étions comme frères.

— Dans ce cas vous devriez porter le deuil, car votre frère est mort.

— Pourquoi l'avoir tué? fit Red avec effort. Voyons, pour quelle raison? Mose était un homme droit; il m'a souvent rendu service.

— J'avais l'idée de le faire. »

Tony Perelli était assis sur le tabouret, près de l'orgue, dans un coin de la pièce; il attira sa tasse de café et la huma gravement, à petits coups.

« Oui, j'avais ça dans l'idée. Et quand c'est décidé, je le fais toujours... exactement. »

Red passa sa langue sur ses lèvres sèches; en son for intérieur, il tremblait et enrageait à la fois.

« Eh bien, je ne peux pas dire que vous ayez agi convenablement avec moi, Perelli, voilà tout. »

Tony eut l'air d'approuver.

« Oui, je sympathise, avec vous... dans votre douleur. C'est très compréhensible. Avez-vous été à l'hôpital?... Non?... Un de vos amis s'y trouve en ce moment... Antropolos, le Grec. Vous demandez pourquoi? Je vois que vous n'en avez pas envie. On l'a descendu parce qu'il vendait de la coco à mes « garçons »... Hé bien, vous ne dites rien?... Est-ce que c'est une mauvaise nouvelle? »

L'autre ne répondit pas.

« Mes « garçons » ne doivent ni boire, ni priser de la drogue, ni faire des choses qui leur mettent la tête à l'envers et leur font trembler les mains comme ça... »

Sa main tendue tremblotait avec une fantaisie fort artistique.

« Je suis assez grand pour me surveiller moi-même, commença Red...

— Bien sûr. Et qu'importe si vous ne le faites pas? Mais vous n'êtes pas payé pour cela; vous l'êtes pour me garder, moi et mes gars. Si votre main tremble et que votre tête vacille, cela ne vaut rien du tout, et si vous parlez pendant le « travail », c'est pire... mais ce qui est pire encore, c'est qu'une « tête à coco » vendra les secrets de ses amis pour acheter de la drogue. C'est tout.

— Ecoutez.

— C'est tout. Cessez de priser de la « neige » ou allez-vous-en. »

Red se leva.

« Pour ce qui est de moi, ça va, je quitte... »

Tony eut de nouveau son sourire ironique.

« Certainement, quittez-nous... »

Quoique borné sous bien des rapports, Red se rendit compte de la menace cachée sous les derniers mots et commença à se rétracter.

« Ecoutez Tony, je suis un type qui n'aime pas qu'on le bouscule; je ne suis plus un enfant, ne l'oubliez pas. Quand deux gars ne s'entendent pas... ils n'ont qu'à se... quitter. C'est tout. »

Tony approuva :

« C'est tout. »

Red s'en alla, la tête bourdonnante de projets, car il connaissait maintenant bien des trucs concernant la contrebande de l'alcool, trucs qu'il aurait toujours ignorés sans les leçons de Perelli.

Il se mit à la recherche d'un membre de la bande avec lequel il se trouvait en bons termes et, l'ayant découvert au « Bellini », se mit en devoir de le mettre abondamment au courant de tous ses griefs.

Vittorio Vinsetti était un jeune homme bien vêtu, dont le regard n'était jamais en repos; il avait sans cesse l'air de s'attendre à trouver quelqu'un derrière lui. Il exprimait rarement son point

de vue, mais il savait écouter. Il écouta. Il apprit la petite querelle de Red, l'histoire de Mose, et aussi comment il serait facile de créer une affaire en dehors des autres : se livrer à la contrebande, introduire de ce côté de la frontière de l'alcool, et ensuite trouver un marché pour l'écoulement. Et enfin, comment, avec l'aide de bons garçons capables de convaincre les patrons de cafés, on pourrait, en un laps de temps particulièrement court, acquérir une fortune.

Vinsetti écoutait d'autant plus attentivement, que lui-même avait tenu les mêmes propos et professé une opinion analogue. Mais en ce qui le concernait personnellement, il avait déjà son plan.

« Ainsi, vous voyez, Vins... finit par dire Red.

— Bien sûr que je vois, mais ce n'est pas si facile, Red; et quoi qu'il en puisse être, vous êtes un écervelé de parler de la sorte.

— Mose était un type très franc...

— Mose était tout juste rien du tout... Maintenant il est mort, et ce n'est une perte, ni pour les Etats-Unis, ni pour la cause du Gouvernement. C'était simplement un bulletin de vote. Aux prochaines élections, vous n'aurez qu'à voter deux fois, et le voilà ressuscité. Je me demande ce que Perelli en pense. »

Tandis qu'il parlait, Red le considérait avec curiosité, car Vinsetti était presque un « Grand Ti-

reur » et il avait la réputation d'être fort riche. La rumeur publique ne mentait pas. Vinsetti était un « indépendant » prêt à faire mentir la tradition, qui laissait entendre qu'une fois entré dans l'affaire, on n'en sortait plus. Sa cabine était louée sur *L'Empress of Australia,* car il se disposait à aller au Canada. Il avait déjà entamé des négociations en vue d'acheter une petite maison au bord de la mer à San Remo.

La franchise de Red était inquiétante, surtout au « Bellini », où chaque garçon était un espion.

Cette nuit-là il vit Perelli.

« Red est ulcéré, dit-il, et il parle. Il m'a cramponné au « Bellini » avec un plein sac de ressentiments.

— Je ne veux pas d'histoires », dit Tony Perelli. C'était son mot d'ordre et son alibi.

Mais Red, très excité, était parti pour de la mauvaise besogne et sans doute de la perturbation. Son imagination lui suggérait de brillantes idées; par la voie d'un intermédiaire, il tâta Mike Funey, baron du Quartier Sud. Il ne trouva que Shaun O'Donnel qui était chef d'état-major de Mike par profession, et son beau-frère par alliance.

Mais Shaun était le véritable meneur, le cerveau de l'organisme. Il était petit, mince, irritable, trop vindicatif, dans ses actes, envers certains, trop désagréable pour d'autres. Il écouta les propositions

de Red très froidement et ne lui prodigua aucun encouragement.

« Red, vous n'êtes bon ni pour moi ni pour personne, dit-il avec une rude franchise. Vous prisez et vous buvez. Nous n'avons pas de place pour des gaillards qui prisent. Perelli est ce qu'il est... mais nous ne voulons pas d'histoires avec lui.

— Mose, commença Red...

— Mose peut toujours rester en enfer, où est sa place, » dit Shaun.

Le lendemain ne fut signalé par aucun événement.

Puis, dans la grisaille d'un après-midi d'hiver, Red Galway se glissa jusqu'au Quartier général de la Police et demanda une entrevue avec le Commissaire Kelly. Il avait à se plaindre d'un agent de police. Il s'exprima à voix très haute, car le Quartier général de la Police se trouvait dans le « cercle » de Perelli et, à l'intérieur, comme à l'extérieur, il y avait des yeux et des oreilles très attentifs.

Personne d'autre que Red n'aurait eu l'idée de se rendre à la Police; le procédé habituel consistait à prendre, par téléphone, un rendez-vous secret. Red, qui, dès qu'il était excité, n'avait plus aucune prudence, avait pris le taureau par les cornes, et, un quart d'heure plus tard, il se trouvait en tête à tête avec le chef des détectives, homme au visage sévère.

Il parla assez adroitement, évitant de prononcer des noms. La seule chose dont il paraissait certain, c'est que sa vie était en danger. Lorsqu'il eut parlé un peu, le Commissaire Kelly en était encore plus sûr que lui-même.

Red manquait d'intérêt pour Kelly; il ne lui disait rien que celui-ci ne sût déjà. En outre, le policier pouvait se douter, par cruelle expérience, que s'il le citait comme témoin devant un jury, il rétracterait aussitôt toutes les paroles qu'il avait prononcées, et que s'il lui demandait un compte rendu écrit, il jurerait ensuite que celui-ci lui avait été arraché par la violence, par la ruse, ou en profitant d'un moment d'inconscience obtenu de lui par un moyen de coercition.

Le chef savait comment Mose était mort et pourquoi; il connaissait les noms des hommes qui avaient emporté son corps, le numéro de la voiture volée et abandonnée ensuite.

Red aurait bien continué toute la nuit, mais le Commissaire avait du travail et n'aimait guère les monologues.

« Voulez-vous que je vous fasse garder? » demanda-t-il. Indigné, Red s'écria :

« Quoi? Moi? Je pense que je suis capable de me surveiller tout seul. Non, Commissaire; demain je vais voir des amis qui me procureront tout l'argent dont j'ai besoin. »

L'intoxication de Red atteignait toujours un degré où il se découvrait de riches partisans. Il en était arrivé là.

Il sortit dans la rue, avec trois ombres derrière lui. Deux d'entre elles étaient des officiers de police.

« Ne perdez pas cet oiseau de vue, » avait dit le Chef.

Il n'avait pas dépassé le coin du bâtiment que deux hommes l'accostaient, un de chaque côté.

« Voyons, qu'est-ce que... commença Red, tandis que les deux acolytes l'entouraient affectueusement de leurs bras.

— Crie et tu es mort, dit l'un avec un accent de plaisanterie... » Il appuyait le museau d'un pistolet sur les côtes du prisonnier.

Les détectives qui suivaient, en arrière, étaient novices dans ce genre de jeu. Ils assistèrent à l'arrivée des deux amis de leur client sans se rendre compte de la réalité, et lorsque les trois hommes montèrent dans une voiture qui les attendait, leur gaillard à côté du chauffeur, ils songèrent, un peu tard évidemment, à appeler un taxi. Avant qu'ils en eussent trouvé un, la voiture était hors de vue.

Red ne se rendit pas bien compte de ce qui lui arrivait. Un ivrogne peut être dégrisé, mais il est malaisé de faire reprendre ses sens normaux à celui qui a prisé de la « coco ». Il s'aperçut seule-

ment que l'homme placé derrière lui, tout en bavardant sur un ton enjoué avec le chauffeur, lui appuyait quelque chose de dur et de froid sur la nuque. Il voulut se mêler à la conversation; on le fit taire brutalement.

« Je me demande, dit le conducteur, comment votre gorge ne vous fait pas mal à force de vous être plaint aux policiers. »

Ils avaient quitté la ville et s'étaient engagés dans une banlieue triste, morne, avec, par-ci, par-là, une maison isolée. Parvenus à un petit boqueteau d'arbres près de la route, le conducteur s'arrêta :

« Descendez, » dit-il à Red.

L'effet de la drogue diminuait; il tremblait de la tête aux pieds.

« Quelle est votre idée? demanda-t-il d'une voix chevrotante. Je ne me suis plaint de rien du tout. Ramenez-moi à Tony... »

Les deux autres acolytes le prirent chacun sous un bras et le conduisirent un peu à l'écart, derrière le bosquet .

« Vous n'allez tout de même pas me... descendre? fit-il dans un hoquet... Ecoutez, je n'ai rien fait... »

L'homme arma son pistolet, puis tira. Red tomba sur les genoux; il n'entendit ni la première détonation, ni la seconde. L'exécuteur remit son

arme dans sa poche, alluma une cigarette; la flamme de l'allumette ne vacilla même pas.

« Allons-nous-en, » dit-il.

Il remonta dans la voiture à la place qu'occupait Red.

A mi-chemin de la ville, le conducteur vit l'automobile de la police et entendit la sirène; il lança la voiture en avant et appuya sur l'accélérateur à fond.

« Attrape la machine à écrire, dit-il, elle est sous le siège. »

L'autre se pencha au-dessus de lui; soulevant le coussin noir, il sortit le canon d'une mitrailleuse portative.

« Ils ont dû recevoir un coup de téléphone de Kelly », fit l'un d'eux.

L'automobile approchait.

Rat-a-tat-a-tat-a-tac.

Le pare-brise de la voiture poursuivante vola en éclats. Il y eut un petit dérapage, puis la poursuite reprit. Trois éclairs jaillirent : la mitrailleuse riposta. Le chauffeur de la voiture de derrière fit un écart fou; la gerbe de balles manqua son but.

« Enfer, » dit le mitrailleur.

Il appuya le canon de l'arme sur l'arrière de la voiture, l'assura pour mieux reprendre sa ligne de mire, et ajusta son tir... puis se laissa doucement glisser à terre. Il venait de recevoir une balle.

La mitrailleuse resta un instant immobile, ensuite elle tomba sur la route. Il y eut une petite détonation. La voiture de la police avait heurté l'arme et le choc avait fait éclater un des pneus. L'assassin regarda...

« Elle est dans le fossé, Joe, vas-y... »

Il prit une petite lampe électrique, en dirigea le rayon sur le corps allongé par terre. Au milieu du front, un vilain trou rouge apparaissait.

L'homme reprit sa place auprès du chauffeur.

Tout le long du chemin, ils ne parlèrent que de la grande partie de base-ball qui devait avoir lieu bientôt, tandis que le cadavre, derrière, roulait et heurtait les parois de la voiture à chaque tournant.

CHAPITRE III

Vinsetti n'était pas un « gangster » ordinaire. Pendant deux ans il avait été l'ambassadeur de la bande, le plénipotentiaire voyageant d'une côte à l'autre, celui qui passait et repassait les Grands Lacs du Canada.

Il s'était montré un négociateur de grande envergure, et avait conclu des affaires destinées à prendre un développement considérable, pour peu

que les « gangsters » dirigeants tinssent leurs engagements.

C'était un tout jeune homme, de fort belle mine; il soutenait brillamment une réputation de galanterie, non surfaite, et se croyait irrésistible. Cela se justifiait le plus souvent. Mais il commit l'erreur de se fiancer, au Canada, avec une jeune personne qui prit très mal le congé qu'il ne tarda pas à lui signifier. Il reçut divers avis d'un caractère judiciaire : poursuite en rupture de promesse, voire pire. L'avoué qu'il prit ne valait pas grand-chose, il accepta l'argent, s'occupa vaguement de l'affaire, puis la laissa tomber. Le résultat fut qu'à la visite suivante que Vinsetti fit à Toronto, il fut condamné à de gros dommages et intérêts et arrêté; il paya, parce qu'il le fallait bien. Mais il perdit son poste d'agent acheteur et d'intermédiaire; son revenu subit une baisse considérable.

« Je ne veux pas d'histoires, dit Tony Perelli lorsque l'affaire vint en discussion. Vous êtes en mauvais termes avec les « gars » du Canada; je ne peux pas avoir à mon service des gens compromis sur le marché.

— Je ne vois pas en quoi cela peut vous causer du tort, » dit Vinsetti, qui bouillait intérieurement.

Tony lissa sa petite moustache.

« Peut-être pas, fit-il. Peut-être la fille n'a-t-elle pas geint devant le juge, ni raconté que vous faisiez

la contrebande du whisky, et traitiez des affaires d'un million de dollars. Peut-être n'a-t-elle pas dit que vous travailliez avec Antonio Perelli... Tout ça est bien mauvais... »

Il hocha la tête.

« Allez donc dans l'Est, Vittorio mio; il y a beaucoup à faire, beaucoup d'argent à gagner, beaucoup d'amusements. Je ne suis pas fâché... »

Il tapotait doucement l'épaule de Vinsetti.

Ce soir-là, il ouvrit son cœur à Minn Lu. Il était seul avec elle dans le grand salon; la porte grillagée d'or était ouverte et l'appartement, parfumé délicatement, baignait dans la lumière ambrée des lampes.

« Ce garçon aime trop les femmes, l'amour, et toutes ses bêtises.

— C'est donc une bêtise, Tony? » fit-elle.

Il sourit.

« Pas quand il s'agit de toi, ma douce petite fleur de pêcher, mais y a-t-il une autre « toi » dans le monde entier? »

Il laissa tomber la petite main de Minn sur ses genoux, alla au grand orgue qui se trouvait dans un coin de la pièce, et là, pendant une heure, il joua pour elle, qui l'écoutait en extase.

Il était excellent musicien et jouait du violon avec virtuosité; mais sa passion était l'orgue. Il pouvait y rester des heures entières, en oubliant

le temps, exécutant des passages de grands opéras italiens; car l'opéra italien, pour Tony Perelli, était le commencement et la fin de l'art. Il détestait le jazz, bien que dansant admirablement. Lorsqu'il revint s'étendre près de Minn sur le sofa, il recommença à parler de Vinsetti.

« Ce garçon est trop adroit; pourtant il est très utile. Son affaire a été un coup dur, mais tout le monde a le sien un jour ou l'autre. Il vit trop confortablement, de façon trop raffinée. Rien de tel pour vous enlever le diable du corps. Mais il ne boit pas, ne parle pas, et il a les manières qu'il faut avec les gens « comme il faut ».

L'échec de Vittorio devait être pardonné quelques jours plus tard, lorsqu'à la suite de ses négociations avec le chef de police Kelly, un homme, injustement détenu d'ailleurs, fut relâché. Cet individu avait pour Tony une valeur immédiate considérable, et sa libération était un triomphe pour le « lieutenant ».

« J'aurais dû garder ce gaillard-là, dit Kelly, tandis qu'il discutait le coup avec Harrigan.

— Il faut en prendre et en laisser, dans ces sortes d'affaires, dit Harrigan. Mon opinion est que Perelli a voulu sa libération pour que nous n'ayons pas un nouveau crime à lui imputer. A propos; on a trouvé Red Gallway, ce matin, tué par-derrière.

Kelly eut un mouvement de tête :

« Cela devait lui arriver. Cet oiseau-là parlait trop; un jour ou l'autre on devait l'assagir. C'est une perte de temps, mais vous devriez voir Perelli... Il se gratta le menton, et, se ravisant :

— Non, je préfère le voir moi-même.

— Il y a une nouvelle femme chez lui.

— Je sais, Minn Lu..., Mrs. Waite, ou quelque chose dans ce goût. S'il y a un code d'honneur parmi les « gangsters », Perelli l'observe parfaitement. Nous n'avons jamais reçu une seule plainte d'aucun membre de sa bande. »

Harrigan eut un regard quelque peu énigmatique.

« Il y en a un qui y viendra tôt ou tard, fit-il en baissant la voix.

— Vinsetti? cela m'étonnerait. S'il y a une chance que cela se produise, Perelli sera le premier à le savoir; et si Perelli est le premier... »

Il sourit.

« Oh! dit Harrigan, il n'y viendra pas tout à fait; mais il nous donnera des tuyaux fort utiles. »

Kelly hocha de nouveau la tête et dit :

« Cela me surprendrait. Voyez-vous souvent Vinsetti? Vous pourriez le fixer sur un point qu'il doit ignorer. Perelli sait qu'il s'en va, et il est toujours mauvais de lâcher Perelli. Peut-être viendra-t-il à nous s'il le sait. Nous lui offrirons une

protection efficace... embarquez-le toujours. Au Canada, la bande ne fera rien, les lois sont encore en vigueur, et sérieusement là-bas. »

... Au cours des deux jours qui suivirent, Harrigan tenta d'avoir avec Vinsetti un rendez-vous occasionnel; mais il échoua dans ses efforts simplement parce que Vinsetti avait vu Minn Lu et s'en était immédiatement amouraché.

Pour Minn Lu, certaines choses étaient « honorables »; d'autres, si l'on peut dire, « déshonorables ». Ce l'était d'abuser de la confiance de son homme; il était au contraire « honorable » de tout trahir pour l'amour de lui.

Toutes les invites de Vinsetti furent rapportées : ce qu'il dit, ce qu'il fit, ce qu'il proposa... Perelli, avec la mentalité qui était la sienne, fut flatté des attentions que Minn suscitait. Il se pâma d'admiration devant sa loyauté, car elle lui avait tout dit, simplement, comme on raconte les événements journaliers, et non par jactance, par timidité, ou pour provoquer chez lui une profitable jalousie.

Vinsetti avait parlé de bien des choses : d'amour, de dévotion, de la vie splendide que l'on menait en Europe. Mais il avait dit aussi d'autres choses assez troublantes pour la dignité de Perelli. Par exemple, il avait parlé de ses maisons du quartier « Cicéro »... Mais elle n'en fut pas choquée. Elle se rappelait ce restaurant de Che-Foo-Song où elle

avait sollicité une place; et, pensait-elle, il n'y avait guère de différence entre « Cicéro » et l'atmosphère enfumée du restaurant « Etoiles du ciel ».

Peut-être fut-elle un peu surprise seulement, et un peu blessée, car cet homme était devenu comme un dieu pour elle.

Tony, lui, fut à la fois choqué et blessé.

Le lendemain, à la fin d'une conversation d'affaires, il dit à Vittorio :

« Si Minn Lu a besoin de vous parler, elle pourra vous demander au téléphone. Vous êtes un garçon qui a beaucoup de chic, mais vous parlez trop... non pas d'amour, non... mais du « Cicéro » n'est-ce pas? Vous avez frappé un grand coup... et pas sur moi, Vittorio. »

Vinsetti vit dans son regard une lueur rouge qu'il connaissait bien; pourtant ses yeux étaient pleins de bonté et ses lèvres souriaient. Mais la lueur rouge était là, et Vinsetti la perçut nettement.

On pouvait se quereller avec Tony Perelli, on pouvait le mettre dans une fureur épouvantable, mais si le motif de la dispute ne touchait pas aux actes de sa vie et aux bases qui l'étayaient, une fois la querelle terminée, on pouvait s'en aller comme on était venu. Votre offense comme la sienne étaient pardonnées. On aurait pu, jusqu'à cette limite-là, en arriver à une véritable bataille, sans que rien de désagréable ni de tragique en sor-

tit; mais, au-delà de cette frontière, la mort arrivait, rapide, sans merci, immédiate...

Chez lui, la promptitude était à la base de tout, gouvernait tout, actions et pensées. Jusque-là, la dispute avait été d'ordre purement privé : dignité blessée, diminution aux yeux de la femme; il ne tuerait personne pour cela. Mais, mis en présence de la lueur rouge, Vinsetti devint circonspect, prudent et froid. Il avait une mentalité de diplomate et savait qu'une des armes principales de cette fonction consiste à donner à l'adversaire l'impression la plus favorable de ses propres réactions. C'est pourquoi Vinsetti discuta, prétendit qu'il était bien davantage un amoureux pris en faute qu'un camarade déloyal et, au bout de quelques instants, il lui sembla que sa situation s'améliorait et revenait normale. Peut-être son imagination avait-elle une grande part dans cette impression.

Tony se montra généreux au-delà de son habitude : car il y avait en lui du chat, et il aimait à frapper brusquement, sans avertissement. Cette fois il avertissait. Lorsque Vinsetti revint le voir, il lui fit une proposition :

« Il n'y aura pas de vacances pour vous cette année, Vittorio... Si vous vendiez la place que vous avez retenue sur *L'Empress of Australia?* Il est inutile de gaspiller de l'argent. »

Pas autre chose, pas de récriminations. Car quelqu'un qui abandonne la bande est proscrit, et, si on le découvre après qu'il a fait son coup, toutes sortes d'ennuis l'attendent. On le fait passer pour criminel; les ports étrangers lui sont interdits; il ne débarque que pour être arrêté, et peut-être déporté. Enfin, s'il revient, c'est pour trouver des pistolets qui sont prêts...

Le service d'espionnage de Perelli était un modèle du genre. Dans les banques, des employés le tenaient au courant de tout ce qui concernait ses hommes, financièrement parlant.

Il connaissait leur crédit à un centime près; il était immédiatement renseigné lorsqu'un transfert de fonds se faisait sur un pays étranger, et il faisait particulièrement attention aux chèques tirés sur des Compagnies maritimes ou touristiques.

Vinsetti était un des hommes de la bande ayant un compte en banque.

Généralement les « gangsters » n'ont aucune confiance dans les banques et préfèrent mettre leurs gains en lieu sûr. Tony pouvait surveiller la partie la plus intime de la vie de Vinsetti; il était au courant de la lettre de crédit qui lui avait été vendue par sa banque.

Son grief principal était l'allusion au « Cicéro ».

Angelo fut d'accord pour estimer que c'était

bien dommage pour Vinsetti, car ce garçon était sage et avisé; il était précieux d'avoir des gens de sa trempe pour négocier avec les respectables canailles qui fournissaient la matière première du commerce de Perelli. Il n'avait pas son rival comme « officier de liaison »; il pouvait entrer et sortir, dans n'importe quel endroit ou pays, sans laisser la moindre trace de son passage.

Il était *persona grata* auprès de Mike Funey, de Joe le Polak et de nombreuses têtes de diverses organisations... Il était discret; on pouvait se fier à sa parole... En outre, c'était le « prototype » du parfait « Tireur ». Comme disait Angelo Vérona, c'était vraiment dommage!

Les événements avançaient dans un sens inévitable.

Les branches où l'activité de Perelli se donnait libre jeu étaient multiples. Il ne favorisait ni ne finançait jamais le vol vulgaire, avec ou sans violence. L'argent de ses victimes était toujours trouvé intact; on découvrait parfois des sommes énormes dans les poches des hommes tués et abandonnés sur le bord de la route.

Sa parole était sa garantie; son crédit était immense; son chiffre d'affaires colossal. Et, bien qu'il eût une petite armée de personnes spécialement chargées de le renseigner, les moindres détails restaient dans sa mémoire.

Son don le plus enviable était un sixième sens qui l'avertissait du danger, et il obéissait aveuglément à cette intuition si juste. La plupart du temps, les raisons qu'il donnait d'un acte soudain, récompense ou punition, n'étaient jamais les vraies, Red avait été ostensiblement tué pour une visite à la police, et il ne mourut pas à cause d'un danger immédiat... mais futur.

CHAPITRE IV

Si les punitions de Perelli étaient sans merci, ses récompenses frisaient la munificence. Il dépensa cinquante mille dollars pour l'appartement d'Angelo; il renvoya riche en Sicile une recrue trop maladroite pour être un bon « gangster », mais qui lui avait sauvé la vie. C'était un homme vraiment trop incapable pour être conservé et un trop brave homme pour être congédié.

Vinsetti? Perelli pensait bien des choses de Vinsetti. Le « lieutenant » écrivit par l'intermédiaire d'un agent pour annuler sa place à bord de *L'Empress of Australia,* et, par l'intermédiaire d'un autre, il retint la même place sous un autre nom. Exactement comme l'avait prévu Perelli. De plus,

le charme de Minn Lu opérait toujours. Vittorio lui envoyait des fleurs, de petits billets poétiques bien tournés, que Tony lisait en souriant.

« Vittorio est un chic écrivain; demande-lui de revenir Minn Lu... Bien sûr que cela m'est égal!... J'aime ça... C'est un type sympathique et très drôle. »

Minn Lu, de son écriture d'écolière, écrivit. Vinsetti revint et prit le thé, Tony parfois était là, mais la plupart du temps il n'y était pas.

On pouvait avoir besoin de Vinsetti, avant longtemps comme arbitre.

Les deux grandes « Bandes » commençaient à empiéter sur le territoire l'une de l'autre, à travers une zone neutre. Les gens de Funey fournissaient beaucoup de bars en liqueurs fortes et bières dans le quartier Nord. Mike avait deux brasseries et était millionnaire.

Les deux « Bandes » opéraient côte à côte sur ce terrain « no man's land » et les patrons des cafés pouvaient, sans danger, acheter des deux côtés. Il n'y avait pas de conditions : prenez ma marchandise ou n'en prenez pas du tout.

Brusquement, Mike changea d'attitude, réclama des droits absolus, menaça, usa des représailles habituelles. Un des bons clients de Perelli eut son établissement complètement démoli et, lui-même, fut molesté. Il s'en plaignit à Angelo.

« Envoyons Vittorio, dit Perelli. Qui a fait le coup? »

C'était, paraît-il, un nommé Death House Henessey, homme de paille des autres, personnage brutal, qui avait été chef de bande.

Shaun O'Donnel l'utilisait souvent, lorsqu'il ne se souciait pas d'être lui-même reconnu, pour un « coup de force » et jugeait inutile d'y employer des hommes de sa propre garde du corps.

« Faites son affaire à Henessey, dit Perelli, mais envoyez Vittorio voir Funey ou O'Donnel. »

Vittorio rencontra donc Shaun O'Donnel dans un certain hôtel près de North State; mais il fut fort mal accueilli par l'irritable petit Irlandais. Il lui proposa un *modus vivendi;* l'autre ne comprit même pas le sens du terme. Il y eut d'autres négociations; à la fin, Shaun dit :

« Je ne comprends pas comment vous pouvez rester dans la bande de Perelli. Mike et moi aimerions vous offrir un poste chez nous. Oh! je sais, vous mourez de peur devant Perelli. Mais supposons que nous puissions le démolir quelque part où nous serions sûrs de le trouver... Ce gars-là traite les gens comme des chiens. »

La proposition était nette, claire. Vittorio en considéra les avantages. Pendant ce temps on avait fait son affaire à Death House Henessey. Une voiture s'était amenée devant la porte de sa petite

maison. Quelqu'un sonna; Henessey ouvrit, regarda dans la nuit...

Un agent cycliste entendit le crépitement d'une mitrailleuse et se dirigea vers le bruit... Death House Henessey était replié contre la balustrade de son porche avec vingt balles dans le corps.

Shaun O'Donnel prit la chose avec philosophie. Qu'un sous-ordre fût tué, cela lui était égal; il en avait d'autres, et à meilleur marché.

Mais l'occasion était belle de monter une attaque contre Perelli. Il paya les funérailles de Henessey de ses propres deniers et attendit.

Perelli envoya une couronne. Personne n'osa y toucher... telle était son emprise sur des hommes qui le détestaient et qui savaient qu'il était le promoteur de l'assassinat.

Tony parlait librement à Minn Lu, lui ouvrait son cœur et ses pensées plus qu'il ne l'avait fait avec aucune des femmes qui avaient passé dans sa vie et s'étaient évanouies.

« Dans cette affaire, chérie, il y a quatre points cardinaux et celui qui louvoie entre Nord et Ouest est sûr de ne pas s'y retrouver. Vittorio n'a pas entrepris O'Donnel, et un autre de mes bars a été démoli la nuit dernière. Pourtant Vittorio ne me dit pas : « Allez-y » mais au contraire : « Attendez, attendez »; et voilà que j'attends pendant que mes affaires vont au diable!... »

Vittorio avait de bonnes raisons pour dire : « Attendez. » Il vit Tony, lui rendit compte de ses négociations; l'autre écouta patiemment.

« Tout ça c'est très joli, dit-il enfin, mais attendre quoi? Que Mike devienne vieux et s'assagisse? Ce serait une affaire de dix ans, alors. Il faut que Mike arrange les choses ou qu'il y passe... c'est mon dernier mot, Vittorio. On parle trop, qu'on laisse agir Ricardo... »

Ricardo était son mitrailleur préféré; un homme qui avait fait la Grande Guerre, récolté trois décorations et qui possédait vingt morts à son tableau...

« J'attendrai un tout petit peu... et puis ensuite!... »

L'après-midi il alla au « Cicéro ». Il buvait son café dans son propre restaurant, lorsque trois voitures passèrent lentement et balayèrent l'établissement de rafales de mitrailleuses.

Perelli s'aplatit sur le sol, au milieu du fracas du verre brisé et des plâtras qui tombaient de tous côtés. Il décida alors qu'il lui était impossible d'attendre davantage; il fallait agir et vite...

Cette attaque n'avait pas été improvisée; elle avait été soigneusement concertée. Vinsetti était un des seuls hommes sachant qu'il irait au « Cicéro » cet après-midi-là, et c'était Vittorio lui-même qui avait organisé la sortie ayant pour but

de le mettre, lui, Tony, en relation avec un armateur canadien.

Il fit une enquête. Mike Funey et Shaun étaient partis juste la nuit précédente pour New-York : l'alibi était trop clairement établi d'avance.

Il rencontra Vittorio au retour, et parla beaucoup, en insistant sur le fait qu'il l'avait échappé belle. Il ne commit pas l'erreur de trop approfondir l'affaire. Vinsetti eût été effrayé et sait-on jamais ce qu'un rat qui a peur est capable de faire?...

Néanmoins Vittorio en conçut de l'alarme. Il avisa Kelly, lui procurant quelques renseignements et en promettant davantage. Puis il fit une chose étrange, bien dans la manière de cet homme, étrange lui-même. Il appela son notaire et écrivit le testament suivant :

« Au cas où je mourrais de mort violente, et sur l'affirmation du juge que cette mort est un assassinat, je demande qu'une somme de cent mille dollars soit prise dans mes biens et qu'elle soit la récompense de la personne qui prouvera l'identité de mon assassin et assurera son exécution. »

Dans l'après-midi il fit une visite à Minn Lu. Elle lui avait téléphoné, à l'instigation de Tony, le priant de venir prendre le thé.

« Vous pourrez rester dans vos appartements, petite chérie, lui avait-il dit, car j'ai beaucoup de questions à régler avec Vittorio. »

Vinsetti vint à quatre heures trente. Un quart d'heure plus tard Kelly se présenta. C'était ainsi que le rendez-vous avait été organisé. En fait, le détective se trouvait déjà au pied du bâtiment, cinq minutes à peine après la venue de Vinsetti : il avait rompu la monotonie de l'attente en regardant charger sur un camion un certain nombre d'objets de mobilier : deux grandes chaises, un « davenport », un portemanteau et une grande table; il entra ensuite et prit l'ascenseur. Angelo lui ouvrit la porte.

« Vittorio est parti, chef, dit-il. Il est resté cinq minutes seulement; il était venu voir Minn Lu, mais elle a la migraine.

— Où est Perelli? »

Il était sur la terrasse; on alla le quérir.

« Vinsetti est venu ici il y a un quart d'heure, dit Kelly d'un ton insistant; il n'a pas pu partir.

— S'il n'y est pas, c'est qu'il a dû tout de même s'en aller, fit Tony. Il y a deux entrées : l'une derrière la maison; c'est celle qu'il prend d'habitude.

— Je voudrais bien chercher dans l'appartement même... » Kelly était sceptique et l'exprimait brutalement.

« Oh! mais, bien sûr... » Tony se confondait en sourires.

En tout cas, Vinsetti avait bel et bien disparu. Comment? Où? Mystère.

Kelly connaissait la sortie de derrière et y avait déjà posté un de ses hommes en pure perte. Vittorio n'était pas sorti.

Deux jours plus tard, on retrouva son cadavre dans le lac.

Il avait été fusillé à bout portant. Dans ses poches, on trouva quatre-vingts billets de mille dollars chacun.

On traîna Perelli au quartier général de la police, où il fut sévèrement interrogé.

« J'espère, dit-il, que vous attraperez celui qui a descendu le pauvre Vittorio. Il y a vraiment trop de ces assassinats! »

Il assista aux funérailles, suivant immédiatement le convoi, dans une automobile blindée.

CHAPITRE V

Vinsetti était doue d'une certaine culture littéraire. Il avait laissé des mémoires abondants, dans lesquels, au grand désappointement de Kelly et au grand soulagement de plus d'une personne, il n'avait confié aucun renseignement, aucune information d'intérêt vital.

Il avait ainsi commenté une visite à Hollywood :

« La vie du « gangster » n'a pas de solution de continuité. Elle se compose d'une série d'histoires brèves, écrites dans la même salle funéraire... De nouveaux types, de nouveaux caractères font leur apparition sur la scène, et s'en vont brusquement, avant d'avoir établi leur identité. L'histoire entière du pays des « gangsters » est ponctuée de coups de mitrailleuses portatives, et la plupart des accents sont des points finaux... »

Les mémoires étaient rédigés en italien et leur traduction permit à Kelly d'étendre ses connaissances linguistiques; elle ne lui fut d'aucune utilité en manière d'information.

Minn Lu voyait le pays des « gangsters » sous un angle très personnel. Elle apercevait nombre d'hommes et de femmes; ces dernières jolies, bruyantes, luxueusement habillées, couvertes de bijoux, semblant parfaitement heureuses et satisfaites de leur condition; Tony savait d'ailleurs admirablement les remettre à leur place, lorsqu'elles venaient se mêler de ce qui ne les regardait pas.

« J'ai horreur des gens qui m'ennuient, petite Minn Lu, » dit-il un jour.

Elle sourit tranquillement.

« Je me demande si cela m'arrivera, » fit-elle.

Il lui baisa la main.

« Peut-être, dit-il; quand je serai très vieux;

quand je n'aimerai plus les jolies choses, les jolies voix, ni ce qui est agréable à regarder... »

Et lui prenant la tête entre ses deux mains :

« Es-tu heureuse? »

Sur un signe affirmatif, il la souleva, la mit sur ses genoux, la berça comme un enfant. Ce contact apaisait son esprit inquiet et lui permettait de concentrer sans trop de nervosité son attention sur le problème de Shaun O'Donnell et de la bande Funey.

Mike Funey était un grand diable d'une taille exceptionnelle, qui avait commencé par être terrassier et qui avait réussi à former une bande de l'espèce la plus redoutable qui soit. Il était un des initiateurs de la méthode dite « à l'ananas », méthode de persuasion s'il en fut. L' « ananas » était une bombe que l'on plaçait sous le porche ou dans le couloir de la maison d'un employé rebelle aux ordres de Mike, et qui modifiait sa manière de voir en très peu de temps. Si la première ne réussissait pas, on en plaçait une autre d'effet plus destructif. Peu d'employés attendaient ce second « ananas »; il n'y avait pas d'exemple que l'un d'eux eût jamais reçu le troisième.

Ce métier offrant des occasions uniques, des mines d'or, Mike possédait tout ce qu'il fallait pour terroriser. Il fournissait d'alcool ses étranges petits gars. Sa section de « Tireurs » augmenta. Il ouvrit des maisons de jeu, renforça le tout par des

combinaisons avec les « bookmakers ». Sa sœur l'aidait considérablement. Elle était bâtie comme lui-même. S'étant disputée avec un homme, elle l'avait rossé, et Mike s'en vantait parfois.

Avec tout l'argent possible, elle était la femme la moins bien habillée de Chicago; elle exhibait des violets agressifs, des rouges flamboyants; promenait des diamants gros comme des noisettes, sertis dans des broches ou pendentifs vastes comme des soucoupes.

Elle avait une voix rauque, qui donnait la chair de poule aux membres de « l'association Funey ».

Naturellement elle détestait Perelli, pour ses seules qualités masculines en particulier. Elle lui donnait toutes sortes de noms, n'approuvant pas, bien entendu, ses maisons de « Cicéro », mais poussant son mari à en ouvrir du même ordre. Elle s'imposait davantage à son mari qu'à son frère, ce qui pouvait surprendre, car Shaun avait du tempérament et trois cerveaux comme celui de Mike Funey. Au reste, elle ignorait le remords, envoyant des hommes se faire tuer et ne s'en souvenant même pas. Elle avait été l'instigatrice de l'attentat contre Perelli.

Cette fois encore, elle insistait pour que Shaun allât voir Tony, afin de lui demander des comptes au sujet d'une autre femme; mais Shaun protesta :

« Vous êtes rudement pressée de vous débarras-

ser de moi, grogna-t-il; ne vous mêlez pas de ça, Bella... » Un parent sans imagination l'avait appelée : Flori Bella.

On lui avait parlé de la jolie Chinoise qui habitait l'appartement de Perelli; la curiosité prit le dessus et elle tourbillonna autour de Minn Lu comme un martinet autour d'un lis de Pâques. Pour une fois dans sa vie elle se montra sociable, et Perelli fut très étonné d'apprendre qu'elle avait laissé une bonne impression à la petite.

« Ce bébé est trop bien pour vivre avec Tony, disait-elle. Ce sale Sicilien devient gras. Tenez, Shaun, à moins d'être saoûl, vous ne pourriez pas le rater... » Shaun ne répondait rien. Il avait son plan et ne se souciait pas d'être bousculé.

Sa femme arriva un jour avec un nouveau renseignement :

« Perelli a un nouveau type de New-York, Conn O'Hara; le connaissez-vous? » Shaun le connaissait; Mike Funey encore mieux, et avec des raisons personnelles de ne pas l'aimer.

« C'est un pistolet et un malin; mais il n'arrête pas de parler, et j'ai idée qu'avant de disparaître, il aura tout juste le temps de visiter la ville. »

Dans le courant de la semaine suivante, Perelli reçut encore une nouvelle recrue, qu'un fournisseur d'alcool lui avait recommandée : un garçon de

bonne famille, connaissant plusieurs langues, et qui avait été chassé de son collège pour un vol stupide et lâche. Il ne parvenait pas lui-même à se rendre compte comment il l'avait commis. Grand, nerveux, un beau port de tête, mais, bien qu'ayant les qualités voulues pour faire plus tard un « Grand Tireur », Perelli ne savait trop qu'en faire. Il n'avait jamais répandu de sang, condition indispensable pour être admis aux mystères intimes du « gang »... Il faut avoir sur soi un crime suffisant pour se sentir coupable, si on vient à prendre une direction quelconque dans la bande, afin de ne pas pouvoir en sortir. Dedans ou dehors!...

Il y avait à la disposition des membres du « gang » une petite ferme, où parfois ils allaient villégiaturer; leur stand de tir se trouvait là. Perelli y envoya le nouveau venu avec Ricardo, le champion des tireurs à la mitrailleuse.

« Laissez-le tout à fait libre, » avait-il recommandé.

Mais au bout de quelques jours, Ricardo rendit compte du peu de progrès accusé par son élève.

« Il n'a pas le nerf voulu, dit-il, vous devriez lui confier quelque chose de moins difficile. »

Aussi, de retour à Chicago, Jimmie Mac Grath fut-il investi des fonctions que remplissait le défunt Vinsetti.

Il rencontra toutes sortes de « gangsters » des deux camps, et d'autres qui n'étaient d'aucun et couraient de ce fait de sérieux dangers. Il entra dans les bonnes grâces de Mike, et, ce qui est plus surprenant, dans celles de O'Donnell à qui il plut beaucoup.

« Vous appartenez aussi à la bande de Perelli? lui demanda-t-il; pourquoi vous collez-vous avec ce Sicilien-là?

— Laissez l'enfant tranquille, dit Shaun, c'est bien sa déveine. Alors, vous allez être le démarcheur de Tony?

— Je serai ce qu'il voudra faire de moi, » répondit Jimmie.

Pensivement, Shaun le regarda :

« Il aura besoin d'un démarcheur, maintenant qu'il a démoli Vinsetti.

— Son meilleur ami!... Voilà le genre de chien jaune que c'est... » interrompit Mrs. O'Donnell.

Shaun expliqua :

« Vinsetti courait à droite et à gauche, arrangeait tout; il a sorti bien souvent Perelli de vilaines affaires. »

Il aurait pu ajouter que lui-même était sorti de bien périlleuses impasses par l'intervention du démarcheur.

A ce déjeuner, il y avait un quatrième personnage, lugubre Italien, que l'on présentait sous le

nom de Mr. Camona. Jimmie ignorait son rôle exact; il n'ouvrait la bouche que pour manger, boire et émettre des monosyllabes. Plus tard, on sut par Perelli qu'il avait été importé de Sicile comme passager clandestin, muni d'un faux passeport. Mike Funey avait le contrôle d'un certain nombre de bouilleurs de cru des deux sexes, qui distillaient des alcools dénaturés à l'usage des gens trop peu fortunés pour s'offrir du « meilleur » et qui, en fait, recevaient « le pire ».

Camona, qui avait un passé, avait certainement fait de la prison en Italie. Il avait incidemment servi comme mitrailleur dans l'armée italienne, et, aujourd'hui, il s'occupait de distillation pour Mike, constituant une précieuse recrue dans le corps de ses spadassins. Ce soir-là Camona tua; à moins que ce ne fût le chauffeur.

Quoi qu'il en soit, Tony conduisait sa voiture, revenant de l'Opéra avec deux individus « de confiance ». Il venait de prendre un tournant près de Michigan Avenue, lorsqu'une autre voiture vint se placer à sa hauteur. Tony s'aplatit dans le fond, tandis qu'une grêle de balles s'abattait sur l'auto. Un de ses camarades, moins heureux, s'écroula, une petite blessure au cou. Tout fut terminé en quelques minutes.

Mais des yeux vigilants avaient eu le temps de reconnaître derrière une des mitrailleuses... cer-

taine paire de moustaches que l'on connaissait bien. Tony rentra chez lui, très calme et sans émotion apparente. Minn Lu, qui l'attendait, ne se rendit compte de rien, mais à sa façon péremptoire de l'envoyer se coucher, elle se douta bien qu'il y avait quelque chose de sérieux.

Camona habitait un petit appartement dans le quartier sud. Il arriva chez lui à deux heures du matin. Tandis qu'il introduisait la clef dans la serrure, un homme s'arrêta derrière lui, posa le canon d'un pistolet sur sa nuque, tira, et revint tranquillement vers la voiture qui l'attendait. Lorsque survint la patrouille de police, il avait disparu depuis longtemps.

« Bon travail, Conn!... »

Perelli, au petit déjeuner, le lendemain, félicitait O'Hara et celui-ci, important, massif, habillé à la mode et interminablement communicatif, souriait en grimaçant. C'était son premier travail « seul ».

« Oui, patron, c'est du travail propre..., ma spécialité! Je ne tire jamais qu'une fois sur un type, et à partir de ce moment-là son nom est : « je fus ». J'aurais pu l'avoir dans la rue, mais il y avait une femme faisant ses adieux à son mari... ensuite, je le vois grimpant l'escalier...

— Bon, ça va, c'est bien, » fit Tony. Il montrait peu de patience envers les gens qui dramatisaient leurs actions

Jimmie apprit la chose par les journaux et en fut choqué.

« Avez-vous une idée de celui qui a fait le coup? demanda-t-il à Tony.

— C'est moi, Jimmie. Et ses yeux ne quittèrent pas ceux du garçon. Bien entendu, le gaillard avait essayé de me supprimer hier soir. Il m'a visé avec une mitrailleuse.,,

— Vous étiez donc dans la voiture sur laquelle on a tiré? » demanda Jimmie d'un ton incrédule. Il avait entendu parler de la fusillade de la « Michigan Avenue », mais aucun nom n'avait été prononcé.

« Bien sûr.

— Etes-vous certain que c'était Camona? »

Perelli eut un rire silencieux.

« Voilà comment cela se passe, Jimmie, dit-il : on tue..., et nous tuons. Je n'ai envie de supprimer personne, mais que faire quand un gaillard vous « cherche »? Il n'y a pas de loi pour nous protéger; nous sommes nos propres juges et exécuteurs. Quand un homme vous descend, il convient de lui rendre la pareille, et si vous y restez, c'est aux autres gars à vous venger. C'est ainsi que cela marche. Si j'allais me plaindre à la Police, on me demanderait des preuves. Or, la seule que j'aie, je l'ai, dans les yeux... et là, fit-il en se frappant la poitrine.

— Mais, tuer un homme de sang-froid me semble une chose affreuse!

— Tuer quelqu'un sous l'empire de la passion, oui; c'est cela qui est affreux, car on risque neuf fois sur dix de tuer celui qu'il ne faut pas. Voyez la guerre. C'est idiot de démolir des gens qu'on ne connaît pas et dont un certain nombre sont de braves types, à coup sûr. On s'attaque : on le tue, il nous tuera!... Ça ne rime à rien.

« Tandis que nous, quand nous descendons quelqu'un, c'est avec raison, et cela vaut le coup. Ce que l'on fait, avec la tête échauffée, est généralement stupide et déraisonnable; seul, ce que l'on fait de sang-froid peut être sage. »

Telle fut la première leçon d'éthique « gangster » que reçut Jimmie. Comme il était jeune, cela l'impressionna.

« Restez près de Shaun O'Donnell, lui enjoignit Perelli; un de ces jours vous pourrez être notre démarcheur. »

Jimmie raconta sa conversation avec Shaun.

« Très bien, dit Perelli; lui et moi avons la même idée. Peut-être aurez-vous à prendre la place de Vittorio et cela représentera beaucoup d'argent pour vous... » Mais, en son for intérieur, il savait bien que Vinsetti, avec tout son savoir et son savoir-faire, était irremplaçable.

Peu à peu Jimmie fit la connaissance du « co-

mité » entier « comité exécutif », naturellement. Il fit aussi celle de Minn Lu. Sa joliesse, sa grâce le ravirent complètement. Tony avait transformé l'appartement pour elle, afin que les tons missent mieux en valeur son charme, la teinte délicate de sa carnation. Il avait fait venir des étoffes de soie, dont chacune valait son poids d'or pur.

Jimmie sortit de sa première entrevue, convaincu, et conscient qu'un grand espace vide avait été comblé dans son âme. Il était éperdument amoureux de Minn Lu. Celle-ci suivait gravement le développement de cette passion. Un homme était entré dans sa vie, un seul au monde, Perelli, et il ne pouvait y en avoir d'autre.

Elle envisageait sans crainte le lendemain, sachant bien quelle terrible chose cela pouvait être... De son seul parent européen elle avait hérité une philosophie qui s'accordait bien avec sa nature orientale. Un jour, Perelli lui demanda :

« M'aimes-tu? »

La réponse fut si longue à venir que l'attente mit son cœur à vif :

« Je suppose que oui; je crois que oui, dit-elle enfin. Peut-être que je ne sais pas ce que c'est. Toutes les femmes qui viennent ici en parlent comme d'une nouvelle crème de beauté, comme d'un nouveau film. Moi, je ne peux pas en parler. Vous m'effrayez, c'est tout ce que je sais. »

Il la regarda, la scruta; une question lui échappa:

« Voyons, petite fille, je suppose qu'un type soit dans l'antichambre, m'attendant, et que je te dise : « Minn, sors; il est là avec ses exécuteurs, et la première personne qui sortira sera tuée; est-ce que...? »

Elle se mit à rire; elle riait rarement, et jamais avec cette voix perçante qu'ont les Chinoises, mais d'un rire lent, européen.

« Bien sûr que j'irais. »

Il reprit haleine.

« Mais tu serais tuée, Minn Lu...

— Ce n'est rien, fit-elle.

— Le ferais-tu pour quelqu'un d'autre? »

Elle réfléchit une seconde, fronçant les sourcils.

« Non, dit-elle ensuite; non, pour personne d'autre. »

Un large sourire éclaira la figure de Perelli; ses yeux bruns étincelèrent.

« Mais c'est de l'amour, ça, petite folle... ma jolie chérie... »

Et, la prenant dans ses bras, il l'embrassa longuement...

CHAPITRE VI

Tony Perelli éprouvait de la sympathie pour sa nouvelle recrue, mais il se demandait quel poste il pourrait lui donner. Le jeune homme n'avait ni l'expérience, ni l'aplomb nécessaire pour faire un démarcheur. Il n'était pas ce qu'on appelait un « jaune », mais il semblait peu fait pour tuer : tuer n'étant pas un meurtre dans le cas où il s'agit de disposer d'un rival hostile à votre propre existence. Jimmie allait souvent chez Minn Lu et se montrait ouvertement amoureux d'elle. Mais Tony, loin de s'en formaliser, considérait la chose comme un hommage. Plusieurs fois, il fut tenté de renvoyer Jim à New-York; il n'était dans aucun secret, sauf en ce qui concernait la mort de Vinsetti, et pour ce qui était de cette confession, Tony sentait clairement que le jeune homme ne chercherait jamais à s'en servir pour lui nuire.

Kelly aussi s'intéressait à lui. Sous des dehors rudes et froids, c'était un homme parfois plein de bonté. Un de ses trucs était de se présenter à l'improviste au domicile des gens. Ce fut ainsi qu'il s'introduisit chez Tony, tard dans l'après-midi.

Minn Lu était là. Kelly l'aimait bien et éprouvait pour elle comme un sentiment paternel.

« Alors, Minn Lu, dit-il, vous êtes en train de vous offrir du bon temps? »

Tony eut un singulier sourire :

« Du bon temps? C'est-à-dire que cette petite a commencé à vivre en arrivant ici.

— Et quand commencera-t-elle à y mourir? »

Tony fit une grimace. Il avait horreur de tout ce qui pouvait évoquer la mort naturelle, la maladie et ses conséquences fatales possibles.

« Comme vous parlez, chef! Pourquoi attrister ainsi cette petite fille?

— Je vous attriste bien davantage, vous. Dites-moi. Quel est ce jeune homme qui se trouve depuis quelque temps dans votre bande?

— Je ne vois pas...

— Si, vous voyez parfaitement; je vous parle de Mac Grath...

— Oh! Jimmie! C'est l'ami d'un de mes amis; il vient de New-York.

— Qu'est-ce qui l'empêchait d'y rester, et de s'occuper de crimes par correspondance?... »

Tony hocha la tête :

« Un mot affreux, dit-il. Le crime!... Il y a trop de crimes à Chicago. Voyez-vous, Chef, je me demande parfois si la police fait tout son devoir. Et puis je me dis : si Kelly s'en occupe, un jour ou

l'autre ces bandits seront pris et iront s'asseoir sur la chaise électrique.

— Et cela vous permet de dormir plus tranquille, n'est-ce pas?

— Vous me demandez ce que je compte faire de Jimmie? Je n'en sais rien du tout. C'est un chic garçon, mais pas du tout fait pour le métier; il est trop « gentleman » américain. Peut-être lui trouverai-je quelque chose au Canada.

— C'est lui le nouveau démarcheur? demanda Kelly.

— Comment? »

Tony était stupéfait.

« Oui, il va vous en falloir un, maintenant que vous avez descendu Vinsetti... »

Perelli fut choqué :

« Depuis que j'ai descendu Vinsetti? fit-il d'une voix pleine de reproches. Où avez-vous pris cela, Chef? Mon meilleur ami!... Non, c'est la bande de Mike Funey qui a fait le coup, je vous le promets.

— Pourriez-vous le prouver en justice?

— Je sais des choses, mais je ne pourrais rien prouver; et si je le pouvais, est-ce que j'irais me plaindre? Je vous dis cela, parce que vous êtes mon ami Mr. Kelly, et non Mr. Kelly le policier. »

La rivalité des deux factions était bien connue du chef. Il savait que la puissance de Perelli s'accroissait sans cesse et que les partisans de l'autre

clan disparaissaient comme on efface un à un des mots sur une ardoise. Il savait aussi que le plus redoutable rival de Tony était Mike, et que, disant Mike Funey, il disait Shaun O'Donnell.

Perelli tenta d'entrer en relations avec ce dernier, mais n'y réussit pas. C'était difficile, du reste, de se mettre en contact avec l'inventeur du meurtre dit au « shake hand ». Une nuit, Perelli lui-même n'avait-il pas serré cordialement la main à un certain bandit, Emilio Moretti, tandis que de l'autre il lui logeait une balle de revolver dans le corps.

Il faut dire au crédit de Perelli qu'il aimait la paix, cherchait le travail le plus tranquille, le plus « régulier », détestait le meurtre, et aurait payé un prix très élevé pour y mettre fin. Et, pour obtenir un meilleur état de ses affaires, il était disposé à toute concession, hormis celle de la perte d'un « territoire »...

Il était impitoyable pour les petits gangsters, qui, faisant affaire avec lui, un jour, se servaient de ce qu'il leur concédait pour lui tirer, le lendemain, dans les jambes. Ceux-là disparaissaient très vite, car il n'y avait pas d'autre solution. On retrouvait dans les bois des cadavres criblés de balles; dans les rivières, on pêchait des corps ficelés avec du fil de fer. L'un, même, avait été tué d'un coup de feu dans le vestibule, bondé de monde, d'un théâtre. Poussières vite balayées...

Mike Funey était un gros tas de minerai difficile à remuer. Jimmie déjeuna plusieurs fois avec Shaun O'Donnell, qui ne redoutait aucun danger dans sa compagnie. Il écouta son petit essai de diplomatie, puis il dit :

« Rien à faire. Rencontrer Tony? Où ça? Dans son salon doré, comme Vinsetti? Non, mon garçon...

— Mais je vous jure que Perelli désire un simple règlement de quelques questions trop épineuses.

— Ça, c'est une manière splendide de définir le meurtre direct. Bien sûr qu'il veut « régler »... et nous aussi. Mais nos armes valent les siennes. Ne vous mêlez pas de ces choses qui ne sont pas pour vous. Et puis, dites donc à ce brigand d'O'Hara d'éloigner sa femme de Tony. Il est voué à l'exécution; nous avons mis une croix sur lui, mais tout de même, faites-lui la commission. Et vous, quittez donc Chicago, mon garçon : avant que vous n'ayez eu le temps de vous y reconnaître, vous y passerez, et ce sera fini... Mieux vaut retourner à la maison. »

Jimmie secoua la tête. Les liens qui l'attachaient à Chicago étaient de ceux qu'il est impossible de rompre. Quel que dût être son sort, Minn Lu en valait la peine.

Cette existence du « gang » était curieuse et décevante à la fois... Les gens avec qui on avait

dîné la veille, pour leur enlever un contrat avec Tony, vous laissaient soudain tomber, tout contrat rompu. Protégés par Perelli, qui partageait leurs gains pendant ce genre d'alliance, ils rompaient dès que l'affaire était terminée.

Malgré une frontière tacitement convenue et établie entre les deux bandes de Tony et de Mike Funey, certains « points stratégiques » étaient le théâtre de batailles incessantes pour leur possession.

On ne manquait jamais de bons « Tireurs ». En y mettant le prix qu'il fallait, on pouvait obtenir de New-York, de Philadelphie, ou du détroit de Saint-Louis, des « Tireurs des deux mains » qui fusillaient avec une précision mortelle, et ne perdaient jamais la tête lorsqu'une foule de gens venaient à leur faire la chasse.

Tony semblait posséder le dessus du panier. Il faut dire que ses agents surveillaient l'autre camp avec une vigilance particulière. Lorsqu'une nouvelle recrue remarquable y apparaissait, c'était tant pis pour la recrue... on la supprimait. Au point de vue « affaires », l'organisation était surprenante. Les alcools, arrivant par mer, par chemin de fer, voire par avion, étaient vérifiés par des spécialistes dans des laboratoires.

Un jour que Jimmie prenait le thé dans un des plus chics hôtels de la ville, une voix stridente le

héla. C'était O'Hara, bruyant, éclatant de confidences prêtes à s'épancher.

« ... Faire la connaissance de Mrs. O'Hara, Jim? »

Jimmie regarda, stupéfait. La vision de cette femme à côté de la brute puissante et vulgaire qu'était son mari l'effara totalement. Elle était grande, blonde, mince et souple : un visage de Madone, de grands yeux gris, limpides, des yeux d'enfant, et enfin des lèvres rouges qui n'avaient pas besoin de fard...

« Heureuse de vous rencontrer, Mr. Mac Grath. J'ai beaucoup entendu parler de vous. »

Il souhaita qu'elle n'eût pas parlé; cette voix vulgaire, traînante, contrastait vraiment trop avec tant d'élégance extérieure.

« Vous m'aviez dit que vous me conduiriez voir Mrs. Perelli, dit-elle à Conn O'Hara, avec une petite moue.

— Bien sûr. Elle perd la tête à l'idée de la voir, ajouta-t-il en se tournant vers Jimmie. Ce n'est qu'une gentille Chinoise, vous savez. Jolie, c'est indubitable, mais pas du tout mon genre... »

Elle considérait Jimmie assez froidement, quoique d'un œil favorable. Elle s'ennuyait; tous ses amis étaient à Brooklyn. Certainement, on lui avait beaucoup parlé de Jimmie, mais comme il n'occupait pas un poste important dans la bande, elle ne

lui témoignait aucune considération. Quant à la sympathie, c'était un sentiment qu'elle, Maria Poluski, n'avait jamais eu à cultiver.

En sortant de l'hôtel, Jimmie Mac Grath tomba de la façon la plus inattendue sur Perelli. Il se dirigeait vers « Michigan Avenue », précédé et suivi de ses quatre « Tireurs »; Jimmie supposa qu'il devait y en avoir autant sur le trottoir d'en face.

C'était l'habitude de Tony de sortir ainsi à pied, soit pour une transaction d'ordre négligeable, soit pour acheter un cadeau à Minn Lu, mais toujours pour prendre un exercice qu'il estimait indispensable.

Jimmie connaissait assez l'humeur de son patron, pour éviter de l'aborder à ce moment. Il suivit donc le « grand homme » à distance respectueuse. Perelli prit le tournant du boulevard; les quatre gardiens se serrèrent autour de leur chef. Ils n'avaient pas fait cinquante mètres qu'une automobile fermée, marchant près de la bordure du trottoir, ralentit en arrivant à hauteur de la tête du groupe.

Les détonations furent assourdissantes. Une balle de mitrailleuse ricocha si près de Jimmie que le violent déplacement d'air lui fit presque mal. Un des gardiens gisait sur le pavé. Trois autres tiraient des deux mains sur la voiture qui fit un brusque virage et s'arrêta au milieu de la chaus-

sée. La circulation, qui était intense, s'immobilisa. Des policemen se précipitèrent de toutes parts; l'un d'eux enleva de son siège le jeune conducteur de l'auto. Celui-ci était complètement étourdi; du sang coulait de derrière son oreille et son teint était crayeux. Les deux autres occupants se trouvaient repliés sur eux-mêmes, dans le fond de la voitures... Les « Tireurs » de Tony étaient des virtuoses.

Perelli revint furieux du commissariat de police. Un de ses meilleurs gardiens était mort, et la vue des cadavres des deux adversaires, attendant leur identification sous des toiles, ne lui offrait aucune compensation.

« C'étaient des gens de Funey, naturellement, de Shaun O'Donnell? »

Minn Lu, tendrement, étendait de la teinture d'iode sur une de ses jointures écorchées.

« Voilà comment ça se passe, Jimmie, dit-il. Ce matin, Shaun m'avait envoyé un démarcheur pour m'inviter à une conversation pacifique. Cet après-midi, il m'envoie une de ses torpédos pour me rendre plus pacifique encore, sans doute. Et il a parlé de Minn Lu d'une façon indigne; si vous saviez ce qu'il a dit d'elle... »

Jimmie le regarda avec de grands yeux :

« Pourquoi? demanda-t-il avec chaleur, Minn Lu ne lui a fait aucun mal!

— Voilà comment ça se passe, dit simplement Tony. Je désire avoir, tout à l'heure, une conversation avec vous. »

Tout à l'heure, c'était tout de suite, Perelli amena Jimmie sur le balcon.

« Vous irez voir O'Donnell, dit-il. Si vous téléphonez, il viendra, je pense.

— Mais qu'est-ce que je peux faire?... »

Tony l'interrompit d'un geste.

« Dites-lui que vous voulez mettre les choses au point. Demandez-lui jusqu'où il veut aller. Appelez-le au téléphone; expliquez-lui que vous voulez tout arranger entre lui et moi, et que j'ignore que vous lui avez téléphoné. Je ne veux pas d'histoires, Jimmie, et vous êtes le seul qui puissiez mettre les choses au point, comme je vous l'ai déjà dit. »

Shaun était l'homme le plus difficile à rencontrer. Il évitait toute compagnie et, à plus forte raison, les rues sans protection. Bien que Jimmie Mac Grath ne s'en doutât pas, il était certainement un des hommes ayant vu le plus souvent Shaun, au pays du « gang ».

Il eut O'Donnell au bout du fil après deux heures de recherches. L'accueil ne fut pas encourageant.

« Si ce n'était vous, Jimmie, je lui dirais d'aller se faire f... en enfer. Il fait de vous son démarcheur à présent?... Et quand je pense que la semaine dernière il criait partout que vous étiez...

— Pouvons - nous nous rencontrer quelque part? » demanda Jimmie.

Il y eut un silence.

« Perelli ne croit-il pas que je suis pour quelque chose dans la fusillade de tout à l'heure? dit enfin Shaun.

— Mais si... fit Jimmie, hésitant. Je crois qu'il le pense, Shaun... »

La droiture de la réponse mit O'Donnell hors de garde.

« Très bien. Je vous rencontrerai. Venez ce soir à dix heures, au coin de Michigan et de la 48e Avenue. Ne prenez personne avec vous; j'y compte absolument. Je crois que rien n'arrivera. »

Jimmie rendit compte de sa conversation à Tony. Celui-ci lui frappa dans le dos.

« Vous êtes un chic garçon, dit-il. Vous prendrez votre petite voiture et vous attendrez Shaun au coin de l'Avenue. Conn pourra rester assis dans le fond de la bagnole pour qu'on ne le voie pas. Et après tout, peut-être n'aurez-vous pas besoin de Conn. »

Jimmie écoutait, interdit.

« Comment cela, dit-il, que voulez-vous que je fasse? »

Perelli fixa sur lui un regard froid; ses yeux luisaient étrangement. Il sortit de sa poche un joli petit revolver Colt et le tendit au jeune homme.

« Voilà, fit-il. Mettez-le sous votre bras et faites-lui son affaire; donnez-lui en abondamment et le mieux possible. »

Il y eut un grand silence.

« Que désirez-vous que je fasse? Le visage de Mac Grath était blanc.

— Il ne s'agit pas de ce que je désire que vous fassiez, mais de ce que je vous ordonne de faire, dit Perelli, la voix dure. Vous allez descendre Shaun O'Donnell... »

CHAPITRE VII

Machinalement, Jimmie Mac Grath ouvrit la porte de sa chambre, sans savoir comment il y était venu. Le monde extérieur, les gens normaux, qui menaient la vie de chaque jour, sans autres soucis que leurs obligations domestiques, faisaient partie d'une autre société.

Il allait devenir un meurtrier officiel, l'assassin d'un homme qui avait eu confiance en lui. Bientôt il le fusillerait...

Il écrivit sur un morceau de papier :

« Shaun O'Donnell a eu confiance en moi, et je vais le tuer. »

Il relut, et ne se rendit pas encore bien compte de la réalité de sa position. Puis il brûla la feuille et se compara au papier : il entrait presque blanc dans le feu, et en ressortait calciné... de la vilaine cendre d'homme toute noire...

Il eut la folle pensée d'avertir Shaun. Mais le secret, comme une étincelle électrique, reviendrait instantanément à Perelli. A cette trahison il n'y aurait qu'un châtiment...

Pourtant, ce qui le retenait, ce n'était pas la crainte d'une punition, mais le fait d'être venu à un homme qu'il aimait bien, auquel il s'était lié par un engagement et à qui il devait une obéissance passive.

Evidemment la bande Funey marquerait son nom d'une croix : ayant tué Shaun O'Donnell, il fallait qu'il fût tué lui-même. Tony lui donnerait une protection jusqu'à ce qu'un autre crime plus important contre la bande rivale fît oublier le sien...

On frappa à la porte. C'était Conn O'Hara, un chapeau gris à bords rigides posé en arrière sur la tête, un gros cigare aux dents.

« Alors, garçon, très occupé? »

Jimmie lui fit signe d'entrer.

« On est prêt pour ce soir? »

Mac Grath voulut avoir l'air indifférent.

« Bien sûr, dit-il.

— Bon, venez au garage; prenez ma voiture, et ne tirez pas sur le bonhomme que vous trouverez couché sur le plancher, parce que ce sera moi. La bande Funey a de « Grands Yeux ». Ils vont surveiller la sortie de la voiture, et si je suis vu avec vous, ils sauront tout. La première chose qui arrivera sur nous sera un taxi, avec une machine à écrire, qui tapera en double exemplaire... »

Conn O'Hara était un homme qui ne connaissait pas la peur. Il avait toujours été un « descendeur » et avait démoli sa première victime vers dix-huit ans. Pour lui, la besogne de ce soir n'avait rien d'extraordinaire. Il ne s'étonnait pas de l'émotion anticipée, ni de la pâleur de Jimmie, sachant que c'était chose inévitable pour un début.

« Ne vous en faites pas, Jimmie, dit-il, en renvoyant une bouffée de fumée; ce n'est rien du tout. Tout le monde doit mourir un jour ou l'autre. A lire ces stupides journaux, vous finirez par croire qu'un type qui a évité d'être « descendu » va vivre indéfiniment, ensuite. Pensez à tout ce que vous épargnez à un homme en le faisant disparaître... les maladies, les souffrances, les soucis, tout!

— Je ne veux pas y penser, voilà...

— Mais bien sûr que vous ne le voulez pas, c'est naturel, » dit Conn, très conciliant. Après quoi, il lui donna quelques instructions, et s'en fut rendre compte de sa visite...

Perelli n'était pas là; on l'avait vu partir en promenade, avec Minn Lu, dans son automobile blindée. Comme il n'avait jamais d'itinéraire fixe, la bande Funey avait vite renoncé à lui tendre des embuscades.

Angelo était dans l'appartement, classant des documents venus du Canada. Il était plus que le secrétaire particulier de Perelli; beaucoup voyaient en lui le futur chef de la bande. Personne ne savait son véritable nom; il n'était même pas Sicilien, ce qui pouvait paraître étrange. On acceptait ce nom de Verona, à la fois pour l'identifier et pour établir son lieu de naissance. Il était intelligent, avait un sens aigu des combinaisons dites « stratégiques » et était très versé en affaires. On le craignait et on le respectait des deux côtés; bon tireur des deux mains, bon mitrailleur, enfin une autorité en matière d'alcools. Il prenait très peu de part aux batailles de l'extérieur, et se contentait d'une surveillance active de tout ce qui se passait dans le rayon immédiat de Perelli.

Si O'Donnell parlait de lui avec éloges, il n'avait, lui, aucune considération pour O'Donnell. Et il détestait O'Hara.

« Le chef est-il là? demanda Conn en s'asseyant sur la meilleure chaise.

— Il n'aime pas qu'on l'appelle « chef », murmura Angelo.

— J'ai vu le jeune homme, fit l'autre; il ne fera pas un « Tueur », même dans un million d'années.

— Ah! vraiment; et ce jeune homme est?...

— Jimmie Mac Grath. Mais Tony n'a pas à s'en faire pour ce soir; je me chargerai de Shaun.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Shaun? Sans doute vais-je avoir tous les renseignements par vous. Pourquoi ne vous feriez-vous pas journaliste? Allez donc à la « Tribune » et racontez-leur tout... »

Conn fronça les sourcils :

« Je suppose que je puis vous parler?

— Peut-être qu'à New-York les gens aiment bien à s'entendre parler; mais ici, nous nous conduisons comme s'il y avait un micro placé dans tous les coins de l'appartement, et relié au commissariat de police... »

Tony revint à ce moment. Il était seul, ayant renvoyé Minn Lu dans sa chambre. Il dit quelques mots rapides, en italien, à Angelo, ce qui eut le don d'irriter Conn, lequel n'y comprenait goutte.

« Alors, fit-il, vous me laissez tomber?

— Qui vous a dit que vous deviez être dans la confidence, Mr. Conn O'Hara? demanda sèchement Tony.

— Je venais à cause de Jimmie. J'aimerais autant faire le coup sans lui; il a l'air de vouloir lâcher...

— Vous ai-je dit quelque chose sur ce que vous aviez à faire? C'est le tour de Jimmie; c'est son « coup ». S'il descend le type sans l'aide de votre revolver, laissez-le; vous êtes là au cas où il s'énerverait et où Shaun lui tirerait dessus. Ce n'est pas vous qui l'emmenez, c'est lui qui vous emmène. Compris? »

O'Hara était froissé. « Ça va, » fit-il.

Il tenta vainement de se reprendre, puis, devant son insuccès, se retira humilié.

« C'est un bavard, mais il n'a pas tort, dit Angelo. Le « coup » est trop fort pour Mac Grath. Si vous voulez lui donner de l'expérience, essayez-le dans une affaire moins sérieuse. »

Tony secoua la tête :

« Non, il n'est pas encore « dedans »; c'est la seule manière de l'« y » faire entrer. Jusqu'à ce que Jimmie soit obligé de surveiller chacun de ses pas, jusqu'à ce qu'il sache que l'un des « Tireurs » de Mike est toujours là, l'attendant, le guettant, il ne saura pas ce qu'est notre métier.

— Je ne suis pas de votre avis. Enfin, laissons cela... J'espère que le « coup » marchera quand même. »

Tony avait beaucoup d'occupations en ville, toutes réclamant sa présence à toute heure : dépôts, bureaux, laboratoires, brasseries, maisons diverses dont il est plus difficile de parler. Entre six heures

et neuf, Minn Lu demeurait seule, s'ennuyant plus ou moins, en sorte que l'arrivée de Jimmie fut pour elle plus qu'une distraction. Elle l'aimait bien; il était si différent de tout ce qu'elle avait connu depuis sa sortie du collège! Le maître d'hôtel, Kiki, venait justement d'annoncer sa visite. Posant la broderie de soie, elle courut à lui.

« J'ai cru que vous ne reviendriez jamais, » commença-t-elle; puis, voyant sa figure, elle s'arrêta. Il était pâle, contracté, son regard était glacé; elle ne l'avait jamais vu ainsi.

« Vous n'êtes pas bien, Jimmie?

— Si, ça va, Minn Lu; je voulais avoir un bout de conversation avec vous. »

Elle sourit, désignant une chaise.

« Une longue conversation, Jimmie, Tony ne sera pas de retour avant dix heures.

— D'ici dix heures, pensa-t-il, la direction de ma vie aura entièrement changé.

— Si quelque chose m'arrivait, Minn Lu, fit-il, j'aurais voulu que vous sachiez ce que vous êtes aujourd'hui pour moi... la place immense que vous avez prise dans ma vie... Cela peut vous paraître bien pauvre et manquer de sincérité, mais devant Dieu, c'est la vérité même. Il y a des gens qui pourraient penser que je suis fou d'éprouver ce sentiment; je sais tant de choses sur vous et Perelli! Vous n'êtes pas mariés, n'est-ce pas? »

Elle secoua la tête.

« Naturellement, je le savais, poursuivit-il. Je ne pourrais pas vous offrir grand-chose; dans le métier, je ne suis qu'un amateur... »

Il y eut un silence. « Mais, voyons, Jimmie, que voulez-vous dire si quelque chose vous arrive?... » Elle s'efforça de sourire.

« Oh! vous savez, dans ce genre d'affaires, on est là un jour... et parti le lendemain...

— Pourquoi disparaîtriez-vous demain? »

Ses grands yeux graves ne le quittaient pas.

« Il va donc se passer quelque chose de terrible cette nuit? »

Il ouvrit la bouche pour répondre, mais il changea d'idée et hocha la tête.

« Non... c'est tout, Minn Lu. »

Il se leva brusquement.

« Vous partez? » fit-elle, surprise.

Pour toute réponse, ne pouvant plus lui dire ce qu'il voulait, d'une voix normale dont le contrôle lui échappait, il lui prit la main, la serra un peu dans la sienne, puis la baisa.

Le garage était tout près, à quelques maisons de là. Il s'y rendit à pied, demanda la voiture de Conn sans mentionner le nom, car pour tout ce qui concernait le garage et les voitures, O'Hara avait un autre nom; une main désigna la voiture. Ce fut tout. Il n'avait pas toute sa tête à lui lorsqu'il

ouvrit la portière. « L'autre porte, » siffla une voix, et le visage d'O'Hara surgit de dessous une couverture sous laquelle il était étendu tout au fond.

Jimmie sortit. La rue était humide et glissante. En cinq minutes il fut sur la Michigan Avenue. Une auto le croisa lentement; le rayon d'une puissante lampe électrique dirigée sur lui l'éblouit complètement.

« Qu'est-ce que je vous disais, Jimmie? »

Conn O'Hara sortit de sa couverture :

« Ils me cherchaient; si j'avais été à vos côtés, ils auraient pointé la mitrailleuse et alors, « adieu, Chicago! »

Arrivés aux faubourgs de la ville, une seconde voiture les croisa; une seconde fois la lumière d'une lampe électrique éclaira violemment la figure de Jimmie et s'y posa quelques secondes.

« C'est Shaun, dit Conn à voix basse. Mike ne sait pas qu'il vous rencontre ici ce soir, sans quoi je vous garantis qu'il n'aurait pas été loin. »

Ils parvinrent au lieu du rendez-vous, un petit boulevard désert; au coin, une maison en construction, entourée d'une barrière. Le cœur de Jimmie battait à se rompre. Il se demanda si Shaun viendrait en voiture. Il espérait qu'il serait entouré de Tireurs, avec une mitrailleuse et tout ce qu'il faudrait pour anéantir l'horrible impression de ce qu'il allait faire.

Mais, quoi qu'il arrivât, Shaun devait être tué. L'ennemi de Perelli devait, quoi qu'il lui en coutât, être rayé par ses soins du nombre des vivants.

« Pouvez-vous distinguer quelque chose, garçon? demanda la voix étouffée de Conn.

— Rien. »

Une femme passa, portant un panier. Puis une silhouette s'approcha, marchant vite, utilisant les parties couvertes d'ombre; Jimmie faillit s'évanouir en la reconnaissant.

Il sortit de la voiture, tenant son revolver armé derrière son dos.

« Est-ce vous, Jimmie? »

Et Shaun O'Donnell s'approcha rapidement de lui.

« Ecoutez, garçon, je ne puis vous accorder que quelques minutes; il y a du grabuge en ville et... »

Jimmie essaya de pointer son pistolet; il le dirigea devant lui et tira enfin; le premier coup manqua le but. Il tira encore... Shaun O'Donnell, appuyé à la barrière, cherchait son pistolet.

« Vous!... »

Trois détonations rapides tonnèrent aux oreilles mêmes de Jimmie. Conn O'Hara tirait, froidement, scientifiquement, à coup sûr. Shaun O'Donnell s'écroula au pied de la barrière. Un sifflet retentit au loin.

« Filons! » gronda O'Hara. Il bondit vers la voi-

ture, prit le volant, démarra. A ses côtés, Jimmie semblait incapable de mouvement, voire de pensée... Shaun O'Donnell était mort... il l'avait tué... conduit lui-même à la mort... La trahison la plus noire!...

« Mon Dieu! » fit-il. La voiture volait littéralement; O'Hara avait déjà conduit en course et sa voiture était construite pour la vitesse.

« Je l'ai eu, dit-il. Garçon, vous l'avez manqué. Vous vous êtes émotionné. Je ne vous blâme pas, vous n'avez ni mon expérience ni mes nerfs. Ne vous en faites pas; cramponnez-vous et buvez un coup dans cette bouteille, là, dans ma poche. Vous l'avez vu dégringoler? Du premier coup. Mon « bébé » lui est entré juste sous le cœur. Quand je dirige mon pistolet sur un type, il n'a plus à s'intéresser qu'à la mort! »

Cependant Jimmie, le nez sur la vitre embuée, murmurait en lui-même : Jimmie Mac Grath... meurtrier!

CHAPITRE VIII

La nouvelle se répandit, comme un éclair, à Chicago, que Shaun O'Donnell avait eu son compte

réglé. — C'était extrêmement important, car Shaun était puissant. Pour les « petits tireurs », il en était un grand. Il leur fournissait très souvent une aide matérielle indispensable mais aussi, sur un mot de lui, des hommes mouraient brusquement, et parfois dans des conditions terribles. C'était lui qui avait pris à Perelli son ami d'enfance, un nommé Amigo. Un beau jour, celui-ci, appelé par téléphone, avait subitement disparu. A quelque temps de là, dans une petite plantation, on avait retrouvé son cadavre percé de balles et hâtivement enterré. Tony s'en était souvenu toujours. Ensuite... les amitiés n'ont pas à se mêler aux affaires.

La femme de Shaun, prise d'une crise de nerfs, avait été transportée à l'hôpital où son mari avait été recueilli, n'ayant plus besoin d'aucune aide, hormis du prêtre appelé en hâte. Le lieutenant de police Harrigan l'accompagnait. A leur arrivée, le prêtre murmura à voix basse :

« Avez-vous une idée de ce qui s'est passé? Qui a pu faire le coup? »

L'interne de service l'interrompit :

« Inutile de parler à voix basse; il ne peut nous entendre, et quand il le pourra, ce ne sera pas pour longtemps. »

Le prêtre continua :

« Je ne comprends pas ces crimes; tous les jours on en apprend un de ce genre dans les journaux.

C'est affreux! C'est bien une fusillade de « gangsters »? »

Harrigan fit : « Oui. »

« O'Donnell, continua l'autre, je connais ce nom. »

Il avait été enfant de chœur à la cathédrale du Saint-Nom.

« Effectivement, » dit Harrigan.

Puis il demanda au policeman qui avait relevé Shaun si celui-ci avait dit quelque chose. L'agent croyait avoir entendu un nom : « Jimmie », sortir des lèvres du mourant.

Harrigan s'étonna des circonstances dans lesquelles le meurtre s'était passé : O'Donnell laissant sa voiture à plus de 200 mètres de l'endroit du crime, s'y rendant à pied, seul, sans escorte, et hors de la ville elle-même. Il se demandait si Mike Funey ne l'avait pas lui-même « laissé sur place »? Le prêtre n'avait jamais entendu cette expression.

« Bien sûr, mon Père, dit Harrigan. Cela veut dire : « envoyé à la mort par son propre clan ».

— Comment est-ce possible?

— Parfois c'est le prix payé pour obtenir un répit, une trêve... ou la paix. Parfois les chefs de bande n'ont pas le contrôle de leurs propres hommes; si l'un d'eux, de sa propre initiative, fusille son rival, le chef peut, soit embrasser la querelle de son subordonné, soit le « laisser sur place », autrement dit, l'envoyer à l'endroit précis

où les vengeurs de l'autre bande pourront le rencontrer.

— Un sacrifice humain... murmura le prêtre.

— Humain... si ces gens l'étaient eux-mêmes! Mais les comparer... »

Shaun venait de bouger; une plainte s'exhalait de ses lèvres. L'interne dit, en le désignant :

« Vous n'aurez pas beaucoup de temps... »

Harrigan s'assit près du lit :

« Hello, Shaun, vous me reconnaissez, n'est-ce pas, mon garçon? Pat Harrigan, le capitaine Harrigan... » L'autre eut une lueur d'intelligence dans le regard.

« J'ai toujours été un ami pour vous, mon garçon; c'est moi qui ai pris soin de votre mère la première fois que vous avez été en prison. Alors, vous allez me dire qui a fait le coup, n'est-ce pas? »

Le moribond eut un murmure...

« Bien sûr, j'ai prévenu votre femme, je lui ai envoyé ma propre voiture... « Ils » ne vous ont donné aucune chance de vous en tirer, n'est-ce pas? Ils vous ont « laissé sur place »? »

Shaun comprit mais ne répondit pas.

« Allons, décidez-vous, mon petit. Ce n'est pas Funey?... Alors, des types de la bande Perelli? »

Les yeux de Shaun regardaient... mais ses lèvres demeuraient closes. La voix de Harrigan se fit pressante :

« Vous n'allez pas paraître devant Dieu avec un mensonge dans la bouche, n'est-ce pas? C'est Conn O'Hara qui vous a tiré dessus? Shaun, ne partez pas sans dire la vérité! C'est bien la bande Perelli? C'est bien Conn O'Hara? » Il attendit vainement. Fidèle à la vraie tradition, Shaun ne parla pas.

Il n'avait aucune confiance dans la police : pour lui cela ne signifiait rien. Il savait que sa propre police, celle de son clan, se chargerait de le venger promptement. Il se reposait entièrement sur une autorité autrement haute que celle des lois établies.

Harrigan lut dans son regard, vit, et il fit signe au prêtre d'approcher.

« Voilà comment ils sont tous... muets! » fit-il amèrement.

Puis il sortit sa montre et attendit... Shaun O'Donnell ne le fit pas attendre longtemps.

... Mrs. O'Donnell arriva trop tard. Elle ne pleurait plus, et la décision avec laquelle elle se mit à régler tous les détails de l'enterrement, poids du cercueil d'argent, mesures, etc..., parut presque un signe de manque de cœur. Elle avait amené avec elle trois des principaux chefs de la bande; l'un d'eux, Spike Milligan, un homme glacial, au visage comme taillé à coups de hache, aux cheveux couleur de sable, ressemblant comme extérieur à un employé de banque bien rétribué, — et qui, en réalité, était plus dangereux qu'un serpent à sonnettes, — fut

chargé des détails de la vengeance. Mike Funey était en voyage d'affaires dans l'Etat d'Indiana.

« C'était Jimmie Mc Grath et Conn O'Hara, dit-elle; vous les avez vus revenir, n'est-ce pas, Spike?

— Je savais, dit celui-ci, que Shaun allait rencontrer Jimmie; il ne me disait pas souvent où il allait, mais cette fois-ci, justement... Perelli a envoyé Jimmie parce qu'il savait que Shaun lui faisait confiance. Ces deux hommes-là doivent être réglés avant le retour de Mike. »

Les deux autres approuvèrent.

« Jimmie n'est rien, c'est un « jaune », un lâcheur... fit l'un d'eux.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il s'en tire comme cela, dit Spike. O'Hara possède un appartement du côté de North State; c'est là qu'il vit avec sa femme.

— Mais Perelli?

— Aucun de vous n'a donc assez de cran pour le descendre? cria Mrs. O'Donnell.

— Ce n'est pas si facile, dit Spike... et dans sa voix il y avait comme un accent d'humilité... Les deux autres ne se doutent pas qu'on les a vus, ce ne sera pas malin. »

Le visage de la femme refléta de la haine :

« Si je le voyais, c'est moi qui « réglerais » Perelli, » murmura-t-elle entre ses dents... Il y eut un long silence. Puis elle se leva brusquement.

« Allez faire leur affaire à ces deux-là, » ordonna-t-elle.

Et les « Tueurs » partirent remplir leur office.

CHAPITRE IX

La réaction de Jimmie Mc Grath fut inattendue; il avait soudain recouvré tout son sang-froid, et ce fut sans aucune émotion apparente ou réelle qu'il quitta Conn O'Hara.

Il avait franchi le pas; il ne lui restait qu'à attendre les événements. Il était sans pitié pour lui-même comme pour O'Donnell : assassin de minuit, assassin d'un ami, assassin de sang-froid, voilà ce qu'il était. Jusque-là, il n'avait même pas compris le sens ni la raison de ces tueries. Et voici qu'il était « Tueur » lui-même. Toute sa sensibilité était émoussée : un anesthésique semblait avoir été appliqué sur son sens du juste et de l'injuste.

Il monta chez lui, se lava les mains, but plusieurs verres d'eau glacée, enleva sa veste, se mit à l'aise, s'étendit sur son lit, ramena la couverture sur lui, et éteignit la lumière.

Il aurait dû être en proie à l'insomnie, pourtant il s'endormit aussitôt.

Un coup fut frappé à sa porte. D'un bond il fut debout, son pistolet à la main; il alla à la porte, le cœur battant. La voix d'Angelo se fit entendre :

« Ouvrez, Jimmie. »

Celui-ci tourna le loquet; Angelo entra.

« Vous dormiez? dit-il, franchement surpris. Mettez vos souliers, votre manteau, et venez.

— Tony a besoin de moi?

— Il ne veut pas vous voir, mais il veut que vous couchiez ailleurs qu'ici, où cela ne vaut rien pour vous. »

Jimmie Mc Grath sentit sa gorge se serrer.

« Alors... ils savent... ce qui s'est passé entre Shaun et moi...

— Bien sûr, dit Angelo froidement. On a vu Conn rentrer avec vous. »

Jimmie mit ses souliers tant bien que mal, son manteau, glissa son arme dans sa poche et suivit Angelo.

« Eteignez et fermez à clef. »

Une petite voiture les attendait, gardée par deux hommes à qui ils ne parlèrent pas et qu'ils laissèrent sur le trottoir. Un quart d'heure plus tard, Jimmie était installé dans un nouveau petit hôtel à côté de l'appartement de Perelli.

« N'ouvrez à personne, dit Angelo en le quittant. Demain matin, je vous enverrai votre déjeuner. Tony aura besoin de vous voir.

— Où est Conn?

— Chez lui, » dit l'autre avec impatience... Il était pressé de rentrer dans son lit d'où on l'avait arraché pour enlever la nouvelle recrue des mains des « Vengeurs » qui étaient sur ses traces.

Spike ne commença pas par Jimmie; il alla d'abord au plus difficile. L'appartement d'O'Hara était éclairé; la lumière se voyait de la rue. Spike entra dans un magasin et demanda Conn au téléphone.

« C'est vous, Conn? c'est Spike qui parle... »

Il le connaissait, pour avoir fait partie de la bande.

« Dites donc, Conn, Shaun a eu son compte cette nuit, et je crois que l'organisation s'en va à vau-l'eau. Avez-vous une occasion de venir par ici? »

O'Hara n'était pas très malin, mais un certain instinct l'avertit du danger.

« Bien sûr qu'il y a une occasion. Je vous verrai demain matin; ce soir, j'ai la grippe, et je n'ai pu sortir de toute la soirée.

— On ne peut pas ce soir? fit Spike.

— On ne peut pas demain matin? répondit Conn.

— Peut-être vais-je venir vous voir et profiter de l'occasion.

— Vous ne savez pas à quel point vous profiterez de l'occasion en venant me voir cette nuit, » dit Conn, d'un ton sur lequel il était difficile de se méprendre.

Spike Milligan se demanda alors si O'Hara ne faisait pas partie d'une de ces « guerillas » qui se mettent au service de l'un ou de l'autre, sans être membres officiels de leur bande. Il opta dans ce sens et conclut que O'Hara n'était pas directement sous la protection de Perelli.

« Ce gaillard ne sera pas difficile à coincer, se dit-il, et il n'y aura pas de conséquences. »

Il se rendit donc chez Conn. Il était facile d'atteindre l'appartement; un concierge faisait fonction de garçon d'ascenseur, et la grande porte était ouverte nuit et jour. Mais en arrivant à hauteur du bâtiment, son compagnon et lui virent une voiture fermée, aux phares en veilleuse, qui s'arrêtait à cinquante mètres de l'entrée. Spike arrêta sa machine à l'ombre; il fit une grimace et, ne tenant pas à s'inviter lui-même à ses propres funérailles (elles seraient, d'ailleurs, sans aucune pompe, les honneurs de la journée étant tout entiers pour Shaun O'Donnell), après un rapide examen des lieux, il revint au point où il avait laissé son auto et fila bientôt vers la demeure de Jimmie. Là, pas de voiture arrêtée. Ils allèrent plus loin; aucune garde d'aucune sorte. Ils firent cent mètres, s'arrêtèrent, éteignirent les feux. Spike traversa la rue, revint vers la maison et entra : ayant habité là quelque temps auparavant, il avait une clef sur lui. Il monta doucement dans l'obscurité, frappa à la

porte de Jimmie : pas de réponse. Il renouvela son appel; aucun bruit de matelas ou de sommier remué, ni de pas. Il tourna le loquet; la porte, que Jimmie avait oublié de fermer à clef, s'ouvrit. Ayant allumé l'électricité, il s'aperçut que la chambre était vide. On avait couché sur le lit, mais pas dedans. Une sensation de danger courut le long de son échine : Perelli était donc prévenu!...

Il éteignit, sortit doucement en tenant son revolver tendu, le pouce retenant le chien du « Colt », le doigt pressant déjà la détente; il n'avait qu'à lâcher son pouce... quiconque se trouverait devant l'arme était mort.

Tournant le bouton de la porte d'entrée, il ouvrit et s'arrêta soudain. Juste en face, au pied des marches qu'il devait descendre, se trouvait une petite voiture, la même exactement qu'il avait remarquée devant la maison de O'Hara. Frappé de stupeur pendant une seconde, il resta là. De sa voiture, pas trace.

Puis quelque chose de dur et de douloureux s'appuya contre son épine dorsale, tandis qu'une voix murmurait :

« Monte là-dedans, bien vivant, Spike, et vite. »

Il fut poussé au bas de l'escalier; deux hommes sortirent de l'auto et l'un d'eux, prenant le revolver de Spike, libéra doucement le chien.

« Que voulez-vous? » Sa gorge était sèche et

contractée. Derrière lui, l'homme qui l'accompagnait ferma la portière.

« Nous allons faire une promenade, Spike. »

On l'avait installé à côté du chauffeur; la voiture partit.

« Dites, demanda-t-il, quelle est votre idée? Je portais une lettre de Shaun à Jimmie. »

Sur le siège derrière lui, un gloussement joyeux se fit entendre.

« Peut-être que maintenant vous allez pouvoir apporter une lettre de Jimmie à Shaun! »

Tout ce que Spike put faire, à partir de là, fut de rester assis et de se demander où on le conduisait; car chaque bande avait son endroit de prédilection.

Puis tout lui échappa dans une explosion assourdissante : pensée, imagination, espoir, volonté...

Le conducteur ralentit et se plaça le long du trottoir. L'homme qui avait tiré posa son pistolet, se pencha, ouvrit la porte violemment, prit le cadavre par les épaules et le lança sur la route tandis que l'auto, dans un demi-cercle savant, évita tout contact des roues avec le mort, et repartit dans la direction d'où elle était venue.

Le meurtrier alluma une cigarette.

« Vous auriez pu sortir pour faire votre besogne, grommela le chauffeur. Je vais en avoir pour le reste de la nuit à nettoyer mon manteau.

— Oubliez-le quelque part.

— A moins que je ne le brûle, dit l'autre; les fours crématoires sont là pour un coup. »

CHAPITRE X

Mike Funey revint d'Indianapolis plus ennuyé qu'assoiffé de vengeance. Cet homme qui pensait lentement n'était ni sot ni insensé. La réception inouïe que lui fit sa sœur l'épouvanta quelque peu, mais ne l'empêcha pas, comme tout homme de son métier, de considérer les événements sur le seul plan de la « grande affaire », le business dominant toute autre considération.

« Spike n'est pas revenu, remarqua-t-il.

— Bien sûr qu'il n'est pas revenu, vous le voyez.

— C'était fou de votre part d'envoyer trois hommes après O'Hara et Jimmie. Fatalement, Perelli devait s'y attendre.

— Allez-vous vous taire? Il n'y a qu'une manière de régler son compte à Tony et je la connais, moi. Les deux autres auront toujours leur affaire. J'ai dit, et cela suffit, n'est-ce pas? »

Il s'assit, fatigué, préoccupé, devant un énorme déjeuner, conservant au fond de lui-même une

vague appréhension de la mort qui l'attendait peut-être lui aussi, comme elle attend les hommes de sa sorte qui vivent si près d'elle.

Il chercha un point de contact entre lui-même et la bande de Perelli... Angelo, peut-être, avec qui il avait eu des intérêts communs.

Mike avait organisé au « Bellini » une fête importante à l'occasion d'un anniversaire et Angelo avait promis d'y venir, et presque promis que Perelli viendrait ce jour-là qui serait un jour d'armistice. Ainsi pourrait-il s'expliquer à cœur ouvert avec son rival, de l'intimité duquel, suivant sa méthode personnelle, il se dissociait lui-même.

Il déjeunait seul et ruminait ses plans, car des décisions qu'il allait prendre, maintenant que l'irremplaçable Shaun n'existait plus, dépendrait son propre sort.

Perelli, lui, déjeuna tard. Il s'était installé à l'orgue et jouait pour Minn Lu dont les mains délicates travaillaient sans modèle, sans dessin préliminaire, suivant son inspiration d'artiste, à un étonnant dragon de soie que Tony faisait admirer, à juste titre, à tous ceux qui venaient dîner chez lui.

« C'est du Gounod, dit-il. Quel dommage que ce type-là n'ait pas été Italien! Mais il a fait son éducation à Rome. Me croyiez-vous capable de jouer cela?

— Vous savez tout, » dit simplement Minn, dans un sourire indéfinissable.

Angelo Verona entra, fatigué et de mauvaise humeur. Il venait de prendre livraison d'un arrivage de « vraie drogue », et rendait compte.

« Vous avez besoin de moi, Angelo?

— Oui, » répondit-il.

Tony s'arrêta de jouer, se leva, et fit lever la petite.

« Sauvez-vous, petit ange céleste; je vous verrai bientôt. »

Comme elle se faisait gentiment prier, il hurla brutalement :

« Je vous ai dit que je vous reverrais bientôt; nom de nom, avez-vous compris? »

C'était le Tony qu'elle avait peu à peu découvert; elle sourit de nouveau et partit.

« Alors?

— Alors, le train est arrivé du Canada, mais un des wagons a été ouvert, et la moitié de l'alcool a disparu. »

Une telle nouvelle aurait suffi, en temps ordinaire, à mettre Perelli dans une rage folle. Jamais il n'avait, lui et sa bande, volé quoi que ce soit à ses rivaux. Son « commerce » était loyalement fait; l'alcool acheté avec du véritable argent. Ce mode de subtilisation était la marque de la bande Funey, laquelle ne respectait jamais rien. Ce qu'ils

avaient fait là donnait la pleine mesure de leurs procédés. Angelo, qui s'attendait à un éclat, fut agréablement surpris.

« La moitié de la liqueur est partie, dit Tony, je le savais. C'est la police de Michigan. C'est moi qui leur ai dit de se servir.

— Eh bien! je vous garantis qu'ils ne s'en sont pas privés. Ajoutez-y cinq cents dollars au chef de train, deux mille à l'officier du Service de la Prohibition... »

Tony affirma que cela en valait la peine. Il ne voulait pas d'histoires, ni avec la police, ni avec les autorités fédérales, ni avec Funey ou autres.

« Bon, nous commencerons le transport demain matin, dit Angelo; c'est « du meilleur ».

Tony jeta un coup d'œil sur la liste d'Angelo.

« Attention, Angelo, dit-il; veillez à ce que le juge Cohlsohn ait de ce champagne-là. L'autre fois on lui a collé du jus de pomme, et il a fait un foin du diable! Je ne veux pas d'histoires avec les juges de la Cour suprême : et surveillez la bande Funey.

— Bah! fit Angelo, qui était jeune et confiant dans l'avenir, oubliez cela. Funey va être comme un chat sur des roulettes maintenant que Shaun est parti; c'était le cerveau de l'organisation. »

Tony sourit : « C'est bien ce qu'on a pu dire de pire sur Mike », fit-il.

Et il se remit à l'orgue, reprenant quelques phrases de *Roméo et Juliette*. Angelo détourna la conversation sur un sujet personnel à Tony.

« O'Hara est un vantard, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous? Il est Irlandais, et de New-York par-dessus le marché. Il ne peut pas s'en empêcher. »

Piqué par cette indifférence, Angelo poursuivit :

« Il a une jolie femme... »

Perelli se retourna brusquement. Cette question des femmes était essentielle pour lui; les femmes étaient les fleurs de l'existence.

« Comment? » fit-il, les yeux brillants.

Angelo grommela quelque chose, mais l'autre n'y prêta aucune attention. Les femmes n'intéressaient pas Angelo, et il estimait désastreux de les mêler aux affaires. Il faisait une exception très marquée pour Minn Lu à qui il cherchait, par tous les moyens en son pouvoir, à rendre la vie plus agréable.

« J'ai été stupide de parler de femmes, dit-il, c'est cela qui cause tous vos ennuis, Tony. Pourquoi ne pas vous occuper uniquement des affaires pendant quelques années et prendre ensuite votre congé? »

Mais Perelli ne l'entendait pas de cette oreille.

« Elle est vraiment jolie, cette femme d'O'Hara? Il est étonnant que vous en parliez? Pour qu'il en

soit ainsi, il faut évidemment qu'elle soit très jolie!...

— Bah! fit Angelo, ne le sont-elles pas toutes? Qu'est-ce que c'est qu'être jolie, après tout? Un visage...

— Vraiment jolie? continua Tony, l'œil allumé.

— Ça dépend, fit rudement Angelo.

— Blonde?

— Le genre que vous voyez ici tous les jours de la semaine. »

Tony insista pour avoir des détails.

« Mais comment O'Hara, ce porc, a-t-il pu avoir une si jolie femme? Il est gras, il est bruyant, il est grossier...

— Si vous vous demandez maintenant ce que les femmes peuvent trouver chez les hommes pour s'y attacher, vous allez sûrement dérailler... »

Angelo regarda sa montre.

« O'Hara sera là dans quelques minutes... »

Il venait à peine de prendre congé que l'on sonna, et Kiki, le maître d'hôtel, introduisit Conn, rasé de frais, fringant, hilare. Tony, qui s'était remis à l'orgue, s'interrompit. Une phrase d'O'Hara qui, non seulement ne comprenait pas la musique, mais, en bon Celte, méprisait le sens artistique des races latines, mit tout de suite Perelli de mauvaise humeur.

« Avez-vous lu le journal, ce matin? » fit-il sè-

chement. Conn O'Hara qui ne lisait jamais les journaux sous prétexte qu'ils ne contenaient que des mensonges, fit un geste de dénégation; mais Tony insista :

« Lisez, tenez, en haut de la page. »

Et il lui remit la *Tribune* dans les mains. Conn lut tout haut.

« Shaun O'Donnell, contrebandier d'alcool, meurt, tué par des « Tireurs ». Le mort était le bras droit de Mike Funey. Envoyé « sur place ». Le Commissaire détective Kelly pense que... »

Il se mit à rire :

« Sur place! c'est cela qui va rendre Funey fou... »

Tony hocha la tête; il n'avait pas fait tuer Shaun pour mettre en colère le beau-frère de celui-ci.

« Continuez, fit-il.

— La nuit dernière à minuit, l'agent patrouilleur Ryan, du poste Maxwell-Street, entendit des détonations et courut dans la direction d'où elles venaient; il trouva le corps de Shaun O'Donnell. Celui-ci avait été fusillé. »

Conn s'interrompit.

« Comme si je n'étais pas là...

— C'est justement parce que vous y étiez que cela m'intéresse; continuez... Mais O'Hara était parti :

— Le garçon lui en a tiré une ou deux, mais ça

n'a pas d'importance, car j'étais dehors avec mon pistolet avant que le premier coup ne fût parti. Je n'ai pas perdu de temps. Nous étions dans Michigan Avenue avant que le flic soit seulement en vue. »

Tony Perelli eut un sourire de coin :

« C'est rudement bien. Et il était mort?

— S'il était mort? Quand je mets mon pistolet devant un type, son petit nom, à partir de là, est : « Feu! »

Perelli se pencha en arrière sur sa chaise, prit un cure-dents en or, et dit avec suavité :

« Et cependant il était vivant quand on l'a trouvé.

— Comment se peut-il? Conn bondit...

— Le fait est qu'il était vivant, qu'on l'a transporté au Brother's Hospital, et que Harrigan l'a vu là-bas. Allons, vieux, vas-y... ris donc! »

O'Hara était renversé. Ayant mal lu le journal, il n'avait pas eu le temps de préparer sa réponse.

« C'est un garçon, dit-il, cet apprenti. Je vous l'avais bien dit de ne pas le prendre pour ça. Il s'est à moitié évanoui au moment où il a sorti son revolver. Moi, je n'ai jamais manqué mon homme. »

Le sourire de Tony était des plus aimables.

« Je vois. Il l'a manqué, mais vous l'avez tué, et c'est pourquoi à une heure il était à l'hôpital avec Harrigan qui lui disait : « Allons, pour l'amour de votre mère, dites la vérité; confiez-moi tout! »

La nouvelle était catastrophique pour O'Hara. C'était le doute établi sur la valeur même de son « art ». Sa principale réputation, celle sur laquelle il vivait, — car tuer, pour lui, c'était du pain et du beurre tant il était expérimenté, — reposait sur la rapidité foudroyante avec laquelle il tirait juste, à peine le canon de son revolver sorti de sa poche.

« Vous venez chez moi, de New-York, vous, un fin « Tueur » des « Cinq Pointeurs »... A New-York nous faisons ci, à New-York nous faisons ça! A Chicago, je vous envoie faire une petite chose bien simple — et voilà ce que ça donne! »

O'Hara était consterné.

« En tout cas il est mort maintenant, grommela-t-il.

— Evidemment. Tout le monde en fait autant. Mais quand je désigne un homme, ce n'est pas pour qu'il meure de vieillesse.

— Ecoutez...

— Bon, ça suffit. Je n'en suis pas particulièrement ennuyé, mais Mike Funey va m'appeler. Je l'ai attendu toute la matinée... »

Il parlait encore quand la sonnerie du téléphone retentit... O'Hara voulut prendre le récepteur.

« Pas vous, Conn! Vous êtes capable de répondre à la sonnerie de quelqu'un et vous trouver en train de parler à un autre! »

C'était Mike Funey, en effet. Sa voix était étran-

glée de fureur, et les mots ne passaient pas, tant ils étaient déformés. Perelli se douta qu'il parlait en présence de sa sœur.

« Mr. Perelli n'est pas chez lui, » répondit-il.

Une formidable bordée d'injures lui répondit.

« Allons, ne parlez pas ainsi, Mr. Mical Funey! Il se peut que je sois tout ce que vous dites, mais peut-être la demoiselle du Central ne tient-elle pas à l'entendre. Ecoutez donc, imbécile d'Irlandais : je ne sais rien de Shaun O'Donnell!... Quoi? O'Hara? Ne soyez donc pas bête, Mike. Ce type de New-York est un sabot trop fieffé, je ne l'emploierais pas pour tuer un chat... »

Sa voix se fit dure.

« Ecoutez; vous et votre bande, vous avez empiété sur mon territoire : Shaun a démoli l'un de mes bars, l'autre nuit, et c'est lui qui a volé une pleine charge de liqueurs aux docks de l'Erié. Je sais. Je ne veux pas d'histoires; mais vous êtes en train de saboter une « grande affaire ». Quoi? Nous rencontrer au coin de Michigan et de la 25e rue? Et, après cela, où irai-je? Chez l'entrepreneur des Pompes funèbres? Pourquoi ne venez-vous pas ici? »

Conn s'agita :

« Ne vous fiez pas à ce gaillard, patron! » Tony lui fit signe impérieusement de se taire.

« Bon, c'est cela; je vous rencontrerai en face

du bâtiment de la *Tribune*. Une mitrailleuse vous couvrira. Entendu. Bien sûr que j'ai envie de causer. Ensuite nous reviendrons ici. Vous et moi, sans armes. Onze heures. »

Il appuya sur un bouton. Angelo accourut.

« Je rencontre Funey, dit-il brièvement. Arrangez-vous pour me couvrir. Il parlait italien.

— Funey? demanda Angelo, ouvrant de grands yeux.

— Ne me regardez pas comme un imbécile, organisez ça. J'ai besoin de voir cet homme. Il n'y aura pas d'histoires aujourd'hui. Demain, peut-être; après-demain, c'est certain... Mais pas aujourd'hui. Je vais le rencontrer; ce sera très intéressant! »

CHAPITRE XI

O'Hara se sentit très humilié d'entendre les deux hommes parler dans leur langue, sans s'occuper de lui, et de se voir reléguer ainsi au rang qui lui convenait : celui d'un domestique.

Il tenta vainement de prendre part à la conversation, se plaignant qu'on ne le traitât pas avec franchise. A la fin, excédé, Angelo le regarda avec insolence et lui dit :

« Vous ne voulez pas voir votre femme? Elle vous attend dans le hall. »

Si O'Hara avait surpris le regard d'Angelo, il n'eût pas souri avec tant de complaisance; mais il était trop fier de Maria pour ne pas l'exhiber en toute occasion, bien qu'avec toute la prudence désirable.

« J'y vais, fit-il, tandis qu'Angelo quittait la pièce.

— Comment, vous avez une femme? demanda Tony, d'un ton presque caressant. Elle est jolie, hein? »

O'Hara le considéra d'un air surpris :

« Vous ne l'avez donc jamais rencontrée? »

Il le savait mieux que personne, non qu'il craignît cette rencontre, mais, avec ce qu'il savait de Perelli et de toutes les sales affaires dans lesquelles il avait trempé, sa méfiance était compréhensible. Comme tout bon « gangster » il était homme d'affaires : les femmes appartenaient aux seules heures de loisir; le reste du temps elles devaient être mises en dehors de tout.

« Elle est jolie? poursuivit Tony amicalement.

— Elle a du chic... » Ce fut dit d'un ton sans enthousiasme que Perelli remarqua aussitôt. O'Hara eut le tort d'ajouter :

« Dites, Tony, je ne comprends pas que vous vous affubliez d'une « Chink »...

Les traits de Perelli se durcirent.

« Je ne parle pas ce langage-là, » dit-il durement... Il était redevenu le patron. O'Hara comprit et changea de ton.

« Je ne dis rien contre Minn Lu, c'est une jolie fille qui a bien du charme. »

Tony sourit de nouveau. Il était plus flatté d'entendre vanter ses conquêtes que ses propres qualités.

« Sûrement acquiesça-t-il. Mais pas si jolie que la vôtre? »

O'Hara ne dit rien, mais n'en pensa pas moins. Une Chinoise, pour lui, était une créature à ce point étrangère qu'il n'arrivait pas à la placer dans la catégorie des êtres humains ordinaires.

« Amenez-la, suggéra Tony.

— Vous avez envie de la voir? »

Tony ayant fait signe que oui, la méfiance reprit le dessus.

« Elle est folle de moi, vous savez.

— Oh! elle doit l'être, dit Tony, avec une ironie qu'il dépensa par bonheur en pure perte. Amenez-la donc.

— Je vais la chercher, » fit l'autre. Avant de partir il insista :

« Nous nous aimons beaucoup tous les deux, et il y aurait du vilain pour celui qui voudrait se mêler de... de ce qui ne le regarde pas. »

Tony sourit; il mit la main sur l'épaule d'O'Hara.

« Un chic type, Conn; je vous ferai gagner beaucoup d'argent. »

Et tandis que la porte se refermait, Perelli murmura en italien quelques mots dont le sens péjoratif s'adressait moins à O'Hara qu'à ses ascendants...

Puis, sortant de sa poche un minuscule vaporisateur d'or, il se parfuma délicatement. Car il était de goûts raffinés, se lavait les mains à l'eau de rose et, suivant les calculs d'Angelo, économe précis, son bain quotidien revenait à vingt dollars. Il n'était pas de parfum rare qu'il n'importât d'Europe.

Lorsque Conn O'Hara revint, précédant sa femme, Tony n'eut de regards que pour elle. Il ne rêvait que de femmes, mais jamais encore il n'avait rencontré la créature de ses rêves. Or voici qu'elle était là, devant lui, ravissante, blonde, mince, de taille moyenne, mais bien prise, et parfaitement habillée. Il devina qu'elle était Polonaise : il devina juste d'ailleurs, car elle avait beau s'appeler O'Hara, elle n'en était pas moins, et absolument, Maria Poluski.

Il la contempla, muet, comme s'il eût eu devant lui la vision d'une apparition incarnée, jusqu'à ce que la voix de Conn le sortît de sa torpeur admirative.

« Faites la connaissance de M. Perelli, Maria. »

Tony garda dans sa main une main douce, longue et souple, puis la baisa. La dureté de la voix de la jeune femme ne parvint pas à détruire l'illusion de perfection qu'il s'était faite.

« J'ai beaucoup entendu parler de vous, Mr. Perelli, » dit-elle, et Conn approuva, bien qu'un peu soucieusement : car s'il était vrai qu'il avait beaucoup parlé de Tony, ç'avait été souvent dans un sens plutôt peu flatteur. De plus, O'Hara s'était fait passer pour l'égal de son chef — et maintenant elle le voyait à sa vraie place; c'était gênant. Ce dont elle se souvenait surtout, c'était d'une phrase sur laquelle personne ne pouvait s'inscrire en faux :

« Ce gaillard-là vaut dix, ou peut-être vingt millions de dollars! »

Or « ce gaillard » était là, devant elle, et plus admiratif que tant d'obscurs adorateurs qui venaient l'attendre et l'inviter à souper.

« Je serais heureuse d'être présentée à Mrs. Perelli, dit-elle; c'est une Orientale, m'a-t-on dit? »

Tony eut un sourire cruel à l'adresse de son « Tireur ».

« Vous entendez, l'Irlandais? Elle a dit une Orientale, et non pas « une Chink », comme vous; j'espère que vous vous le rappellerez. »

Elle eut une seconde la crainte que Perelli ten-

tât de l'embrasser, car il venait d'étendre les bras en s'approchant d'elle. Or, le pistolet de O'Hara partait avec une rapidité foudroyante, à peine hors de sa poche. Mais Tony la débarrassait simplement de son manteau.

« Nous allons prendre congé, maintenant... » commença O'Hara; mais Perelli semblait ignorer jusqu'à sa présence.

« Aimez-vous Chicago? demanda-t-il à Maria.

— Oui, assez; c'est une ville très chic.

— Plus que New-York (et il eut un coup d'œil sur son manteau). Nous avons de magnifiques magasins ici; de bons fourreurs, et les plus riches modèles, les plus luxueux, en fait de zibelines. Si vous vouliez, nous pourrions visiter quelques boutiques un de ces jours. »

O'Hara se demandait jusqu'à quel point il pouvait admettre une invite si flagrante; il savait, d'autre part, que les Italiens sont prodigues de promesses vides qui ne signifient rien. Comme Tony allait encore insister, Angelo entra :

« On vous demande au téléphone, Conn, dit-il d'un ton particulièrement poli et, ce qui était rare, en appelant O'Hara par son nom de famille.

— Moi? fit l'autre, d'un ton incrédule. Qui ça peut-il être? Personne ne sait que je suis ici. »

Mais Angelo eut un signe mystérieux.

« La police, fit-il à voix presque basse. Voilà de

quoi ça avait l'air. Il se peut fort bien qu'on vous sache ici.

— Kelly sait tout, » affirma Tony.

O'Hara hésitait encore. Ce qui l'ennuyait le plus, c'était de laisser sa femme seule avec Perelli.

« Allez-y donc, insista Tony. Pendant ce temps, Mrs. O'Hara, vous pourrez jeter un coup d'œil, de mon balcon, sur le panorama de Chicago. »

Et comme l'autre ne se décidait pas à partir, il dit brutalement :

« Qu'est-ce que vous attendez, hein? »

La femme comprit. Tout marchait dans le sens qu'elle désirait. Mais elle était curieuse de savoir quel serait le moyen d'approche. Elle admira le grand salon dont les décorations étaient les répliques exactes de celles du Palais des Doges, les arches de marbre du balcon et les minces piliers vénitiens qui le soutenaient.

« C'est une bien jolie pièce, Mr. Perelli; on dirait presque une église. Je n'en ai jamais vu de semblable depuis que j'ai quitté... » Elle ne mentionna ni le continent, ni l'Etat, ni la ville où elle avait vu cet intérieur de cathédrale.

Or, à peine était-elle sur le balcon, que le bras de Perelli s'enroula autour de sa taille, sa main lui tint la tête renversée et leurs lèvres se joignirent. Elle ne s'attendait pas à une attaque aussi brusquée et aussi décisive; elle résista un peu, mais

Perelli ne laissa pas le temps à son indignation, feinte ou non, de se manifester; il lui rendit aussitôt sa liberté.

« Vous avez de l'estomac, fit-elle. Vous ne m'avez encore jamais vue et voilà que...

— Vous aimez cette maison? questionna-t-il gaiement; dites, où habitez-vous?

— Nous avons un appartement du côté de State, dit-elle. Quatre chambres et salle de bains!... Oh! c'est assez bon pour moi!

— Rien n'est assez bien pour vous! »

Et il prit de nouveau ses lèvres.

« Si Conn vous voyait! dit-elle, craintive, il vous tuerait! »

Il la saisit presque brutalement, en la regardant dans les yeux :

« Si Conn le savait, je le ferais devant lui, et je n'en serais que plus content. Quant à me tuer, il faudrait que je sois déjà mort pour qu'il y arrivât. »

Il tremblait; sa voix chevrotait : Maria Poluski était stupéfaite, presque épouvantée de l'impression foudroyante qu'elle venait de faire sur lui.

« Tenez, dit-il, prenez cela; c'est à vous, et peut-être vous en donnerai-je une semblable, » ce disant, il lui passa au doigt une bague qu'il portait lui-même : un énorme diamant bleuté, gros comme une noisette, de plus de cinq mille dollars. Elle

crut un instant qu'il se moquait d'elle, et puis elle se rendit compte...

« Oh! maman, murmura-t-elle, que c'est beau!

— Ecoutez, continua-t-il rapidement, je donne une soirée aujourd'hui, avec ce qu'il y a de mieux. Vous y viendrez avec Conn.

— C'est que... il dira...

— Il viendra. Vous allez coucher ici; je mets un appartement à votre disposition près de mon bureau. Il y a sept ou huit chambres à donner.

— Comment, moi? Rester ici? Vous n'y pensez pas!...» Elle se laissa tomber sur le divan.

« Voulez-vous des zibelines? Voulez-vous de l'argent? Ce que vous voudrez... » Et Perelli sortit de sa poche une grosse liasse de billets.

« Mais, Seigneur! Que pensez-vous donc de moi? »

Pour toute réponse, il la couvrit de baisers. Un bruit dans le hall les remit instantanément sur pied. Conn entra avec un air soupçonneux; il demeura quelques secondes sur le pas de la porte, les observant.

« Quelle était l'idée? grogna-t-il enfin. Le commissariat n'avait pas besoin de moi du tout. »

Il regardait Maria :

« Qu'est-ce que vous avez? » Elle était toute rouge et ses yeux brillaient.

« Regardez ce que M. Perelli m'a donné, » dit-elle avec un rire forcé.

Il considéra le diamant, puis leva lentement les yeux vers Perelli.

« Vous lui avez donné cela! Pourquoi?... »

Tony Perelli répondit :

« Je lui en donnerai deux autres si cela me convient. C'est votre femme. Voilà pourquoi je fais cela. » Il frappa sur l'épaule de Conn.

« C'est un chic type, Maria. Un jour il sera à ma place. Je puis avoir confiance en lui — en lui seul. C'est certainement un « Grand Tireur ». »

O'Hara, flatté, se calma. C'était un esprit simple pour qui la perspective d'un gain immédiat passait avant bien des choses. On téléphona. Pendant que Perelli répondit, Conn s'approcha de Maria :

« Ce... cet Italien a-t-il été familier? Vous a-t-il... embrassée?

— Voyons, Conn, je voudrais bien l'y voir! »

Pendant ce temps, sans un bruit, Minn Lu était entrée. Elle avait vu le regard que Perelli jetait sur la Polonaise tandis qu'il répondait à l'appel téléphonique, et ce regard, elle le connaissait.

« Maria, fit O'Hara, venez que je vous présente à Mrs. Perelli. »

Quelques compliments furent échangés; mais Minn Lu avait compris que la femme « inévitable » était arrivée, et son espoir était devenu bien faible de faire tourner les choses à son avantage.

Quant à Tony qui les observait, il se sentait ravi

de voir ces deux ravissantes femmes prêtes à lutter pour lui.

« Montrez vos bagues, chérie, » fit-il en revenant vers elles. Minn Lu obéit complaisamment et Tony étala devant Maria éblouie ces preuves de sa munificence. Ce fut ensuite le nouveau manteau d'hermine, la zibeline qu'il avait achetée pour Minn, bref, toute une fortune. Le choix de Maria fut vite fait et sa décision immédiate.

O'Hara savait bien que sa femme attirait les compliments, et souvent il en avait été le témoin; mais bien que peu intelligent, ce qu'il voyait commençait à l'échauffer.

« Allons-nous-en, » dit-il.

Tony, se rappelant soudain sa présence, l'arrêta :

« J'ai besoin de vous, Conn. Allez donc me chercher Jimmie. Votre femme attendra ici. Minn Lu, montrez le Jardin d'Hiver à Mrs. O'Hara.

— Une autre fois, dit Conn sèchement; nous avons un rendez-vous.

— Je regrette, fit Perelli; mais au moins, Maria, ajouta-t-il en prenant sa main, vous viendrez à la soirée? »

Elle jeta un coup d'œil sur O'Hara et dit :

« Non, je ne crois pas que nous puissions.

— Allons donc! Vous viendrez et vous resterez ici ensuite. Minn Lu, nous allons donner à Maria l'appartement sur l'avenue.

— Je n'aime pas à coucher dans des appartements inconnus, dit O'Hara.

— La prison de Sing-Sing était donc pour vous comme la maison familiale? railla Perelli.

— J'ai un mot à vous dire, fit l'autre, lorsqu'ils furent sur le balcon...

« Je ne veux pas, commença-t-il...

— Doucement, fit Tony; pas si près. Puis, plus doucement encore : attention, O'Hara; vous me portez sur les nerfs au-delà de ce que je puis dire.

— Vous allez me faire le plaisir de laisser Maria tranquille. » La figure de Conn était à deux doigts de celle de Perelli. Celui-ci, d'un mouvement brusque, rapide comme l'éclair, appuya sur sa joue l'extrémité brûlante de son cigare.

O'Hara bondit de douleur. Mais, voyant la main de Tony dans sa poche, il parvint à se maîtriser, éprouvant pour la première fois de sa vie, peut-être, comme une déprimante sensation de peur...

« Ecoutez-moi bien, Conn, dit enfin Tony, la voix étrangement dure. Vous n'êtes rien en face de moi. Si je veux votre femme, je la prendrai. Du reste, les veuves sont plus sûres que les femmes, même celles qui ne sont pas mariées. Je ne veux pas d'histoires, n'est-ce pas?... Allons, Conn, ajouta-t-il d'un ton plus calme, plus conciliant... ne faites pas la bête; si vous êtes un chic type, je m'occuperai de vous. »

Dompté, Conn O'Hara prit son parti de montrer à cet homme, qui l'avait remis à sa place véritable, qu'une petite chose comme celle-là n'avait pas d'importance pour un gaillard qui savait son métier. Il se força à rire.

« Ça va, dit-il, au revoir, Mr. Perelli. Très heureux d'avoir fait la connaissance de votre femme... »

Il partit suivi de Maria, convaincu de s'être tiré d'une situation épineuse avec toute la dignité voulue. Mais dans le taxi il dit à sa femme :

« Pas de soirée, aujourd'hui.

— Comme vous voudrez, fit-elle, cela m'est égal; mais il faudra le dire à Mr. Perelli...

— Ne vous en faites pas pour ce que je dirai à Perelli, vous n'irez pas à cette soirée. »

Rentré chez lui, il téléphona à Tony.

« Dites donc, Tony, il faudra excuser Mrs. O'Hara ce soir, elle est un peu souffrante.

— Je vais vous envoyer un docteur. Amenez-la tout de même. Et je vous prie de me chercher Jimmie. Où est-il?

— Ecoutez... » Mais Tony, brusquement, avait raccroché le récepteur.

O'Hara n'avait plus qu'à exécuter ce qui lui avait été prescrit. Ce jour-là, il le savait, serait jour de trêve entre les « gangsters » à cause du « grand événement », l'enterrement de Shaun O'Donnell et son transport au cimetière du Mont-Carmel. Il alla

chez Jimmie, mais, contrairement aux instructions reçues, Mac Grath était sorti. Il finit par le rencontrer sur le Michigan, marchant sans but, abattu, sans souci du risque qu'il courait ainsi, sans escorte. Il arriva derrière lui et lui frappa sur l'épaule. Jimmie se retourna, tout pâle. Conn dit plaisamment :

« Allons, qu'est-ce qui se passe, mon garçon?

— Oh! rien...

— Tony a besoin de vous. Qu'avez-vous donc?

— Je ne sais pas, je n'ai pas très bien dormi, je crois... »

Conn était amusé. Tandis qu'ils marchaient ensemble, il se mit à raconter à son jeune camarade ses propres réactions à la suite d'aventures analoques. Elles auraient pu se réduire à la philosophie de Lady Macbeth, résumée dans cette phrase :

« Il ne faut point penser de cette façon à ces sortes d'affaires, cela vous rendrait fou. »

Jimmie écoutait sans entendre. Le regard blessé, surpris, de Shaun O'Donnell le hantait. Tel il l'avait vu toute la nuit, tel il le verrait jusqu'à la fin de sa vie... reproche muet d'un ami assassiné.

CHAPITRE XII

Minn Lu ne dit presque rien après le départ des invités. Elle se tenait sur le divan, apparemment absorbée par son ouvrage. Tony était assis, non loin, un cigare aux lèvres, un journal à la main.

« Elle est jolie, » fit-elle soudain, sans motif apparent.

Il la regarda, sachant bien de qui elle voulait parler.

« Eh! oui, fit-il, elle est très jolie. »

Il y eut une pause; puis elle dit :

« Irez-vous à l'Opéra ce soir, Tony?

— On y donne *Le Crépuscule des Dieux*. J'aimerai mieux aller au Jardin zoologique qu'entendre de la musique!

— Alors, peut-être resterez-vous avec moi, demanda-t-elle; je ne vous vois jamais, je ne sais jamais où vous allez...

— Petite chérie, fit-il, combien de fois ne vous ai-je pas dit ceci : « Pensez si vous avez à penser, parlez si vous avez à parler, mais ne mélangez jamais votre langue et votre pensée. »

Elle vint s'asseoir sur ses genoux.

« Savez-vous de quoi j'ai peur?

— De ce dont une femme a toujours peur... d'une autre femme!

— Alors... il y a une autre femme?

— Pour moi, il y a toujours une autre femme; toutes les femmes sont « une autre femme ».

— Avant, vous restiez près de moi... des nuits...

— Avant, j'aimais les « Quaker oats » et maintenant je mange du riz; un jour je reviendrai aux « Quaker oats ».

— J'ai parfois si peur... pour vous, Tony... Quand vous sortez je me demande toujours si vous allez revenir...

— Jusqu'à présent je suis revenu, dit-il brièvement.

— Cette nuit où ils vous ont tiré dessus, j'ai cru que vous alliez être tué...

— C'est bien ce que j'ai cru aussi, et c'est autrement important! Or, où sont Camomo, et Scalesi, et Mc Sweny qui était là et qui m'a tiré dessus? Tous en enfer, c'est certain...

— Ne pourrions-nous pas quitter Chicago... dites? fit-elle presque suppliante.

— Nous, ce n'est pas moi. Vous êtes comme le mobilier ici. Je vous aime bien; vous êtes jolie, pleine de charme et d'agrément, comme tout ce qu'il y a dans cet appartement. Mais aucun de ces objets ne dit « nous », n'est-ce pas? Les meubles

ne disent pas : « Tony Perelli, emmène-nous en Europe avec toi? »

Il l'embrassa sur la bouche :

« Petite sotte, fit-il.

— Mais... à la soirée, tout à l'heure, est-ce qu'elle va venir?

— Naturellement, répondit-il sèchement.

— Pourquoi ne peut-elle pas rester où elle est?... Elle a son homme...

— S'il était le vôtre, n'iriez-vous pas à cette soirée?

— Jimmie m'a dit... commença-t-elle.

— Oh! Jimmie! Vous aimez ce collégien? Vous le trouvez gentil?

— Oui, très gentil; il est pour moi comme un petit enfant.

— Et vous le prenez dans vos bras comme un petit enfant... et sans doute aussi vous l'embrassez, hein? »

Sauvagement il la souleva de terre et la tint à bout de bras, scrutant son regard.

« Pourquoi me faites-vous ces yeux? » s'écria-t-elle.

On sonna. Il la laissa aller. O'Hara fit son apparition, suivi du garçon qui venait d'occuper leurs pensées à tous deux. Perelli regarda Jimmie et comprit tout de suite, à son expression inquiète, qu'il s'agissait avant tout de le calmer.

« Je l'ai rencontré dans l'Avenue, fit O'Hara... et il jeta à Tony un regard significatif.

— J'ai besoin de vous parler, Tony, dit Jimmie, qui adressa un pâle sourire à Minn Lu.

— Retirez-vous, chérie, » fit Perelli en la poussant vers la porte. Mais elle aussi avait quelque chose à ajouter :

« Pourrai-je vous voir avant que vous ne partiez, Jimmie? dit-elle; j'ai un mot à vous dire.

— Mais certainement, répondit Jimmie, que ces paroles venaient de plonger dans un abîme de réflexions.

— Je me suis rendu parfaitement ridicule hier soir, » ajouta-t-il en se tournant vers Tony.

Celui-ci passa son bras sous celui du jeune homme et le conduisit sur le balcon.

« Bah! ce n'est rien. Qui donc ne fait pas quelques bêtises dans notre métier?

— C'est que, voyez-vous, je connaissais assez bien Shaun; je l'estimais aussi, alors... quand j'ai dû tirer sur lui... il m'a regardé... il avait un air de reproche... vous savez ce que c'est... quand on tue un chien que l'on aime...

— Je comprends très bien ce que vous éprouvez, mon petit, mais ce n'est rien...

— Je n'en ai pas dormi... j'ai rêvé à lui toute la nuit... ses yeux me regardaient, comme...

— Nous sommes d'accord, Jimmie, fit Perelli en

lui tapotant le dos comme ferait un frère aîné. Toutes ces choses dures ne vous disent rien, évidemment; vous n'êtes qu'un collégien. Si je pouvais faire ce... commerce d'alcool sans faire de mal à personne, je le ferais... Je n'aime pas les histoires... Mais ce sont « eux » qui ne me laissent pas tranquille et viennent se mêler de mes affaires. »

Se tournant vers O'Hara qui, à tout instant, cherchait à prendre part à la conversation, il dit :

« Avez-vous vu Kelly? »

On entendit la sirène d'une auto de la police; Tony se pencha vers la rue.

« Le voilà; Jimmie, tâchez de montrer que vous avez de la tête. Laissez ce gaillard parler; ne le laissez pas vous rouler. Dites-en le moins que vous pourrez.

— Mais, fit l'autre effrayé, il va me poser des questions? Il ne sait pas que c'est moi, pourtant?

— Non, certainement, à moins que vous ne le lui disiez vous-même. Ne tenez aucun compte de son bluff. »

A ce moment, sans être annoncé, le Commissaire Kelly entra silencieusement. Ce grand gaillard carré, large d'épaules, avait des yeux durs, incrustables, qui luisaient derrière des lunettes d'écaille.

Il était la Loi, la Loi dont tous ces gens se moquaient, qui n'existait même pas, si l'on en croyait Tony et ses comparses, et qui cependant

était bel et bien une réalité. Et cet homme l'apportait avec lui, terrible et sombre.

CHAPITRE XIII

Le Commissaire les considéra l'un après l'autre. Il y avait dans son regard comme une lueur d'amusement devant le côté divertissant de la situation.

« Bonjour, Chef, dit Tony avec un large sourire.

— Vous avez une réunion? demanda Kelly pour toute réponse.

— Un peu tôt pour une réunion! fit Perelli.

— J'ai été cependant à une réunion ce matin, reprit le Commissaire, et sa voix s'était faite âpre et plus du tout amusée. Il y avait avec moi le Procureur et Shaun O'Donnell... Le Procureur et moi avons fait tous les frais de la conversation.

— Pauvre Shaun! s'exclama Tony sur le ton de la plus vive tristesse. J'ai été bouleversé en lisant les journaux; cela m'a gâché toute ma matinée.

— Cela a gâché la sienne aussi, dit Kelly. C'est lui, le jeune Mac Grath?

— Mr. James Mac Grath, de Harvard, présenta Perelli.

— Renvoyé après avoir volé un de ses camara-

des de première année, continua Kelly devant Jimmie terrifié.

— Il se refait une vie ici, dit Tony.

— Vraiment! Si je pouvais rire, je le ferais! Et que fait-il?... Il peint peut-être des fleurs sur des bouteilles?... Ce n'était sans doute pas ce que vous faisiez hier soir... Mr. Mac Grath.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, murmura Jimmie, démonté

— Bon. Y a-t-il longtemps que vous êtes dans la contrebande?

— Quelle?...

— C'est bien, Jimmie, interrompit Tony, conciliant, le chef sait ce qui en est du métier. Il y a trois mois que ce garçon est avec moi, Chef.

— Vous connaissiez Shaun O'Donnell?

— Oui, je l'ai connu.

— On m'a même dit que vous étiez bons amis. Vous veniez au « Bellini » avec lui, n'est-ce pas?

— Oui, fit Jimmie, qui tremblait à ce souvenir.

— Vous apprendrai-je qu'il est mort?... tué par un de ces « Tireurs » bon marché, sans estomac... qui se dégonflent... »

Jimmie ne répondit pas.

— Où étiez-vous hier soir?

— Au théâtre.

— Quel théâtre?

— Au Blackstone.

— Ah? Le numéro de votre place?

— Je... je ne m'en souviens pas. »

Kelly voyant le jeune homme s'enfoncer, poursuivit son interrogatoire sur le même sujet, pour lui prouver finalement que non seulement le théâtre auquel il prétendait avoir été était un cinéma, mais qu'il faisait relâche ce soir-là...

A ce moment, Conn O'Hara, qui brûlait d'intervenir, crut devoir placer son mot.

« Chef, fit-il, c'est un étranger qui ignore encore Chicago... » Il réussit à détourner l'attention de Kelly sur lui-même.

« Vous êtes un habitué, n'est-ce pas, vous?

— Non, fit Conn avec une grimace, je suis un nouveau; je suis de New-York.

— Et pourtant vous trouvez bien votre chemin dans Chicago...

— Naturellement, je prends un taxi.

— En avez-vous pris un pour aller l'autre nuit Atlantic Avenue et 95e Rue?

— Moi? J'étais au lit à dix heures.

— Vous l'avez fait, pourtant. Et vous aussi!

— Non! »

Kelly sortit de sa poche un petit carnet :

« Ecoutez. Harrigan a vu Shaun avant qu'il ne meure et l'autre lui a tout dit; il a dit qu'il avait été fusillé par vous, Jimmie, et par Conn O'Hara. »

Tony, à ce moment, eut un petit rire.

« Il est mort avant d'avoir dit un seul mot; je le sais... »

Conn O'Hara intervint encore :

« Ne répondez plus à ses questions, mon garçon.

— Alors, dit Kelly, s'adressant à lui, vous laissez votre femme seule si longtemps?

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Rien... Je sais qu'elle ne doit pas trouver le temps long. »

Cette réponse mit Conn dans une colère épouvantable. Mais Perelli, qui sentait venir l'accident, avait rapidement glissé sa main dans la poche de l'Irlandais et fait passer son revolver dans sa propre poche, sans que nul s'en aperçût. La riposte d'O'Hara fut de celles que l'on ne peut même pas écrire. A peine était-elle partie, que la main du policier s'abattait sur sa figure avec un juron. Conn mit la main à la poche, mais n'y trouva rien. Plus rapide que lui, Kelly avait déjà appuyé un pistolet sur la ceinture de son antagoniste.

« Donnez-moi ce pistolet. » Il le fouilla consciencieusement, mais sans résultat.

— Vous n'en avez pas, mais vous croyiez en avoir un... Perelli, j'avoue que vous êtes adroit : le jour où je vous prendrai ne luit pas encore! »

Puis, allant vers la porte, il décocha cette flèche du Parthe :

« Vous allez être en retard pour votre rendez-

vous, Perelli... Mike Funey n'aime pas à attendre! »

A peine était-il sorti que Tony appela Angelo et enjoignit rapidement à Jimmie d'appeler Mike au téléphone. Angelo prit le récepteur à son tour et le donna à Tony :

« Allo, c'est vous, Mike? Vous pouvez y aller, la communication est sûre... Kelly sort d'ici; c'est pourquoi je suis en retard. Très bien... Nous reviendrons ensuite ici... Bien, Mike. »

Angelo lui donna en hâte son chapeau.

« Bon. Avez-vous donné des ordres? Les « garçons » sont-ils dehors? Parfait. Jimmie va rester ici. Conn, vous allez venir avec moi. Vous, Angelo, allez chez Schoberg. » Angelo avait déjà été chez Schoberg; c'était la vieille coutume des gangsters après chaque tuerie. Et chaque fois, Angelo, qui était poète à ses heures, avait donné à ce négociant funéraire une carte bordée de noir sur laquelle était imprimé un poème.

Lorsque Perelli arriva au rendez-vous et qu'il serra la main de Funey comme un bon ami, il put se rendre compte de la justesse de son pronostic et de celui de Mike. La rue était absolument bondée de policiers de tout acabit avec des automobiles, légères ou blindées, à tous les coins de rues.

« Allo, Mike, fit Tony, vous venez jusqu'à mon appartement? Oh! vos « garçons » peuvent suivre; je ne veux pas d'histoire, moi!... Dites donc, Mike,

regardez la voiture de Kelly qui vient de nous croiser; c'est un véritable frère pour nous! »

Mike était mal à son aise, car il craignait que sa sœur ne se laissât aller à quelque incartade par haine de Tony; par exemple, elle aurait pu suivre aussi en voiture... et comme elle savait parfaitement manier une mitrailleuse portative!...

« Bien sûr, dit-il, je vous accompagne! »

Ils montèrent à l'appartement de Tony par le grand ascenseur privé qui servait exclusivement à Perelli, et lorsque celui-ci pénétra chez lui, il se rendit un compte exact de la petite idylle qui s'y était déroulée pendant son absence...

CHAPITRE XIV

Jimmie entendit la porte se fermer... Il resta là, la tête dans ses mains, prostré... Il sentait bien qu'il ne pourrait aller désormais nulle part, avec, sur la conscience, un crime qu'il comparait à celui de Caïn. Il songea au suicide, puis il se dit que c'eût été tricher, et qu'il devait payer sa dette à ses véritables créanciers.

« Qu'avez-vous, Jimmie? »

Minn Lu était entrée et se tenait tout près de lui,

si calme, si sereine, si lumineuse que sa vue lui coupa presque la respiration.

« Hello, Minn Lu, fit-il, la voix un peu tremblante.

— Qu'y a-t-il donc? Ça ne va pas?

— Non, Minn; je voudrais être mort!

— Ah! Jimmie; je vous avais bien dit de vous en aller!

— Aller où? demanda-t-il. Mais c'est vous, Minn... J'aurais tant voulu que vous ne soyez pas du tout dans cette affaire... »

Elle eut un regard interrogatif.

« Oui, dans cette affaire de contrebande... Ne pouvez-vous pas en sortir? Ça ne vous fait donc rien, tous ces crimes et ce qu'ils appellent « l'épuration » ?

— Non... Si Tony était un marchand ordinaire, ce serait exactement la même chose pour moi.

— Mais, n'est-ce pas, vous avez été à l'école, Minn Lu? Vous parlez comme une femme cultivée!

— J'ai été à l'Université de Columbia.

— Mais alors, au nom du ciel, comment avez-vous fait pour entrer là-dedans?

— Oh! vous savez, l'art, l'amour... sans connaître la manière de s'en servir... Et voilà... C'est vite fait... »

Il éprouvait pour elle une tendresse infinie et si sa vie n'eût été déjà sacrifiée, il eût été heureux de pouvoir la donner pour elle.

ter les policiers qui croient que c'est lui le meurtrier de Mac Grath...

— Alors, je vais rentrer à la maison.

— Vos affaires sont toutes ici; l'appartement est préparé... Vous allez coucher ici.

— Jamais de la vie. »

Elle tenta de lutter encore, mais elle n'avait plus de force. Perelli avait pris son visage entre ses mains et l'avait approché du sien; leurs lèvres s'étaient jointes de nouveau.

« Conn vous tuera, essaya-t-elle de dire.

— Alors, vous restez? »

Elle se laissa aller dans ses bras.

« Jusqu'à ce qu'il revienne... » murmura-t-elle.

CHAPITRE XX

Tony, très poliment, avec la correction qu'il savait avoir, lui ouvrit la porte.

« Voici votre chambre; je l'ai choisie pour vous. Conn ne reviendra pas de ce soir.

— Mais il ne va rien lui arriver?

— Rien du tout; j'en suis certain... » Il n'en était que trop certain, surtout pour la tranquillité de son esprit.

— Sans Conn?... Et quoi encore, pour votre service?

— Je veux que vous restiez ici, dit Tony sèchement.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Quelque chose qui ne va pas; quelque chose de terrible : Jimmie a été tué. Et j'aimais bien ce garçon!

— Jimmie tué! Mais il est sorti avec Conn! Qui l'a tué?

— Quelqu'un de la bande Funey.

— Alors, qu'est-il arrivé à Conn; répondez, voyons? »

Elle essaya de passer à côté de lui, mais il lui saisit la taille.

« Laissez-moi passer, sale Italien! »

Mais Perelli ne se tenait pas pour battu.

« Tout va bien, je vous l'ai déjà dit. On l'a annoncé ici même à Kelly par téléphone. Conn est sain et sauf.

— Alors, où est-il? Laissez-moi partir. »

Il n'en faisait rien, bien entendu... car la seule personne qu'il ne fallait pas qu'elle rencontrât c'était précisément O'Hara.

« Voulez-vous qu'il revienne tout de suite? Il y a une heure encore vous ne parliez pas ce langage-là. Il sera dehors toute la nuit. Il essaie de dépis-

« C'est chic de votre part, petite Minn... Vous pouvez vous en aller.

— Qu'est-ce qui ne va pas? »

La voix d'Angelo avait une résonance métallique, dure, sur laquelle Tony ne put se méprendre.

« Ça va... Renvoyez tous les invités à l'exception de la femme de Conn O'Hara; faites-leur prendre l'ascenseur Nord. Est-ce que Tomasino est en haut? Qui encore?

— Toni Ramano, Jake French, Al Marlo.

— Envoyez-les en ville avec des mitrailleuses à la recherche de Conn. S'il vient ici, je lui réglerai son compte. Mettez un homme en bas pour me prévenir. Vous, restez ici avec deux ou trois hommes, et dites aux autres qu'il y aura deux mille dollars pour celui qui le descendra. »

Angelo partit. Perelli commença ses préparatifs. Il éteignit toutes les lumières, à l'exception d'une petite lampe rouge, vérifia les cartouches de son revolver et le plaça sur le siège de l'orgue, dissimulé sous son chapeau. A ce moment Maria entra.

« J'avais justement besoin de vous, Maria.

— Vrai!... pour une soirée, c'en est une, fit-elle dépitée!... Tout le monde s'en va!

— Tout le monde rentre chez soi, oui... mais vous, vous allez rester ici.

« Et vous lui avez dit quelque chose! Ce n'est pas un visage que vous avez; c'est six! Et vous lui avez raconté qui sait quoi... Menteuse! Sale petite menteuse!... Que savez-vous? »

Elle parvint à libérer sa gorge :

« Je sais que vous avez tué Vinsetti.

— Vous savez cela?

— Vous avez parlé dans votre sommeil; j'ai entendu. »

Il la jeta de l'autre côté de la table et saisit un lourd lampadaire de bronze pour l'en frapper. Dans ses yeux luisait le démon même qui était sa propre âme... sa furie était celle d'un dément.

« Ne me tuez pas, fit-elle tranquillement. Je n'ai pas peur, mais Kelly a dit qu'on vous pendrait à coup sûr, si vous tuiez une femme. Il voulait que je lui dise ce que je savais contre une récompense... alors je lui ai dit que je... vous aimais. »

Perelli se rendit compte de la présence d'un spectateur. Angelo était dans la pièce. Ses mains reposaient sur ses hanches et il regardait... Lorsque Perelli souleva le bronze, il fut plus près de la mort qu'il ne l'avait jamais été, car le doigt d'Angelo était posé sur le chien d'un lourd revolver.

« Vous lui avez dit cela? » Tony regarda Minn Lu, puis Angelo.

— Il savait qu'il allait à la mort, et il en était heureux. »

Tony s'essuya le front.

« Il savait cela?... Qui le lui a dit?

— Moi... Et il était heureux! Ensuite il m'a aimée. »

Elle dit cela doucement, sans provocation aucune.

« Il vous a... aimée? Vous, ma femme?

— Sa femme. »

Il ne pouvait en croire ses oreilles. Soudain, furieux, il la saisit à la gorge.

« Où est Conn O'Hara? » demanda-t-elle froidement.

Ces mots furent pour lui comme une douche froide. Si on n'avait pas retrouvé son corps et puisque Jimmie *savait,* lui aussi devait savoir; et il était vivant! Et il y avait danger de mort venant de cet homme qui n'avait peur de rien, dont la vanité était blessée, et qui, de plus, était jaloux.

« Je m'en vais dans ma chambre, dit Minn Lu.

— Allez en enfer, damnée Chinoise! » Il l'arrêta de nouveau :

« Kelly... vous a parlé?... Et vous lui avez dit quelque chose? »

Elle se recula vers l'orgue; il la saisit brutalement par les épaules :

CHAPITRE XIX

On entendit un bruit de casse; le coupe-papier d'ivoire que Tony tenait à la main venait de choir sur un bocal de poissons rouges.

Ainsi, O'Hara n'était pas avec lui? Il n'en croyait pas ses oreilles.

« J'ai une voiture en bas; ne touchez pas au cadavre avant mon arrivée. Quant à vous, Perelli, demain matin à mon bureau. » Il posa le récepteur et sortit en claquant la porte.

« Vous avez entendu! cria Tony à la jeune femme, il me parle comme à un chien!

— Jimmie... Jimmie, murmurait celle-ci indifférente.

— Il est en enfer, gronda Perelli.

— Il était au ciel ce soir, dit-elle.

— Votre amoureux, n'est-ce pas?

— Je vous aime, vous; je ne l'aimais pas. Mais je lui ai donné tout ce qu'il désirait... tout! Et Dieu sait comme je suis contente! J'ai fait quelque chose enfin! Je n'ai pas été tout à fait inutile!

— Vous avez fait quelque chose?

« Non, dit Perelli brutalement, je vais le faire. » Puis sa voix s'adoucit.

« Le Commissaire central?... Le Chef est là. »

Tandis que Kelly prenait l'appareil, il se retourna de nouveau vers Minn Lu, pensant peut-être trouver dans son ressentiment contre celle qu'il avait trahie, et qu'il se préparait à trahir encore, une sorte de justification de l'assassinat qu'il venait de commettre.

« Il vous a embrassée sur la bouche. Je l'ai vu quand il vous a quittée!... »

Mais Minn Lu suivait la conversation téléphonique. Elle savait bien quelle nouvelle elle transmettait...

« Oh!... Quand est-ce arrivé?... hum... le jeune Mac Grath? Il est mort? »

Tony, qui l'observait, la vit qui se raidissait, tandis que ses traits reflétaient une étrange exaltation intérieure.

« ... au coin de Michigan et de la quatre-vingt-quatorzième Avenue? Ah! Quelqu'un d'autre de tué? Personne? Seulement Mac Grath?... Etes-vous certain?... O'Hara n'était-il pas avec lui? »

— Shaun O'Donnell était-il un de ces... dissentiments?

— Je ne sais rien, sinon que tout cela est passé... Tout est très bien, maintenant.

— Et quel prix avez-vous payé un état de choses si « satisfaisant »? »

L'énervement de Tony était voisin de la crise aiguë.

« Mr. Kelly, vous me jouez un morceau de musique allemande que je ne puis déchiffrer, » dit-il.

Mais Kelly serrait son jeu et ne lâchait pas prise.

« Quelqu'un doit-il être envoyé « sur place »?

— Seigneur non, je ne ferais pas cela à un chien jaune. Ce serait un assassinat, Mr. Kelly, croyez-moi bien...

— Non, je ne vous crois pas. »

Kelly prit son chapeau.

« En manière d'adieu, je n'ai qu'une chose à vous dire, vous n'êtes vous-même qu'une pourriture et « jaune ».

A ce moment la sonnerie du téléphone retentit.

« Répondez; j'ai dit que j'étais ici. »

En se retournant, Perelli vit Minn Lu, et sa fureur retomba sur elle.

« Allez-vous-en, lui dit-il à voix basse, allez-vous-en; prenez quelqu'un avec vous et fermez votre porte à clef. »

Kelly s'avança vers le téléphone.

« Perelli, continua-t-il, combien faites-vous d'argent avec vos divers métiers?

— Je ne puis rien vous cacher... on ne cache rien à ses amis... entre un million et demi de dollars et deux par an. Mes dépenses sont lourdes aussi; la police m'a déjà coûté un million.

— Combien vous ai-je coûté, Perelli?

— Vous êtes un homme impossible, Chef. L'existence doit être joyeuse et si on ne s'entend pas, elle ne peut pas l'être.

— Parlez-moi maintenant de Jimmie Mac Grath. Vous m'avez plusieurs fois dit que vous rendiez service à l'Etat en faisant votre police personnelle... Soixante cents de cartouches au lieu de six millions de dépenses... qu'à notre point de vue même, c'était mieux ainsi : la vermine détruisant la vermine... Ce garçon serait-il aussi de la vermine?

— C'est un gentil garçon, dit Tony d'un ton plein de suavité. Je l'aime comme un frère.

— Conn O'Hara est-il, lui aussi, un frère?

— C'est un chic type, acquiesça Tony.

— Et... où sont ces messieurs?

— En train de courir après deux petites femmes... Surtout ne le dites pas à Mrs. O'Hara.

— Mike Funey et vous, vous êtes très bons amis, maintenant?

— Bien sûr, nous sommes bons amis... nous avons eu nos petits dissentiments...

Police, n'est pas si confortable. Les huit derniers « gangsters » qui s'y sont assis sont morts.

— Mr. Kelly nous connaît bien mal. Chaque fois que quelque chose va mal... cherchez Perelli. Vinsetti disparaît... voyez dans l'appartement de l'infortuné Perelli.

— Vinsetti a retiré trois cent mille dollars de sa banque; il est venu ici... et on ne l'a jamais revu.

— Oui, et vous l'avez assez pisté. Il sortait de chez vous où il avait « donné » ses camarades.

— On vous connaît assez, vous et votre fameux pistolet, si remarquable pour le travail à huis clos.

— Ça n'a pas de raison! Alors, je tue tout le monde! Sans moi il n'y aurait pas de journaux! Même s'il n'y avait pas de Tony Perelli on en inventerait un!

— S'il n'y avait pas de journaux, il n'y aurait pas de police.

— Dans ce cas, ajouta Angelo : à bas la Presse! » Et sur un signe de son patron il sortit.

Tony Perelli attendait. Il savait que quelque chose de nouveau allait se passer. Kelly jouait une partie avec lui.

« Que savez-vous exactement? demanda Kelly en allumant tranquillement son cigare.

— Rien. A l'Ouest, rien de nouveau.

— Ah? très bien. » Quand Kelly disait « très bien », cela annonçait généralement le contraire.

tellement mieux quand vous vous montrez simplement un homme.

— Vous ne connaissez pas Tony Perelli, dit Kelly.

— Vous ne parviendrez pas à me mettre hors de moi-même. Je ne veux plus être en mauvais termes avec personne; je veux partir avec de bons sentiments envers tout le monde... »

La silhouette de Tony s'encadra dans la porte; il avait son sourire tendre des beaux jours d'autrefois.

« Minn Lu cause avec vous, Chef... Allez, ma petite Chinoise chérie, nous nous reverrons bientôt... »

Kelly tendit la main à Minn. Elle la prit et fit une petite révérence.

« Eh! dit Tony avec intérêt, c'est la première fois que je vous vois donner la main, Chef!

— C'est que c'est la première fois que je rencontre chez vous quelqu'un à qui j'ai envie de tendre la main! » dit Kelly. Il ajouta, la voix changée :

« Vous êtes un individu parfaitement corrompu, Perelli. Je me suis longtemps demandé ce que vous étiez : maintenant, je sais. Auriez-vous du sang juif? Qui sait si Judas n'était pas à moitié Sicilien? Asseyez-vous.

— M'asseoir... dans mon propre appartement! Angelo, vous avez entendu ce qu'on m'invite à faire?

— Mon appartement, au Quartier Général de la

Ses yeux s'étaient clos, maintenant, et elle avait joint ses mains sur sa poitrine.

« Vous avez l'air de l'Impératrice de Chine!

— Baisez-moi la main! fit-elle. Je suis reine, en effet, en cette minute... Reine de moi-même! Je crois que c'est la première fois de ma vie!

— Ecoutez, mon enfant, ce magnifique brillant que vous avez au doigt, un de ces jours Perelli vous le demandera. Vous le lui confierez et vous ne le reverrez plus. Toutes les femmes qui sont passées par ici l'ont porté. Ensuite il vous enverra à « Cicero » pour tenir la maison de luxe où vont les hommes chic.

— Non! cria-t-elle.

— C'est là qu'elles ont toutes été, Minn Lu. Au bout d'un an vous irez à l'autre maison, où l'on boit de la bière et des alcools bon marché et, petit à petit, vous finirez dans le troisième établissement où vous aurez une chambre et...

— Non, jamais!

— Je connais une manière d'en sortir pour vous, mon enfant. Il y a une récompense de cent mille dollars pour la découverte du meurtre de Vinsetti. Ce meurtre, Perelli l'a commis en personne... et vous le savez.

— Je pensais que vous alliez me dire quelque chose d'intéressant, dit Minn, mais je vois que vous ne sortez pas de votre rôle de policier. Je vous aime

— Qui vous a dit que je partais?

— Vous êtes sur le point de partir. J'ai vu, ici même, des filles qui valaient un million de dollars et qui sont parties, je les ai vues...

— Pauvres femmes! fit-elle.

— Sans doute savez-vous aussi d'où cet homme tire tout l'argent nécessaire à un tel déploiement de luxe?

— L'alcool, dit-elle.

— Oui, avec autre chose. Il a trois maisons à « Cicero » et deux à « Burnham », quarante filles dans chacune. Deux mille dollars de profit chaque soir; deux mille dollars par les femmes!

— Je sais; je ne suis plus une enfant. Pourquoi me dites-vous cela?

— La directrice de l'établissement de « Cicero » est au plus mal avec Perelli. Elle a détourné de l'argent. Quelqu'un va prendre sa place.

— Cela m'est indifférent; ce soir, tout m'est indifférent. Rien ne peut plus me faire de mal. Quelle heure est-il?

— Onze heures. »

Le visage de Minn Lu prit une expression extasiée; Kelly remarqua une certaine pâleur soudaine des joues et, dans ses yeux, une lumière qu'il n'avait jamais vue à personne.

« Que se passe-t-il, Minn Lu?

— Ne parlez pas... pendant quelques instants! »

— La vérité, Chef, est qu'il est dans la salle de bal; vous savez ce qu'est Tony quand il y a un jupon près de lui...

— Mike Funey était ici, tout à l'heure?

— Oh! lui et nous, sommes comme des frères...

— Des frères dans le genre de Caïn et Abel! Où est ce garçon, Mac Grath? C'est un frère, lui aussi.

— Il doit être par là; il est gentil, n'est-ce pas?

— Pourquoi cette soirée? demanda Kelly tandis qu'Angelo se dirigeait vers la porte.

— Oh! c'est une petite réunion que nous avons dans le Jardin d'Hiver. Tony a pensé qu'il ne serait pas bien d'en donner une plus importante en raison des obsèques de Shaun. Vous avez vu cet enterrement? Le cercueil d'argent de Shaun avait coûté dans les sept mille dollars et il y avait pour deux mille dollars de fleurs! »

Minn Lu entra sur ces entrefaites, plus jolie que jamais dans une robe lamé or qui la moulait et dont l'éclat mettait en valeur le ton d'ivoire de sa peau.

« Vous avez mis la robe des grands jours, Minn Lu? fit Kelly?

— N'est-ce pas qu'elle est bien, ma robe?

— Ecoutez Minn, j'ai beaucoup pensé à vous cette nuit. J'ai pour vous une sympathie véritable. Tout, ici, est une imitation, une copie de quelque chose; tout est faux. Mais vous, vous êtes vraie... Quand partez-vous, à propos?

eut peut-être le temps de voir les éclairs de la mitrailleuse qui ouvrait le feu... il ne sentit plus rien.

Il tomba inanimé sur le trottoir. Comme il s'y attendait, il avait payé.

... Avant une heure des reporters accourraient, les pages des journaux seraient couvertes d'images, et une croix marquerait la place où la créance de Shaun O'Donnell avait été à moitié réglée.

CHAPITRE XVIII

Angelo introduisit le Commissaire, non sans une certaine appréhension, car il se rendait un compte très exact du danger que représentait la visite de cet homme aux traits durs.

Par ailleurs, il y avait entre Kelly et lui une sorte de sympathie indéfinissable; Kelly voyait en Angelo le futur chef du clan aux destinées duquel présidait actuellement Perelli et il augurait favorablement d'un changement qui promettait d'être radical par bien des côtés.

« Où est Perelli? demanda-t-il rudement.

— Il est sorti pour voir un ami, fit Angelo.

— Il ne sort jamais sans son auto blindée : or, elle est au garage.

— Je sais, dit gravement Jimmie. J'ignore pourquoi il vous y envoie, mais, pour moi, je le sais.

— Qui vous l'a dit?

— Quelqu'un qui ne ment jamais.

— Minn Lu?

— Quelqu'un qui ne ment jamais. Je crois qu'il vaut mieux que je vous laisse là.

— Comment pouvez-vous avoir l'idée d'y aller? C'est insensé! Dites-moi... N'auriez-vous pas l'idée de faire une petite fugue avec l'argent? »

Jimmie fit sauter l'enveloppe d'un coup d'ongle; il en sortit une liasse épaisse de papier blanc.

« Vous voyez... Voilà de quoi me permettre de mener une existence de grand luxe!... Et maintenant voulez-vous descendre?... » Il ouvrit une des portières.

Conn eut une seconde d'hésitation, puis il descendit. Il y avait là une étroite avenue plongée dans l'obscurité.

« Je vous surveillerai! cria-t-il d'une voix où perçait l'émotion... Avez-vous un pistolet?

— Je n'en ai pas besoin! »

Jimmie fit un signe d'adieu et s'engagea dans l'avenue déserte. Arrivé au point du rendez-vous, il ne vit personne. Une auto passa. Il descendit. A ce moment une autre voiture s'approcha le long du trottoir... une voiture fermée. A quelques mètres de lui les rideaux de cuir se soulevèrent. Jimmie

— Oui, comment trouvez-vous le monde? Vous convient-il? Aimeriez-vous continuer l'existence que vous menez, avec votre femme... et tout le reste?

— Bien sûr. C'est ainsi que je compte la poursuivre.

— Voilà pourquoi je vais vous abandonner avant d'arriver à notre point de rendez-vous... Oui... l'endroit où nous devons nous rencontrer avec... la police. J'aime autant y aller seul. Préparez-vous à sauter dehors. » O'Hara se retourna.

« Quelle est « la grande idée »? demanda-t-il.

— Savez-vous ce que signifient ces mots : « être laissé sur place »?

— Bien entendu.

— C'est curieux, je ne réalisais pas bien la chose avant ce soir. L'expression vient des journaux et des images qui y sont reproduites, n'est-ce pas? La croix indique la place où le corps est trouvé après « l'affaire », la place où l'on a été envoyé?... Seulement, pour ménager les nerfs des lecteurs sensibles, on efface la silhouette et on la remplace par une croix.

— Qui donc envoie-t-on « sur place »?

— Je crois bien que c'est nous... tout au moins. En sorte qu'il vaut mieux que je vous abandonne.

— Voyons, redites-moi la chose, un peu. C'est nous qu'on veut « laisser sur place »? Est-ce que cet immonde Sicilien...

« Si votre femme entrait? » questionna-t-elle.

Le regard de Tony perdit toute son ardeur d'un coup. Elle se leva, déçue.

« Si vous me laissez tomber de cette façon, je vais chercher un autre partenaire... » Elle se dégagea brusquement et se dirigea vers la salle de danse.

Il arriva juste à temps pour l'arracher des bras de celui qui venait de l'inviter.

CHAPITRE XVII

Jimmie conduisait le coupé. Il n'était pas du tout nerveux et l'étonnement de Conn O'Hara n'était pas mince à cette constatation. Il avait vu bien des hommes changer, mais il n'aurait jamais cru la chose possible chez celui-là.

« Pourquoi Kelly est-il venu voir Perelli, tout à l'heure?

— Kelly? »

Conn réitéra :

« Oui, il est entré au moment où vous alliez sortir. Je pensais que vous l'aviez rencontré. »

Jimmie ne répondit pas. Puis il dit :

« Comment trouvez-vous l'existence, Conn?

— Comment cela?

Je serai la plus jolie femme de toute la réunion. Jimmie me l'a dit. »

Tony Perelli demeura médusé au milieu du salon après le départ de Minn... « Elle sera la plus jolie femme dans toute la salle, Jimmie l'avait dit... » Il était blessé, profondément blessé. Et pourtant il en avait fini avec elle, bien fini, comme il avait déjà fini avec bien d'autres dont il ne se souvenait même pas.

Celles-là, même au faîte de leur gloire et à l'apogée de leur faveur, n'étaient rien de plus à ses yeux que le mobilier ou la décoration des appartements; mais celle-ci pouvait encore le blesser dans son amour-propre, et cette découverte le mettait hors de lui.

La voix de Maria le tira de sa pénible méditation.

« Où sont les deux hommes? Etes-vous sourd, Mr. Perelli? » Il grommela quelques paroles qu'elle ne saisit point.

« Venez-vous danser? dit-elle encore, ou allez-vous continuer à ronchonner toute la nuit? Combien de temps Conn va-t-il rester là-bas?

— Passablement de temps, » répondit-il en lui passant le bras autour de la taille. Elle tenta de se dégager, mais il la poussa jusqu'au grand divan. Il l'embrassa sans qu'elle opposât plus de résistance qu'il n'était raisonnable pour sauver les apparences.

« Mais naturellement! dit-il, ce serait juste sur le trajet... »

Le sourire de Tony disparut aussitôt. Jimmie soupçonnait donc quelque chose?... Il savait quelque chose; mais quoi? Et qui avait pu le lui dire?...

Parvenu au milieu du couloir qui conduisait au hall, Jimmie entendit un pas derrière lui. C'était Minn Lu... Oubliant la présence de Tony qui la regardait et celle de Maria qui était arrivée, elle se jeta dans ses bras où il la tint serrée quelques secondes. Tony demeurait bouche bée, et Maria semblait choquée, car les femmes de sa catégorie ont tout de même leurs conventions.

« Pourquoi partiez-vous sans me dire adieu, Jimmie, fit alors Minn hors d'haleine... Etes-vous heureux?...

— Ah! dit-il, vous ne saurez jamais combien je le suis! »

Minn Lu revint directement au salon sans même regarder ni chercher à voir Perelli, ni la femme qui était destinée à prendre sa place. Elle regardait devant elle, les yeux perdus dans l'infini, avec, aussi dans le cœur, quelque chose d'infini... Elle avait l'impression d'un prodige, d'une révélation...

« Hé bien! Est-ce que vous m'entendez? »

Tony était là, rugissant presque. Il lui parut superbe et puissant et... et cependant...

« Voulez-vous danser avec moi? fit-elle gaiement.

— Je ne suis pas plus rassuré que cela en ce qui concerne les intentions de Mike Funey; il est au courant de cette affaire et vous n'êtes pas trop de deux pour la mener à bien. Pour ce qui est de Mrs. O'Hara je vais la garder jusqu'à votre retour; ensuite vous coucherez ici, j'ai donné des ordres en conséquence.

— Je puis y aller tout seul, offrit Jimmie; je suis assez grand pour...

— Bien sûr! approuva O'Hara.

— Qu'est-ce qui vous prend? éclata Tony. Est-ce que je vous demande votre avis? Avez-vous peur d'aller avec ce garçon?... Je ne l'enverrais pas s'il y avait du danger; je l'aime comme mon propre frère.

— Bon, je vais mettre mon manteau, dit l'autre, dompté.

— Dites donc, Jimmie, fit Perelli, qu'est-ce que vous avez qui dépasse de votre poche, là sur la poitrine.

— Un étui à cigarettes; il m'a été donné par... quelqu'un.

— Quelqu'un de gentil, n'est-ce pas?... Vous le portez sur votre cœur; n'empêche que ça dépasse et ce n'est pas bien élégant. »

Jimmie ôta l'étui et le mit dans sa poche. Une soudaine inspiration venait de jaillir dans son esprit...

« Je regrette d'interrompre votre soirée... Connaissez-vous le capitaine Strude? Non? Ça ne fait rien... Vous allez le trouver, ou plutôt, c'est lui qui vous trouvera... Comme vous avez l'air gai ce soir?

— Effectivement, je me sens beaucoup mieux.

— Jimmie, Minn Lu vous est très sympathique, dites?

— Je l'aime, dit simplement Jimmie.

— Vous l'aimez!... Elle est très bien, en effet... c'est moi qui l'ai dénichée... qui l'ai faite ce qu'elle est... Savez-vous où je l'ai prise? Elle était avec un artiste... Un artiste, qu'est-ce que c'est? A peine un être humain... » Conn arriva sur ces entrefaites.

— Dites donc, fit Perelli, vous ne connaissez pas Lefty Strude, le capitaine de police?

— Je ne le connais pas, mais je ne serai pas long à faire sa connaissance.

— Certainement pas; prenez cela, Jimmie. Mettez cette enveloppe dans votre poche et faites attention; elle contient trente mille dollars. Il y a un chargement d'alcool en vue... mais cela ne vous regarde pas. Portez la lettre au coin de Michigan et de la 94e Avenue. Strude arrivera en voiture vers onze heures. Il dira simplement « Lefty » et vous lui remettrez le pli; après quoi vous rentrerez.

— Pourquoi m'envoyez-vous aussi? dit Conn. Nous n'avons pas besoin d'être deux pour porter une enveloppe.

d'abord que vous cherchez sa femme; du reste, je vous demanderai de vous occuper d'elle tout particulièrement... Vous lui direz quel type épatant je suis : que je vous ai envoyée sur la côte... que je vous ai habillée de manière à faire paraître ridicules toutes les stars les plus chic de Hollywood!

— Vous pouvez le lui dire vous-même.

— Bon... allez me chercher ces hommes... Dites, pourquoi avez-vous fermé à clef?

— Parce que je tenais à ce que personne n'entrât, dit-elle.

— Je vois... Il pleurait, ou quelque chose comme ça... Si jamais Kelly arrive à le coincer, il y aura quelque chose à payer...

— Non, il ne pleurait pas... » Minn Lu souriait...

Lorsque la petite fut partie, il demeura là, pensif, stupéfait de cette soudaine indépendance dont elle faisait preuve envers lui, elle si soumise...

La sonnerie du téléphone le fit sursauter. C'était Mike Funey. Il manifestait une grande impatience, demandant si quelque chose était changé, parce que « ses garçons » voulaient savoir (Tony savait bien qui se cachait sous ce vocable-là, et qu' « elle » était elle-même derrière son frère). « Ne me bousculez pas, Mike, dit-il; il n'est qu'onze heures moins le quart et il ne leur faut pas plus de dix minutes pour être au rendez-vous. Je n'ai qu'une parole. »

Jimmie entra.

— Dans ma chambre.

— Dans votre chambre pendant que je donne une soirée!... Et est-ce que Jimmie Mac Grath était aussi dans votre chambre?

— Oui. »

La réponse arriva, nette, inattendue. Il la regarda. Il ne croyait pas qu'elle fût restée dans sa chambre toute la nuit... il s'y était rendu et avait trouvé la porte fermée à clef. Or, elle ne la fermait que lorsqu'elle sortait.

« Voulez-vous dire que Jimmie et vous, étiez dans votre chambre, enfermés à clef?

— Oui.

— Vous en avez du... de... la santé de me dire ça!

— Vous m'avez donné l'ordre de l'éloigner de cette soirée; je l'en ai éloigné... » Et elle eut un étrange sourire.

« Bien sûr, je vous l'ai dit. Mais ce n'était pas une raison pour vous enfermer avec lui! »

Il lui serra le bras avec violence. Sous la douleur causée par son bracelet qui lui entrait dans la chair, elle ne broncha pas. Ses yeux continuèrent de fixer Tony, droit dans les siens. « Vous avez osé fermer la porte..., » répéta-t-il. Puis, reprenant le contrôle de lui-même, il ordonna :

« Allez me chercher Jimmie; dites-lui que j'ai besoin de le voir. Il regarda sa montre. Et aussi Conn O'Hara. S'il demande quelque chose, dites-lui

Mais pour Tony ce genre de réunions était chose absolument nécessaire, surtout à l'occasion de la disparition d'un ennemi très cher... Le vin faisait, du reste, partie du rituel de la destruction. Chaque fois que la police faisait irruption dans une maison de la ville, alertée par des coups de feu, on pouvait être certain de trouver près de la victime des bouteilles et des verres... généralement ceux de ladite victime et de son meurtrier. Tandis que ses invités dansaient, Tony appela son lieutenant :

« Ecoutez, Angelo, j'envoie Jimmie et Conn dans le quartier Ouest.

— Ah! fit l'autre, quelle est l'idée? »

Il posa la question d'un ton calme, mais il ne savait que trop bien « quelle était l'idée ».

« O'Hara est devenu vraiment trop bavard. Quant au « garçon », voyez-vous, il s'est trop dégonflé. Si Kelly parvenait à le faire venir au Quartier Général... »

A ce moment, le regard de Tony se dirigea vers le balcon. Minn Lu était là. Angelo fronça les sourcils. Ce n'était pas à cause d'elle, au moins? Ce serait absolument en dehors du « business », et un tel motif serait vraiment inadmissible...

La jeune femme vint vers eux et Angelo, devinant une certaine tension, en profita pour partir.

« Je ne vous ai pas vue de toute la soirée, dit Perelli; où étiez-vous donc?

« C'est rudement distingué, cela! Je l'apprécie vivement... oui, bien vivement!... »

Il souleva la carte bordée de rouge pourpre et lut :

« *De Shaun les anges entendirent sonner le glas*
Et dirent : « Encore un brave gars qui s'en va! »

La voix de Mike s'étrangla presque :
« Oh! mais c'est ravissant! » larmoya-t-il.

CHAPITRE XVI

Les soirées que donnait Tony étaient en général extrêmement chic; néanmoins, celle-ci, en raison de la mort de Shaun, ne paraissait pas particulièrement indiquée. Le pauvre Shaun n'avait pas de chance : l'évêque lui avait refusé la sépulture chrétienne, malgré les véhémentes protestations de son irritable sœur et une adresse, demeurée sans effet, au Saint-Siège. On l'enterra donc dans un coin du cimetière réservé aux Baptistes; mais, un mois plus tard, de « loyaux amis » le transportèrent au pied même de la tombe du prédécesseur de l'évêque, où il demeura.

— Je ne ferais pas cela à un « chien jaune », dit Perelli!

— Je vous estime beaucoup pour ces paroles, mais...

— Il est certain que ces deux-là sont bien embarrassants pour moi, » murmura Perelli. Mike sentit que la partie était pour lui.

« Il y a de ces « jaunes-là » dans toutes les organisations... Vous vous souvenez de Vinsetti?

— Je le connaissais.

— Lui aussi était comme ça. Il paraît qu'il avait décidé de déserter de chez vous et de...

— Il parlait seulement de s'en aller, fit Tony négligemment.

— Il vint ici, dans cette chambre... et on n'en entendit plus parler jusqu'à ce qu'on ait retrouvé son corps à Lake Shore.

— Je l'ai lu dans les journaux, dit Perelli lentement. Je ne veux pas d'histoires... Entendu, Mike, Je les enverrai « sur place ».

On frappa à la porte. En une seconde ils furent tous deux debout. C'était Angelo. Il était dissimulé derrière une immense harpe de fleurs naturelles qu'il déposa devant les deux hommes. Une magnifique harpe, en vérité, une des plus belles créations de Schoberg, et Schoberg était le fleuriste le plus à la mode de tout Chicago. Mike Funey en fut touché.

— Vous avez parfaitement raison, Tony. Mais, voyez-vous, tout le grabuge vient de Shaun... Je sais... je sais...; il ne vous aimait pas et il aurait pu m'en arriver autant; mais il a épousé ma sœur, et vous savez ce que sont les femmes? Elle est acharnée à découvrir les oiseaux qui ont « eu » son mari, et toute la bande est avec elle.

— Votre sœur, dit poliment Perelli, est une femme très agréable. »

Mais Mike ne se faisait aucune illusion.

« Elle n'est pas votre type, Tony. Elle n'a jamais eu de « sex-appeal » pour personne, à l'exception de Shaun, et toute la question est là.

— Que voulez-vous que je fasse?

— Nous connaissons les gars qui ont tué Shaun... C'est ce petit garçon de Mac Grath et Conn O'Hara. Un de mes hommes les a vus rentrer... Mac Grath n'est rien du tout... Pour Conn, je le regrette, je l'ai connu à New-York; mais il fait vraiment beaucoup de bruit. Vous avez vu sa femme? »

Tony avait vu sa femme... et ne l'avait pas oubliée.

« Oui, je la connais. Que voulez-vous que je fasse? »

Mike Funey baissa le ton :

« Que vous les envoyiez... « sur place » cette nuit... onze heures, au coin de Michigan et de la 94e... Mes gars en finiront avec cette histoire.

pris et qui riait sous cape. Posez vos armes sur la table et servez-vous à boire. »

Funey sortit deux pistolets des poches qu'il avait fait faire pour eux sous chacun de ses bras, et Perelli en fit autant de ceux qu'il tenait dissimulés le long de ses hanches.

« Où est donc Angelo? demanda Mike.

— Je l'ai envoyé chez Schoberg, dit Tony avec un clin d'œil significatif.

— C'est cela qui va faire plaisir aux « garçons », dit Funey. Vous êtes unique pour bien faire ces choses-là. »

Pendant qu'ils parlaient, Minn Lu s'était glissée sur le balcon, inaperçue, et s'était installée sur un banc de pierre adossé au mur et qui jouissait de cette particularité qu'on y pouvait entendre toute conversation, tenue même à voix basse. Tony ignorait ce détail, car il n'allait sur le balcon que lorsque le salon était vide : un certain Angelo Beratachi avait été tué raide sur son balcon par un « ami » qui l'avait proprement fusillé dans le dos. Les gangsters ne courent jamais le même risque deux fois de suite.

« Voyons, Mike, dit Tony en allumant un cigare, ce que je vous ai dit au téléphone, je le renouvelle ici. Nous faisions de l'argent tous deux; or, pour quelques dollars d'un côté ou de l'autre, à quoi bon nous ennuyer mutuellement?

Le sourire de Tony était rassurant, très tendre... un peu trop tendre...

Lorsqu'ils furent sortis, il demeura là un long moment à considérer la place qu'ils venaient de quitter.

CHAPITRE XV

Mike Funey pénétra dans la pièce avec un très net sentiment d'appréhension. Ce n'était certes pas la première visite qu'il y faisait, mais depuis lors il s'était passé bien des choses... à commencer par le meurtre mystérieux entre tous de l'infortuné Vinsetti. En dépit des fleurs disposées à foison dans de grands vases de l'époque Ming, malgré le lyrisme de l'orgue et le parfum qui fumait dans des cassolettes, le salon avait comme une odeur de mort...

Pour se rassurer, il cria aux hommes qui l'avaient accompagné et qui se tenaient de l'autre côté de la porte :

« Rentrez donc vos pistolets, vous autres. C'est bien cela qui a été convenu, n'est-ce pas, Tony?

— Mais, bien entendu, dit Tony qui avait com-

compte autant que vous pour moi. Je n'ai jamais dit ces choses à une femme auparavant... »

Elle dégagea la main qu'elle lui avait laissé prendre.

« Je ne puis rien vous donner, dit-elle d'un ton si triste et comme désespéré... Je ne suis pour personne... »

Alors, il se mit à échafauder des combinaisons magnifiques, des plans extraordinaires d'évasion, de voyage... Elle le ramena à la réalité avec un petit rire glacé :

« Voyons, une Chinoise et un garçon comme vous! Non, Jimmie, je n'ai vraiment rien à vous donner... Mon corps doit rester ici... il appartient à Tony. Je ne veux pas d'autre homme. Je n'ai rien de trop à lui donner. Je l'aime.

— D'autres femmes ont vécu dans cet appartement, fit-il, et vous savez où elles sont maintenant? » Elle savait, mais elle n'avait pas peur.

« Je n'aime que Tony, » répéta-t-elle.

Tony Perelli, debout sur le pas de la porte, assista à la fin de la scène et se pencha vers eux comme un père plein d'indulgence. Jimmie l'entendit, se releva et se prit à murmurer des excuses...

« Non, Jimmie, vous n'avez rien à regretter. C'était si gentil! Maintenant, sauvez-vous tous deux, petits enfants. Emmenez-le dans votre appartement, ma jolie fleur... »

« Sortez-en, dit-il, très vite... »

Cependant elle le considérait avec un petit air soucieux, tandis qu'il arpentait la pièce; puis :

« Jimmie, dit-elle, qui a tué cet homme la nuit dernière?

— Je... je ne sais pas, répondit-il avec gêne.

— Qui l'a tué? »

Quelque chose se brisa en lui : il tomba à genoux, cacha son visage dans les mains si tendres de la petite et se livra...

« C'est moi, Minn, dit-il en pleurant. J'ai tenté de m'enivrer pour y parvenir... mais plus je buvais, plus il me semblait que j'étais de sang-froid. C'est ainsi que je l'ai tué. Maintenant il faut que je paie ma dette; mais seulement, il faut que ce soit bientôt... je le désire tant... »

Elle hocha la tête :

« Cela viendra bientôt, en effet... et pour vous... et pour moi.

— Pour vous? fit-il surpris. Qui pourrait songer à vous faire du mal?... »

Puis il se rendit compte que tout s'accordait pour la faire souffrir. Il venait de lui faire du mal; Perelli lui faisait du mal. Elle n'avait pas une âme orientale, impassible, et les cinquante pour cent de race blanche qu'elle possédait ne lui avaient, pour ainsi dire, été dévolus que pour la faire souffrir.

« Je vous aime, Minn Lu; rien au monde ne

Il attendit qu'elle fût entrée dans la chambre. Le bruit de la clef qu'elle tourna le fit sourire. Comme les femmes peu respectables sont prudes!...

Angelo attendait avec deux hommes. On avait étendu dans le salon une longue et large couverture rouge de même teinte que le tapis. Vinsetti avait déjà vu cette couverture lui aussi et l'avait remarquée, car elle contrastait avec le luxe des autres parties du mobilier.

« Avez-vous mis l'alarme? demanda Tony.

— Oui, la sonnette est là. Mais il ne viendra pas... Qui donc l'avait prévenu?

— C'est le « garçon », dit Perelli.

— Mais on lui a fait son affaire. S'il avait su qu'on allait le laisser « sur place », il n'y aurait pas été.

— Il le savait.

— Il y a été tout de même? Qui donc l'avait prévenu, alors?

— Minn Lu, dit Tony avec colère; c'est elle qui a tout fait. Elle l'a emmené dans sa chambre... et elle a fermé la porte à clef... »

La sonnerie d'alarme avait retenti. Conn était signalé.

« Sortez, dit Perelli. Si je le manque, exécutez-le. Mais je veux que tout se passe sans bruit. »

Angelo sortit par une petite porte. Presque

aussitôt l'entrée principale s'ouvrit; un revolver parut; puis le bras de Conn O'Hara; puis Conn lui-même. Il était pâle, pâle de colère mal contenue. La mort était dans son regard.

« Alors, Conn, fit Perelli d'un ton cordial, vous voilà de retour. Venez vous promener avec moi... Qu'y a-t-il?

— Il y a que l'un de nous n'ira pas loin, » dit O'Hara durement.

Il savait maintenant la vérité. Jimmie la lui avait dite et il était mort ensuite pour prouver la véracité de ses paroles.

« Oui, un de nous restera là, et ce sera vous, l'Italien.

— Avez-vous bu, Conn? Jimmie a-t-il donné ma lettre aux policiers?

— Oui, dit O'Hara, oui; et il est mort. Je l'ai vu... Je ne voulais pas le croire, ce garçon... il me paraissait insensé... J'ai tout épié, tout vu. Une voiture est arrivée près de lui et puis la mitrailleuse...

— Voyons, je ne comprends pas, vous pensez vraiment que j'ai voulu vous laisser « sur place »? Vous, mon meilleur homme? Et Jimmie, mon ami?

— Où est ma femme?

— Elle est rentrée chez elle, fit Tony d'un ton négligent.

— Chez elle? Allons donc... Elle est ici?

— Soyez sensé, Conn, si votre femme était ici, je ne sortirais pas.

— C'est que vous ne sortirez justement pas. Donnez-moi ce chapeau... vite! »

Il étendit le bras gauche et arracha le chapeau de feutre des mains de Perelli; le pistolet qui se trouvait masqué derrière tira... tira un premier coup. L'explosion semblait atténuée, on ne l'aurait peut-être pas entendue de l'autre côté du salon. Le revolver de Conn tomba. Il voulut fuir, se retourna, ses forces lui firent défaut... il se laissa aller sur les genoux. Posément, Perelli visa la nuque et tira de nouveau. Conn tomba en avant... la face contre terre... étendu de tout son long sur la couverture rouge.

« Ne salissez pas mon tapis, chien de bâtard! » dit Tony.

CHAPITRE XXI

Maria, entendant jouer de l'orgue dans le salon entra : Angelo seul s'y trouvait, écrivant. La grande couverture rouge avait été enlevée. Comme elle ne l'avait pas vue, elle ne remarqua pas ce

détail. Plus tard, quand la police lui en parla, elle assura qu'il n'y en avait jamais eu. De même, quand on lui montra le large et profond sofa muni d'un siège creux sous lequel on pouvait cacher le corps d'un homme, elle ne put le reconnaître. On raconte d'étranges histoires sur cette nuit-là; mais le moins qu'on en puisse dire, c'est que Maria, lorsqu'elle donna ses lèvres à Perelli, se trouvait à dix mètres de la dépouille mortelle de O'Hara...

Elle aimait bien Angelo, comme tout le monde, d'ailleurs. A Chicago, sa position était très forte : on voyait en lui un futur chef.

On appela au téléphone. Angelo répondit :

« ...Non, M. Perelli n'est pas là. Qui est-ce? le *Chicago Daily News*?... Allez vous promener! Nous n'avons rien à dire aux journaux... compris?

« Où est Conn? demanda-t-elle *ex abrupto,* aussitôt qu'il eut lâché le récepteur.

— Je pense qu'il a dû prendre le rapide hier soir; il parlait d'aller à Detroit.

— A-t-il téléphoné? Je l'ai attendu vainement à la maison...

— Ne vous inquiétez pas, Mrs. O'Hara! Dans le métier que nous faisons, il n'est pas rare d'être appelé un peu de tous les côtés et de s'absenter pendant des semaines entières.

— Dites-moi, Angelo, la presse parle beaucoup de Jimmie. Le pauvre garçon! Mais il était sorti avec Conn, vous vous en souvenez certainement? Et puis il n'avait pas d'argent sur lui...

— Je lui ai donné deux mille dollars; Tony a fait d'ailleurs une belle musique à cause de ça.

— Où est Mr. Perelli?

— Ici, nous l'appelons Tony tout court. Il est au commissariat central avec son avoué... Tiens, bonjour Minn Lu! »

Minn Lu était toute jeune et fraîche dans sa robe verte. Elle s'assit devant la grande table et se mit en devoir de couper les pages d'un roman français avec un coupe-papier à longue lame.

« Je me demande ce que vous devez penser de moi, Mrs. Perelli, dit Maria embarrassée, d'être restée couchée ici sans mon mari.

— Je savais que vous deviez rester, répondit simplement Minn.

— C'est affreux que mon mari ne soit pas rentré!

— Pauvre fille! fit Minn.

— Quoi? Que dites-vous?

— Je dis : pauvre fille, et c'est ce que je pense, répéta Minn... Dites-moi, Angelo, Tony n'a pas téléphoné de nouveau? »

Il ne répondit pas, mais lui prit le couteau des mains.

« Minn Lu, vous ne devriez pas vous servir de ce couteau; il est tranchant comme un rasoir!

— Tony a cassé le coupe-papier hier soir, dit-elle en reprenant l'objet. Vous ne pensez pas que j'aie l'intention d'assassiner quelqu'un? »

Mais Maria tenait à son idée.

« Comme c'est ennuyeux de ne pas avoir de nouvelles de Conn, se lamenta-t-elle.

— Tony sait parfaitement où il est, dit Minn. Pourquoi ne le lui demandez-vous pas?

— Je ne l'ai pas vu depuis hier soir, dit Maria. J'ai fermé ma porte à clef, comme je fais toujours dans une maison étrangère. »

Minn Lu eut un petit rire.

« Je me demande de quoi vous pouvez rire, Mrs. Perelli?

— Je ne riais pas, Mrs. O'Hara; seulement, aujourd'hui, je me sens particulièrement heureuse, voilà tout.

— Heureuse, dit Angelo, avec ce pauvre Jimmie à la morgue? Je pense qu'il faut être Chinoise pour se montrer si insensible.

— Oui, peut-être, répondit-elle avec un étrange sourire, cela doit tenir à mon sang oriental. »

Elle prit son livre et sortit sur le balcon.

« C'est une gentille petite femme, n'est-ce pas?

dit Maria, quand elle fut sûre que Minn ne pouvait plus l'entendre.

— Tony n'en trouvera jamais de meilleure.

— Je n'en suis pas si sûre, fit l'autre offensée.

— J'aurais été bien étonné que vous me disiez oui. »

La porte d'en bas claqua; Perelli seul faisait ainsi claquer la porte. Bientôt il fit irruption dans le salon après avoir lancé son chapeau au domestique.

« Tiens, Mr. Perelli, s'écria Maria; je ne vous ai pas vu depuis hier soir! »

Il ne répondit pas, mais courut au balcon, regarda dans la rue, puis revenant au salon se laissa tomber sur un fauteuil.

« Fatigué? demanda Minn Lu

— J'ai eu une sale journée! grogna-t-il. Ils m'ont tenu au commissariat de neuf heures jusqu'à maintenant! Ils m'ont promené partout, du commissariat au Palais de Justice, et de là à la morgue où se trouve le pauvre Mac Grath... Demandez-moi le juge Raminski, de la Cour suprême. »

Le magistrat en question se trouvait être un des personnages les plus puissants de Chicago.

Angelo obtint tout de suite la communication.

« Allo; c'est vous, juge Raminski de la Cour suprême? Ici, c'est Perelli, Antonio Perelli. Dites-moi, qu'est-ce qui vous prend de laisser Kelly me

bousculer ainsi? Est-ce que je n'ai pas tout fait pour vous au moment des élections? Est-ce que je ne vous ai pas donné cinquante mille dollars pour votre propagande? Quoi?... Je sais... vous allez parler à Kelly... Non, ce n'est pas cela. Vous pouvez tout ici, demain vous serez sénateur... si, si... Eh bien, vous allez me faire sauter Kelly, voilà ce que vous allez faire! »

Il raccrocha le récepteur.

« Je l'aurai, ce bonhomme-là! » gronda-t-il.

Minn Lu s'approcha de lui pendant que les autres échangeaient leurs impressions sur la puissance et l'influence du patron et, d'une voix presque basse, elle dit :

« Avez-vous vu Jimmie?

— Oui, dit-il sur le même ton. Il avait l'air magnifique. Il souriait comme s'il était en train de faire une bonne plaisanterie. »

On sentait que cette vision et la « bonne plaisanterie » de Jimmie avaient fait sur lui une grosse impression.

« Je pense qu'il en a fait une, fit doucement Minn Lu. Vous n'avez pas eu d'autres renseignements relatifs à sa mort?

— Non; il a vécu seulement deux ou trois secondes après que la patrouille l'eut recueilli.

— Pauvre enfant! dit Maria, qui avait entendu les derniers mots.

— Pourquoi, pauvre enfant? » demanda Minn Lu, et son sourire était si étrange, sa sérénité si grande, que Maria en fut intriguée.

« Cette fille me stupéfie! » dit-elle, tandis que Minn Lu se retirait sans bruit.

« Dites-moi, Maria, fit Tony, Kelly a l'intention de vous voir ici. Il est probable qu'il vous parlera de Jimmie et peut-être de Conn... Il faudra faire attention; c'est un gaillard qui a comme spécialité de vous rendre à moitié fou avec ses questions.

— Avant qu'il ait réussi à me faire perdre la tête, dit-elle, il aura perdu la sienne. »

A ce moment, Angelo reparut et lui fit signe de venir.

« Mike Funey est là et désire vous parler en particulier.

— Il est là?... Et il a amené sa bande?

— Non; je pense qu'il a dû la laisser dehors. »

Tony se dit que jamais Shaun ne lui aurait laissé faire cela.

« Pourquoi vient--il? »

Une occasion se présentait là, à la fois de renvoyer Maria et de mettre au point avec Angelo une question qui n'était pas sans le tracasser.

Il trouva une excuse et pria la femme de se retirer quelques instants dans le petit salon voisin.

« Angelo, dit-il, tout à l'heure, pendant que je parlais à mes hommes de loi, quelqu'un m'a dit que vous aviez envoyé un million de dollars en Europe? »

L'affaire était grave, car Angelo avait mis au moins six mois à faire verser dans le plus grand secret la somme en question dans des banques européennes plus sûres : mais le pays du « gang » était riche en espions. Un employé d'établissement de crédit avait dû le raconter à Perelli.

« C'est exact, dit-il. J'ai en Italie une vieille mère et une sœur que je désire mettre à l'abri du besoin.

— Dites-moi, Angelo, vous avez aussi une cabine retenue sur un bateau canadien, n'est-ce pas? »

Angelo, qui connaissait parfaitement les moindres expressions de physionomie de son chef, vit tout de suite que celui-ci n'avait aucune précision à ce sujet et qu'il parlait au jugé. Il y avait bien une cabine de retenue, mais l'opération avait été faite par l'entremise d'une agence et d'une banque anglaises.

« C'est absolument faux, dit-il.

— Bien. De toute façon, couvrez-vous de tous les côtés en cas d'accident... Faites entrer Funey. »

Mike fut introduit; il pénétra dans la pièce avec mille précautions, regardant partout autour de lui.

« Apportez le Saint Livre, » dit Tony solennellement.

Angelo alla chercher une grande Bible richement ornementée et la posa sur la table. Tony sortit de sa poche deux grands pistolets et les mit sur le livre.

« Qu'est-ce que c'est que cette Bible? demanda Funey, le sourcil froncé. On m'a déjà roulé avec ça : le type qui m'a fait le coup en avait retiré les dix commandements! »

Tony l'ayant pleinement rassuré, Mike en fit autant pour ses armes. Il attendit pourtant qu'Angelo fût sorti, car on lui avait dit de se méfier deux fois plus de lui que de Tony.

« Tony, dit-il, on m'a dit que vous aviez renvoyé Conn O'Hara.

— On en dit de belles! Comment puis-je à la fois être accusé de l'avoir « envoyé sur place » et de l'avoir congédié?... Voyons, Mike, cela n'a pas de sens! »

Funey s'assit près de son rival.

« Bon, dit-il, parlons franchement : qu'est-ce qu'il en est de Conn O'Hara?

— Eh bien, voilà : vous n'avez plus besoin de penser à Conn. J'ai pris soin de lui, moi-même. »

Le regard de Mike s'éclaira.

« Ah! vraiment? Vous lui avez fait faire une promenade?

— Ecoutez, Mike, est-ce que je me mêle de vos affaires? Est-ce que je vous demande ce que vous faites et comment vous vous y prenez pour le faire?

— Bien, Tony, je sais que vous êtes « régugulier ».

A ce moment, un petit timbre avertisseur résonna. Mike avait bondi sur ses pieds et, un pistolet dans chaque main, il avait aussitôt crié :

« Qu'est-ce que c'est que ça? Haut les mains!

— Eh bien, et moi qui croyais que vous n'aviez pas d'armes! Mike, vous me peinez! Kelly doit venir, et ce timbre est simplement l'avertissement de mon portier. C'est tout.

— Pourquoi Kelly vient-il?

— Pour voir Mrs. O'Hara. Pourquoi il vient voir Mrs. O'Hara? Parce qu'elle est ma femme. Pourquoi elle est ma femme? Ça ne vous regarde pas et mêlez-vous de ce qui vous regarde!

— Je regrette, croyez-le, commença Funey.

— Vous n'avez pas confiance en moi, voilà ce qui me peine. Inutile de voir Kelly si vous n'y tenez pas, bien qu'il sache évidemment que vous êtes chez moi. Mrs. O'Hara est dans le petit salon à côté. Allez la rejoindre... mais ne flirtez pas. »

Et Mike Funey, éberlué, s'en fut auprès de la femme dont il avait comploté de tuer le mari.

CHAPITRE XXII

Fort heureusement, le Commissaire Kelly ne perdait pas aisément son sang-froid. Il avait affaire à la plus formidable organisation de bandits que l'on ait connue depuis trois cents ans. L'immense fortune de ces gens-là leur assurait presque toujours l'impunité devant les tribunaux, et ils avaient leurs entrées dans les cercles les plus fermés. Ils « finançaient » des hommes politiques et avaient l'appui tacite de tous les citoyens qui achetaient clandestinement des liqueurs ou du vin... et il y en avait quelques-uns.

Pour lutter, Kelly n'avait presque rien. La majeure partie de la police et de la magistrature était corrompue et à la disposition des Perelli et consorts. Aussi était-il, non seulement découragé, mais fermement décidé à se retirer avant qu'on ne l'y contraignît pour avoir essayé de trop bien faire son métier.

« Si je pouvais seulement « avoir » Perelli! » disait-il à son lieutenant.

Mais le « Chef gangster » était pour ainsi dire à l'abri de toute action de police : il avait son Service de Renseignements, ses hommes de loi, ses cachettes.

« Un départ d'Angelo serait notre dernière chance, dit-il à Harrigan ce jour-là. Ce sera le plus malin de tous s'il arrive à leur tirer sa révérence sans faire le principal ornement de la première page de la *Tribune,* avec une grande croix pour montrer « la place ».

Ils étaient arrivés à la maison de Perelli.

« Mike est là, remarqua Harrigan. Sur le trottoir en face il a laissé une bande de « Tireurs », et Tony en a fait autant de l'autre côté. Il n'y a pas grand-chose à craindre.

Kelly laissa son lieutenant en bas et monta par le grand ascenseur. Il fut reçu par Angelo qui lui adressa son plus gracieux sourire; il s'autorisa de la prédilection secrète qu'il avait pour le jeune Italien, pour lui rendre son salut.

Introduit dans le salon, il vit deux chaises rapprochées, le livre encore ouvert et, tournant deux ou trois pages, il dit à Tony qui l'observait :

« J'espère que je n'ai pas interrompu vos prières familiales?

— Non, Chef, nous venons juste de finir.

— J'ai vu vos petits enfants de chœur en bas,

et j'ai prié Harrigan de veiller à ce qu'ils n'encourent pas le risque d'une contravention pour port d'armes prohibées... »

Angelo, dans un coin de la pièce, avait un grand air d'élégance; il était vêtu avec un chic extrême.

« Vous êtes superbe, Angelo.

— Je n'aime pas vous voir content, Chef. Il y a toujours quelqu'un pour qui ce n'est pas un bon signe!... »

Kelly eut un petit rire :

« Vous croyez, Angelo?... Et où est la belle dame? »

Il ne précisa pas, mais tout le monde comprit de qui il s'agissait.

« Elle est au salon », dit Tony. Il était plus gêné qu'il ne voulait le paraître.

« C'est que Mrs. O'Hara est avec un de mes amis, dit-il.

— Qui s'appelle Mr. Micaël Funey... je sais... Je serais ravi de le rencontrer.

— Je n'aime pas ça, fit Angelo. Je préférerais de beaucoup que vous nous bousculiez un peu plus.

— Ne craignez rien. Vous ne perdrez rien pour attendre. »

Maria entra, ni timide, ni méfiante, suivie d'un Mike Funey dans ses petits souliers.

« Tiens, qui vois-je? s'exclama Kelly ironiquement. Bonjour, Mike.

— Bonjour, Chef. Avez-vous besoin de moi?

— Je crois bien, mais je ne puis jamais vous avoir... C'est celui-ci qui vous « aura », ajouta-t-il en désignant Tony. Alors, n'est-ce pas, quand vous serez à la morgue, je n'aurai plus besoin de vous. Vous avez perdu le pauvre Shaun, il me semble?... » Mike Funey rongeait son frein.

« C'est bien triste, poursuivit Kelly. Alors vous avez descendu un des hommes qui ont fait le coup, et Tony a descendu l'autre?

— Que dites-vous? » s'écria Maria hors d'elle.

Minn Lu, qui était entrée doucement, ne dit rien, mais eut un singulier regard vers Kelly.

« Oui, vous avez eu Jimmie Mac Grath et Tony a eu Conn O'Hara...

— C'est un mensonge, répondit Maria; Tony n'est pas sorti de la nuit. Il était avec moi!... » Elle avait fait la gaffe, mais il était trop tard maintenant pour la réparer.

— Etes-vous en mesure de le certifier?

— Certainement, fit-elle avec décision, et si vous voulez savoir où se trouve mon mari, vous n'avez qu'à le demander aux policiers de New-York qui l'ont chassé de Chicago.

— Personne n'est jamais venu de New-York, répondit Kelly. On vous a raconté une série de mensonges... et celui qui vous les a racontés est celui-là même qui a « descendu » votre mari.

— Mais puisqu'il est à Detroit!

— Il est en ce moment au dépôt mortuaire de Lake Side, dit Kelly en s'avançant vers elle. On l'avait déposé sur la berge du lac pendant la nuit, et on l'a trouvé dix minutes avant que je ne quitte mon bureau. »

Angelo et Minn Lu emportèrent la femme, en proie à une crise de nerfs.

« Vous n'avez plus besoin de moi, Chef? demanda Mike... Non!... Je vous remercie, je vais me retirer.

— Inutile de me remercier, Funey. Je veux vous « avoir » selon la loi, et je n'ai aucun intérêt à ce que vous vous fassiez descendre par un de vos « amis ». Je vous engage à choisir un autre restaurant que le « Bellini » pour fêter votre anniversaire... si toutefois vous tenez à en avoir un autre. Vous avez de... gros intérêts dans ce restaurant, n'est-ce pas, Perelli?

— Je puis ne pas être malin, dit Funey en sortant, mais je suis toujours heureux d'apprendre quelque chose de neuf. »

Tony quitta la pièce, très agité, pour prendre des nouvelles de Maria, cependant que Minn Lu revenait en disant :

« On ne peut rien tirer d'elle; elle est comme folle en ce moment. »

Elle ajouta, parlant à Kelly :

« A vous, il ne peut vous faire aucun bien, mais à moi, maintenant, il ne peut plus faire aucun mal.

— S'il y a quelque chose qu'il ne mérite pas, dit le Chef, c'est bien votre présence ici. » Puis à voix basse, il ajouta :

« Quand la patrouille a ramassé Jimmie, il était en train de mourir; et il n'a pu dire que deux mots : Minn Lu. »

Le visage de la petite était radieux.

« Je pensais, dit Kelly, que vous seriez contente de l'apprendre. » Il se détourna, un peu ému, et Minn en profita pour lui prendre la main et la baiser.

« Ne faites pas cela, petite, fit-il.

— L'hérédité chinoise, murmura-t-elle. J'approfondis votre connaissance de l'Est, Mr. Kelly. »

Tandis qu'il caressait la main qu'elle lui avait abandonnée, Tony revint, soutenant Maria et lui prodiguant toutes sortes d'encouragements. Minn Lu alla chercher du whisky dont la femme but un verre en faisant la grimace.

« Ça ne vaut pas le champagne, » dit-elle avec une moue.

« A propos, Angelo, dit Tony, réglez immédiatement les obsèques du pauvre Conn. Ne regardez pas à la dépense; mettez des lis, des orchidées, des roses, de tout.

— Nous ferions des économies, murmura Angelo, en cultivant nos propres fleurs.

— Et surtout un cercueil d'argent, continua Tony, plus beau que celui de Shaun, beaucoup plus beau.

— Il y avait des anges sur le sien, dit Angelo.

— Trouvez mieux.

— Que voulez-vous donc de mieux que des anges?

— Des archanges, grogna Tony. Et faites-le tout de suite. »

CHAPITRE XXIII

Maria s'était évanouie dans les bras de Tony. Lorsqu'elle revint à elle, il y eut, entre eux, une scène d'une violence extrême qui dut se terminer dans la chambre de la « nouvelle épouse ». Angelo les avait observés tout le temps et il n'avait pas été long à déduire que pour si peu qu'ait changé l'attitude de Perelli, ce changement était cependant le prélude de bien d'autres manifestations... et autrement violentes.

Il demeura là, longtemps, plongé dans ses réflexions. A portée immédiate, il savait qu'une

voiture de grande puissance attendait, qu'il existait un troisième ascenseur absolument ignoré de la police, et un canot automobile très rapide. Les chemins vers la liberté étaient bien préparés...

Il ne se faisait aucune illusion, sachant que s'il ne prenait pas quelques décisions rapides, il reposerait cette nuit même sous une toile et qu'il ne resterait de lui que quelques photos d'identité au Commissariat de police.

Il revint dans le salon, dont il s'était éloigné pour jeter un dernier coup d'œil sur le corridor, et ferma soigneusement la porte :

« Tout de même, ce que Conn a pu lui manquer, fit-il, c'est effrayant ! »

Minn Lu sourit faiblement.

« Vous ne pouvez pas savoir. Peut-être l'aime-t-elle vraiment...

— Aimer les hommes est bien déraisonnable, Minn, et cette femme ne l'est pas, je vous prie de le croire.

— Comment finirez-vous, Angelo?

— Je me le demande. Jusqu'à présent, il y avait bien des chances pour que je prenne un jour la direction de la bande... à moins toutefois que l'on ne m'ait descendu..., mais maintenant!... A propos, Tony disait qu'il allait y avoir des changements du côté de « Cicero ». Une des directrices s'en va;

j'espère qu'il ne choisira pas quelqu'un que je connais pour la remplacer.

— Ce ne sera toujours pas moi, dit Minn Lu, doucement.

— J'espère que non... ceci pour le bien de... tout le monde.

— Vous ne feriez rien, tout de même, Angelo, s'il...

— Je ne ferai rien que j'aie à regretter, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Mais vous aimez Tony, pourtant?

— Oui, c'est un bon chef; mais il est vraiment trop mal engagé vis-à-vis de Kelly et, cette fois, ses relations politiques...

— Vous avez donc confiance en moi pour me dire toutes ces choses-là?... Si Tony savait quels étaient vos sentiments...

— Il serait mort avant de pouvoir sortir un revolver.

— Je renonce à vous comprendre, Angelo.

— Les affaires sont ainsi. Les gros commerçants n'admettent pas les compétiteurs dangereux; ils les font sauter à coups de billets de banque. Nous autres, c'est avec nos pistolets. »

Tony revint, s'essuyant le front.

« La mère et l'enfant se portent bien? demanda Angelo, ironiquement.

— Ça va, dit Tony durement. Vous êtes un chic

type, Angelo, mais il y a place pour tout le monde dans la maison. »

Il but ce que Maria avait laissé de whisky et regarda Minn Lu.

« Que va-t-elle devenir? demanda celle-ci.

— Elle va rester ici.

— Elle n'a donc pas d'amis?

— Si... moi. Elle reste ici. »

Il se tourna vers Angelo.

« J'ai besoin de parler à Minn Lu... De plus, je veux que sa voiture soit là à six heures. »

Lorsqu'il fut parti, Tony murmura :

« Il commence à devenir trop familier, ce garçon... « Faire pousser nos propres fleurs!... » Un de ces jours... »

Mais il avait une tâche plus délicate à accomplir; il vint s'asseoir aux côtés de Minn Lu.

« Dites-moi, Minn, j'ai oublié quelque chose. »

Il lui prit la main et fit courir ses doigts le long du poignet où étincelaient de magnifiques bijoux. Elle savait exactement ce qu'il allait dire.

« C'est de la belle marchandise, cela, Minn; mais elle n'est plus guère à la mode. Vous allez me confier ces pierres et je vais vous les faire remonter de telle manière que ces diamants donneront l'impression de valoir un million chacun. Pendant que vous serez absente...

— Absente?

— Oui, pour quelque temps... oh! un temps très court...

— Et où vais-je aller?

— Ecoutez, vous voulez bien venir en aide à Tony, n'est-ce pas, ma jolie? J'ai eu de gros ennuis à « Cicero » avec la directrice de mon plus bel établissement. Je vous demande, pour me rendre service, de... d'aller la remplacer. Oh! vous mènerez la grande vie... domestiques, voiture, tous vos amis... Bon, vous voudrez bien faire cela pour Tony, n'est-ce pas? J'ai toujours été très bon pour vous... »

Ce disant, il s'empara des bijoux dont Minn s'était défaite et les fourra dans sa poche.

« Maintenant, dit-il, je vais vous jouer quelque chose à l'orgue. »

Il la prit par la taille et voulut la conduire, mais elle se dégagea doucement.

« Si vous le permettez, dit-elle, je vais écrire un petit mot à ma couturière pendant ce temps-là. »

Elle s'assit à la grande table et commença à rédiger rapidement une note sur une feuille de papier arrachée au hasard.

Cependant Tony, tout en jouant une « aria », continuait à parler, poursuivant la pensée qui le hantait...

« Angelo devient vraiment trop familier... inso-

lent même. Ne m'a-t-il pas dit l'autre jour : « Vous savez très bien faire faire les choses par les autres, mais je me demande si vous pourriez les faire vous-même. »

Il sentit une main se reposer sur son épaule. Minn Lu était là, toute blanche.

« Qu'avez-vous, Minn? Malade!

— Non... seulement mal à la tête...

— Allez donc vous étendre, Minn. »

Il la vit qui se laissait tomber sur le grand divan et reporta son attention sur l'orgue.

« Angelo devient trop « Grand Tireur », voilà d'où vient tout le mal... Minn, vous m'entendez?... Minn, vous dormez?... Vous savez que la voiture sera là à six heures?... »

Il se leva, vit la lettre sur la table, la lut en hâte et se retourna, brusquement horrifié.

« Minn Lu, Minn Lu! chevrota-t-il, vous êtes folle; voyons!... » Il entendit dehors la voix de Kelly et l'appela.

Celui-ci entra, et vit tout d'un coup d'œil : le salon, la petite Minn étendue, morte, sereine, calme... le gangster bouleversé.

« Mon Dieu! » s'écria-t-il.

Il vit dans la main de Tony le couteau que celui-ci avait ramassé par terre.

« Laissez tomber ça! » Le couteau tomba.

« Ne bougez pas!... » Perelli était sous la menace d'un revolver.

« Ce n'est pas moi qui ai fait ça! balbutia-t-il. C'est un suicide... La lettre est là... Voyez! C'est elle qui l'a écrite!... »

Kelly ramassa la lettre et la lut lentement.

« Au revoir, Tony. Ceci vaut mieux que « Cicero ». Dieu vous bénisse! »

Minn Lu avait signé.

Kelly regarda Minn, puis Perelli. Ensuite, il prit une allumette, l'alluma... et brûla la lettre.

« Vous avez tué vingt hommes et jamais vous n'avez rien eu, dit-il, la voix tremblante de haine contenue... Mais cette fois vous allez payer pour quelque chose que vous n'avez pas fait. C'est ça qui est drôle! »

Mais Perelli avait bondi. Contre le mur, il souleva un tableau... Celui-ci dissimulait un « micro ».

« Regardez, Kelly, ça aboutit chez... » Tony cita un nom.

C'était celui d'un des plus grands et des plus puissants hommes de loi de Chicago. Celui-ci savait donc exactement ce qui venait de se passer... Kelly sentit son courage l'abandonner. Ce qui paraissait un point final à l'histoire de Perelli cessait brusquement de l'être.

Il considéra les cendres de la lettre, le corps de

Minn Lu, et sourit, désabusé. Une fois de plus, Perelli avait paré le coup... Il serait arrêté; il y aurait une instruction; puis ce serait l'acquittement pour manque de preuves... A quoi bon insister? Le pays du « gang » avait ses lois et ses immunités.

Sans répondre, il se dirigea lentement vers la porte. Il ne vit pas entrer Angelo, ni le coup d'œil rapide qu'il jeta à la petite morte... ni sa soudaine retraite.

Le jeune Italien regardait, dissimulé derrière la porte... les traits tirés, crispés. Il considéra d'abord la femme qu'il aimait, puis l'homme qu'il détestait.

« Que dites-vous de ce « travail », Chef? dit Perelli, qui exultait. Ici, c'est nous qui sommes la Loi. Vous êtes adroit, mais pas autant qu'Antonio Perelli. »

Angelo ouvrit la porte un peu plus... manœuvra doucement la clef : celle-ci fonctionnait. Il sortit alors un revolver de sa poche et arma le chien.

« Au revoir, Kelly, vous voyez... » continuait Tony... Angelo tira deux fois... Puis il ferma la porte, tourna la clef dans la serrure et courut vers le troisième ascenseur... et de là vers la liberté...

Kelly s'était retourné au bruit du coup de feu.

Harrigan qui, de l'antichambre, avait vu la flamme de la déflagration était entré à son tour précipitamment.

Le Commissaire jeta un regard sur l'endroit où Angelo se trouvait encore quelques secondes auparavant, puis sur le corps étendu à ses pieds.

« La Loi vous a eu, Perelli. Pas ma Loi, mais votre propre Loi. Vous voyez bien qu'il y a une Justice. »

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
— 6370-5- 1947 —
— dépot légal 4753

La Collection "l'Enigme" a fait connaître au public français les meilleurs romans d'Edgar Wallace. Elle reprend sa pleine activité et retrouve son vaste public. Aux ouvrages d'Edgar Wallace sont venus ou viendront s'adjoindre les volumes de la série célèbre des "Arsène Lupin" de M. Leblanc, des œuvres de G. Leroux, ainsi que d'autres romans policiers signés d'auteurs de premier plan.

Edgar WALLACE

L'ARCHER VERT
LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR
LE SERPENT JAUNE
LA PORTE DU TRAITRE
L'HOMME SANS NOM
UNE LUEUR DANS L'OMBRE
LAQUELLE DES DEUX ?
LE GANGSTER
L'HOMME DU CARLTON
LA CHATELAINE D'ASCOT

Maurice LEBLANC

ARSÈNE LUPIN, GENTLEMAN CAMBRIOLEUR
LES CONFIDENCES D'ARSÈNE LUPIN
LES TROIS CRIMES D'ARSÈNE LUPIN
L'AIGUILLE CREUSE

•

A. AUSTIN

LE PIGEON NOIR

•

VILLEBRUMIER

L'AFFAIRE DES MOTS CROISÉS

HACHETTE

Imprimé en France
Imp. D. M. Paris